

PREMIÈRE PARTIE

[illegible]



PARIS 1874



HISTOIRE

DE

MANON LESCAUT

PREMIÈRE PARTIE

TIRAGE A PETIT NOMBRE.

Plus 25 exemplaires sur papier de Chine et 25 sur papier Whatman, avec épreuves des gravures avant la lettre.

Il a été fait un tirage en grand papier, ainsi composé :

15	exemplaires	sur papier de Chine (Nos 1 à 15).
15	—	sur papier Whatman (Nos 16 à 30).
170	—	sur papier de Hollande (Nos 31 à 200).
200	exemplaires numérotés.	

Les exemplaires en papier de Chine et en papier Whatman de ce dernier tirage contiennent les gravures en *double épreuve*, avant et avec la lettre.



Manon Lescaut

Imp. A. Salmon, Paris

HISTOIRE

DE

MANON LESCAUT

ET DU

CHEVALIER DES GRIEUX

PRÉCÉDÉE D'UNE

ÉTUDE PAR ARSÈNE HOUSSAYE

Six eaux-fortes par Hédouin



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIV


LIBRARY
MAY 9 1962
UNIVERSITY OF TORONTO



NOTE DE L'ÉDITEUR

Les *ouvrages que la postérité classe au rang des chefs-d'œuvre ne sont pas toujours ceux pour qui les écrivains ont marqué leur prédilection. Nous en trouvons des exemples bien frappants dans les deux plus charmants romans d'amour qu'ait produits notre littérature :* PAUL ET VIRGINIE *et* MANON LESCAUT, *qui, entre autres points de ressemblance, présentent celui d'avoir eu une destinée analogue. En effet, ni Bernardin de Saint-Pierre lorsqu'il glissait timidement ce* faible essai, *suivant son expression, à la suite de ses* ÉTUDES DE LA NATURE; *ni l'abbé Prévost quand il écrivit au courant de la plume ce dernier épisode, uniquement pour ajouter un septième volume aux* MÉMOIRES D'UN HOMME DE QUALITÉ, *ne se doutaient que c'était à ces petites œuvres qu'ils devraient l'immortalité.*

Le succès de MANON LESCAUT *fut immense et dépassa toutes les prévisions. Aujourd'hui même, après un siècle et demi d'admiration, l'on n'est pas encore revenu de la surprise causée par une œuvre aussi inattendue; on est toujours tenté de se demander comment, au milieu de l'obscur fatras qui compose le volumineux bagage littéraire de l'abbé Prévost, a pu luire tout à coup cette merveilleuse conception, éclose spontanément dans le cerveau de l'auteur, sans travail, sans étude, sans recherche. Mais c'est précisément dans les conditions où elle s'est produite que se trouve la raison de sa supériorité. En traçant rapidement cet épisode négligemment ajouté par lui à un sujet qu'il regardait comme épuisé, il dédaigna d'entrer dans les complications d'intrigues et dans les recherches de style qui étaient le défaut de son époque. Il fit vite, il fit simple, il fit vrai, et il se trouva avoir produit un chef-d'œuvre. Écoutons-le, d'ailleurs, nous indiquer lui-même dans* LE POUR ET LE CONTRE, *recueil périodique qu'il publia de* 1733 *à* 1740, *les qualités qui ont valu à son roman un succès aussi inespéré : « Il n'y a, dit-il, ni jargon, ni affectation, ni réflexions sophistiques : c'est la nature même qui écrit..... Ce n'est partout que peintures et sentiments, mais des peintures vraies et des sentiments naturels. » Toute production de l'esprit sur laquelle on pourra porter*

sans conteste un semblable jugement sera un chef-d'œuvre, et aura une fortune semblable à celle de MANON LESCAUT.

Le succès de ce roman eut pour effet d'en multiplier prodigieusement les reproductions et les contrefaçons, exécutées toutes avec la même négligence typographique, et qui ne doivent inspirer que méfiance aux bibliophiles. Ce n'est pas néanmoins à l'édition originale qu'il faut se reporter pour avoir le véritable texte de MANON LESCAUT, *mais à celle de* 1753, *corrigée et augmentée par l'auteur. Nous l'avons suivie dans notre réimpression, conservant, selon notre habitude, l'orthographe du texte toutes les fois que nous n'y avons pas vu une faute évidente. En examinant l'accentuation avec un grand soin, nous y avons démêlé une sorte de règle, trop souvent confirmée, il est vrai, par des exceptions, mais à laquelle nous avons ramené tout l'ouvrage.*

Autant pour rendre la lecture facile et agréable que pour rompre la monotonie d'un texte qui se suit du commencement à la fin sans aucune indication de chapitre, nous avons admis dans le récit quelques suspensions marquées par d'élégants fleurons gravés suivant le goût de l'époque. Ainsi avions-nous déjà fait pour notre édition in-8° de PAUL ET VIRGINIE, *publiée en* 1869, *et l'approbation obtenue par cette première tentative nous a donné*

la confiance de la renouveler aujourd'hui. Mais plus encore que tous nos soins personnels, les ravissantes eaux-fortes de M. Hédouin, composées avec autant d'originalité que d'intelligence du sujet, donneront un charme particulier à cette nouvelle édition du chef-d'œuvre de l'abbé Prévost.

Après avoir ainsi rempli autant qu'il était en nous les devoirs d'un éditeur de bonne volonté, pouvions-nous mieux faire, pour présenter au public cet admirable roman d'amour, que de nous adresser à la plume passionnée de M. Arsène Houssaye, cet historien des grandes amoureuses étant naguère entré, avec Sainte-Beuve et Jules Janin, dans un triumvirat littéraire qu'avait formé une commune attraction vers la gracieuse et sympathique figure de Manon Lescaut?

D. J.





MANON LESCAUT
ET
L'ABBÉ PRÉVOST

I

Cette fille qui se barbouillait de blanc et de rouge, qui se peignait la figure, les mains et les seins comme les comédiennes de son temps, qui vivait dans l'orgie diurne et nocturne sans jamais prendre un bain d'air vif, elle est aujourd'hui dans l'immortelle fraîcheur des chefs-d'œuvre. Par sa mort poétique comme par le génie du romancier, elle a son droit d'asile dans le sanctuaire de l'art, à côté des figures amoureuses créées par Dante, Shakespeare et Gœthe.

Belle histoire que celle qui raconterait comment les livres immortels se sont faits! Les premières inspirations et leurs éblouissements, les

routes choisies, les heures rapides du travail, les fatigues et les découragements, l'ardeur renaissante, enfin les dernières pages où l'homme de génie répand son âme!

Qui donc, si ce n'est Manon elle-même, a inspiré cette adorable création à l'abbé Prévost? Ce qu'il écrivait dans ses livres, la passion l'écrivait dans son cœur.

Quelle physionomie poétique, romanesque, invraisemblable, que la sienne! Trois fois jésuite, deux fois soldat, longtemps exilé, toujours amoureux, soit dans les marais de la Hollande, soit dans les brumes de l'Angleterre, dans la cellule du cloître ou dans les cabarets de Paris. Il est emporté par toutes les illusions du cœur et de l'esprit, écrivant *Le Pour et le Contre,* sans prendre parti ni pour ni contre, vivant de temps perdu sans avoir le luxe du temps perdu, signant un chef-d'œuvre sans le savoir, croyant que son œuvre n'est pas là, comme Voltaire qui ne daignait pas signer *Candide* et qui croyait à ses tragédies; enfin, après toutes les aventures et les mésaventures, assassiné sur la grande route par un médecin qui voulait le sauver. Il a beaucoup écrit de romans et de voyages : quel roman et quel voyage que sa vie! Il ne se posséda jamais, parce qu'il manqua de force d'âme et de point d'appui. Les

tourbillons de Descartes ne sont rien devant les tourbillons de l'abbé Prévost. Aussi que de naufrages! naufrages du cœur, naufrages d'argent, naufrages de foi, naufrages de renommée, car ce ne fut qu'après sa mort que son chef-d'œuvre, ce léger esquif, conduit par Des Grieux et Manon, porta la gloire sur le rivage inespéré.

Si Manon Lescaut a vécu d'une vie mortelle avant de vivre de la vie immortelle que lui a faite l'abbé Prévost, quel que fût le nombre de ses amants, elle en a eu bien moins que depuis sa transfiguration. Et certes, les plus passionnés ne sont pas ses contemporains, mais ceux que lui a donnés l'abbé Prévost.

Il en est ainsi de toutes les figures créées par l'imagination. A côté de la Manon Lescaut de l'abbé Prévost, n'aimez-vous pas la Marguerite de Gœthe, la Juliette de Shakespeare, l'Hélène d'Homère, toutes les grandes amoureuses de la galerie idéale?

Au XVIIIe siècle, les abbés vivaient à Paris comme ils vivent aujourd'hui à Rome. C'étaient d'aimables païens qui ne pâlissaient pas dans l'Église; aussi les représente-t-on joufflus, l'œil ouvert, la bouche en cœur. Ils faisaient leur salut à leur manière, en allant à la cour, au bal, à l'Opéra; ils se masquaient et couraient les aventures; ils priaient Dieu après souper; ils

rimaient des vers galants ou ils écrivaient des romans passionnés, témoin l'abbé de Bernis et l'abbé Prévost. Ils ne s'indignaient pas comme Bossuet, parce qu'ils trouvaient que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Les évêques ne prenaient guère la plume que pour signer leurs mandements : on connaît la réponse de Piron à l'archevêque de Paris : « Monsieur Piron, avez-vous lu mon mandement? — Non, monseigneur, et vous? »

L'abbé Prévost, pourtant, n'était pas un sceptique, il croyait à tout : à Dieu, à son épée, à sa maîtresse, qu'il fût bénédictin, soldat ou amoureux. Plus de cœur que de tête, plus de poésie que de raison, plus de rêves que de réflexions, voilà le caractère de ces belles imaginations qui s'épanouissent dans toute leur séve et dans tout leur éclat, âmes écloses en belle saison, qui ont eu dans leurs chaudes matinées la rosée, le rayon et l'orage. Aussi dans l'histoire de l'abbé Prévost, que d'épisodes charmants, que de contrastes pittoresques, soit que le héros un beau matin d'avril s'échappe du couvent pour aller revêtir l'uniforme du mousquetaire, soit qu'il revienne, le cœur brisé par une folle passion, frapper aux portes du monastère, désormais son tombeau, le tombeau le plus triste, celui du cœur!

II

Manon Lescaut a-t-elle existé? C'est l'éternelle question que poseront toujours les lecteurs devant les héroïnes des poëtes et des romanciers. Le rêve et la vie se tiennent de si près que beaucoup d'esprits supérieurs ont déclaré n'en pas connaître les limites. Où commence et où finit la vie corporelle? Le corps n'est que le point de départ de l'âme voyageuse. Depuis que les poëtes et les peintres ont continué l'œuvre de Dieu par les créations de l'esprit, nous avons adoré leurs images avec la même passion que les figures corporelles. Mais Manon a une force de vie qui appartient à la vie elle-même, Manon Lescaut a existé dans le cœur plus encore que dans l'esprit de l'abbé Prévost.

Son histoire est le *roman* du romancier.

Les esprits romanesques, qui sont peut-être les vrais esprits puisque la vie est un roman, me suivront dans cette tentative périlleuse de lire dans un livre fermé : le cœur de l'abbé Prévost. Je sens que mes pieds ne touchent pas toujours la terre. Je veux saisir la réalité, et je ne saisis souvent que son ombre. J'évoque des sentiments

par à peu près, mais j'arrive pourtant à plus d'un point d'appui pour refaire l'histoire de ce roman. L'abbé Prévost ne contait pas par ouï-dire, il était toujours acteur ou spectateur, on le reconnaît à chaque page. Par les journaux du temps, par les libelles, par les chansons, on le voit passer dans la vie à peu près comme on nous voit passer aujourd'hui. A force de chercher, on le retrouve, comme les plus célèbres, dans l'ombre de Voltaire, de Fontenelle, de Marivaux. Voilà pourquoi on peut croire ce que je conte ici.

Tous les hommes poursuivent ici-bas une chimère : la fortune, l'amour, la poésie ou la renommée. Les chimères ne sont pas démodées depuis l'âge d'or, et elles nous appellent encore aux dangers du naufrage. Manon est la charmeuse qui vient toujours passer sous les yeux de l'abbé Prévost, soit qu'il chante au corps de garde, soit qu'il prie dans sa cellule. Sa chimère est faite d'amour et de poésie : que lui importent la renommée et la fortune? Manon, c'est pour lui le rêve, mais c'est aussi la vie.

Dans son roman, l'abbé Prévost se met lui-même deux fois en scène. Des Grieux, c'est lui, c'est sa passion; Tiberge, c'est lui encore, c'est sa conscience.

Gœthe n'eût pas manqué d'encadrer cette

grande idée dans toutes les figures divines et infernales; l'abbé Prévost, dans l'humilité de son génie, se contente de représenter sa conscience par la figure d'un ami.

Oui, l'abbé Prévost représente tour à tour dans sa vie Des Grieux et Tiberge; ces deux caractères de son roman peignent, avec tout l'accent de la vérité, les deux natures qui se combattaient sans relâche dans ce cœur si ardent et si faible! Des Grieux et Tiberge, c'est l'action et la réaction, le flux et le reflux, la folie qui s'échappe au galop comme la cavale sauvage, la raison qui la saisit à la crinière et la dompte en la caressant. L'abbé Prévost n'a pu exprimer les contradictions de son cœur qu'en se peignant sous deux figures contrastantes, le bien et le mal, la passion en révolte et la conscience qui s'humilie. C'est le livre de la vie.

L'abbé Prévost a écrit son roman à Londres pendant son exil, à l'âge où l'on se souvient, à l'âge où déjà on évoque le passé. Manon Lescaut est un souvenir, un souvenir du pays, mais surtout un souvenir du cœur. La preuve est à chaque page du livre, dans la vérité du récit, dans la vérité de la passion. Un rêveur n'arrive jamais là. Gœthe a peint Marguerite et Mignon sur la toile des visionnaires, l'abbé Prévost a mis toute sa jeunesse dans *Manon Lescaut*. Les plus

beaux romans sont faits par la destinée, par le hasard, par Dieu lui-même : le meilleur romancier est celui qui se souvient. La preuve est aussi à chaque page de la vie de l'abbé Prévost, qui va sans cesse de Tiberge à Des Grieux et de Des Grieux à Tiberge.

Mais voyez son histoire.

François Prévost d'Exiles était né en avril 1697, à Hesdin, dans l'Artois. Son père, procureur du roi au bailliage, fut son premier maître. Il étudia bientôt sous les jésuites d'Hesdin, qui furent heureux d'avoir à leurs leçons un jeune esprit ardent et doux, plein de zèle pour l'Étude comme pour la Religion. Quand l'écolier eut quinze ans, son père l'envoya finir ses études à Paris, au collége d'Harcourt.

Dans ce premier voyage, il rencontra cette jolie Manon, si fraîche et si vive aux débuts du roman. Vous n'avez point oublié le charmant tableau de cette première rencontre. Le procureur du roi au bailliage voulait faire de son fils un abbé; les parents de Manon l'envoyaient à Amiens pour y être religieuse. Mais voilà que le futur abbé rencontre la future religieuse. Ce sont bien là les jeux de la destinée. L'écolier s'avança timidement vers celle qui était déjà « la maîtresse de son cœur », elle voulut bien remettre au lendemain son entrée au couvent,

afin d'avoir le plaisir de souper avec celui qui parlait si bien de la tyrannie des parents et du bonheur d'aimer.

Que de fois l'abbé Prévost, dans son journal et dans ses lettres, parle de la vérité de son récit! « Rien n'est plus exact et plus fidèle que cette narration; je dis fidèle, jusque dans la relation des réflexions et des sentiments. » Tout est romanesque, mais tout est simple. Relisons les premières pages : Des Grieux se promène avec Tiberge; arrive le coche d'Arras, naturellement la curiosité les conduit à l'hôtellerie où descendent les voyageurs. Manon apparaît à Des Grieux; elle est si charmante que cet adolescent qui jusque-là n'a jamais regardé une femme en face, « s'enflamme jusqu'aux transports »; il ose lui parler; elle lui apprend qu'elle va se faire religieuse : « L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardais ce dessein comme un coup mortel pour mes désirs. » Manon lui dit que c'était la volonté du ciel, et Des Grieux destiné lui-même à la vie religieuse, se met à combattre contre Dieu; on sait le reste. Dieu, pour lui, c'est Manon; Dieu, pour elle, c'est Des Grieux. Aussi Des Grieux enlève Manon, si ce n'est Manon qui enlève Des Grieux. Tout cela est fait et dit à l'emporte-pièce; pas un mot

de trop, mais pas un mot de moins. Pendant l'enlèvement « nos postillons et nos hôtes nous regardaient avec admiration ». Je le crois bien, des amoureux si amoureux, des amoureux si beaux et si jeunes. Aussi, qui donc songera à s'émouvoir si à Saint-Denis ils oublient leurs projets de mariage, car il paraît qu'ils en avaient parlé? « Nous fraudâmes les droits de l'Église et nous nous trouvâmes époux sans y avoir fait réflexion. » Et quelle lune de miel! Mais au dernier quartier, trois semaines après, un croissant fatal toucha le front de Des Grieux, Manon avait déjà rencontré un fermier général. Et Des Grieux pleura toutes ses larmes. Comme on sent bien que ces larmes-là sont versées par l'abbé Prévost.

Cependant l'abbé Prévost arriva au collége d'Harcourt, mais dans quel couvent alla se perdre Manon?

Les jésuites, émerveillés de l'intelligence de Prévost, de sa douceur, du charme de sa figure, le caressèrent et le décidèrent au noviciat. Son cœur battait sans doute au souvenir de Manon. Cette image si fraîche et si souriante lui apparaissait à la porte du monde. Mais Dieu parlait plus haut que Manon. Cependant un matin, à peine avait-il seize ans, accoudé sur un in-folio, il entend la vitre qui résonne aux

battements d'ailes d'un oiseau. C'était une hirondelle qui se trompait de fenêtre pour bâtir son nid.

Il n'en fallut pas davantage pour changer la vie du studieux écolier ; il ouvrit la fenêtre : au-dessus des toits, il vit le ciel, le soleil, un bouquet d'arbres que le vent agitait. Il se remit à étudier ; mais la cellule où il était lui parut tout d'un coup si triste, si sombre, si désolée, qu'il s'enfuit comme l'hirondelle — vers les printemps !

Quand il se vit dans la rue, il se demanda où il allait, avec un peu d'effroi, en songeant à la sévère figure de son père. Il se dit qu'il n'oserait jamais le revoir ; il n'osa même pas lui écrire. Chercha-t-il Manon dans ce dédale des passions humaines qu'on appelle Paris ? Il ne l'a pas dit ; il est permis de douter qu'il ait été fidèle au souvenir de ce premier amour. Dans sa soudaine échappée, s'il avait retrouvé celle qu'il appelait Mlle Lescaut, comme il eût éprouvé avec délices « la douceur de se laisser vaincre » ! car il se croyait encore tout à Dieu.

On voit que chez Prévost le roman de la vie commence de bonne heure. On n'a pas le mot à mot de cette page de sa jeunesse. On sait seulement qu'après quelques jours de poétique vagabondage dans Paris, il s'enrôla comme

simple volontaire, espérant faire son chemin dans l'armée. Il se conduisit vaillamment, mais ne fit pas fortune. Il assista aux dernières batailles de Louis XIV. Il vit finir la guerre sans espoir de gagner un grade; ne voulant pas, dans son ardeur pétulante, rester soldat durant la paix, il courut s'enfermer à La Flèche, chez les pères jésuites. Il voulait déjà renoncer aux séductions et aux vanités du monde.

Touché des remontrances de son père, croyant entendre Dieu qui parlait à son cœur, il jura de vivre désormais dans la solitude d'un cloître. Tant que l'hiver dura, il se complut dans cette vie de travail et de contemplation. Les tristesses de novembre, les neiges de janvier achevèrent de le fortifier dans ses sages résolutions; il voulait savourer longtemps les austères voluptés, les lis sans parfum cueillis au pied de la croix. Mais revint le printemps. « Je suis perdu! » s'écria Prévost au premier rayon de soleil qui tomba sur son front. Les hirondelles étaient revenues! Il alla se confesser au directeur : « Mon père, voilà encore mon cœur qui s'ouvre aux séductions du monde. Sauvez-moi, empêchez-moi d'entendre toutes ces joies trompeuses qui m'appellent à ma perte. Je veux vivre avec vous, vivre pour Dieu, dans les voies sacrées où vous marchez. »

Après cette confession, Prévost s'engagea par serment dans l'ordre des Pères jésuites. Durant quelques jours, une ferveur renaissante enflamma son cœur et son esprit ; il composa une ode à saint François-Xavier ; mais l'ode fut à peine rimée que cette belle ferveur s'évanouit. « Je reconnus que ce cœur si vif était encore brûlant sous la cendre. Mes livres étaient des amis, mais ils étaient morts comme moi. » L'image de Manon était revenue flotter sous ses yeux, comme une fée qui promet les enchantements ; il avait entendu la voix de cette charmeuse perdue dans les écueils. Elle lui criait : « Viens ! viens ! viens ! » Il se jetait à genoux, il appuyait son front sur le marbre de l'autel, il voulait éteindre sa lèvre sur la croix ; mais qu'avait-il rencontré, le rêveur profane ? la lèvre fraîche et parfumée de Manon. « Non, s'écria-t-il, non, je ne suis pas né pour prier, mais pour aimer ; l'ombre du cloître est un manteau de plomb trop lourd pour mes épaules. O mon Dieu ! accordez-moi un peu de soleil et un peu d'amour : ce n'est point un suaire qu'il faut sur mon cœur, c'est un cœur qui bat[1]. »

---

1. « Je n'étais nullement propre à l'état monastique, et tous ceux qui ont eu le secret de ma vocation n'en ont jamais bien auguré. »

Et, disant ces mots, il voyait s'avancer vers lui, dans toute la grâce et dans tout l'attrait de ses seize ans, cette fraîche beauté qui avait soupé avec lui à Amiens et *fraudé les droits de l'église* à Saint-Denis. « Je la retrouverai! » dit-il en tendant les bras. Il était dans la cour de l'abbaye. Voyant la porte ouverte, il partit sans avertir personne. Une seconde fois il quitta Dieu pour le monde.

Il avait appris pendant sa première campagne que Manon ne suivait pas mieux que lui le vœu de ses parents; un soldat d'Amiens lui dit que cette jolie fille était toujours à Paris, vivant sur le capital et sur les revenus de sa beauté. Prévost courut à Paris. Que n'eût-il pas donné pour la revoir, dût-il la reperdre aussitôt, cette charmante créature toute de séduction et de perversité, qu'il avait embellie encore dans sa poétique imagination? La retrouva-t-il parmi toutes celles qu'il a si bien peintes dans « les Soupers de Paris »[1]. Il reprit du service pour

---

1. Ne la reconnaît-on pas parmi les demoiselles X, XI, XII et XIII dans un souper à la petite maison du chevalier ***? Mlle XIII ressemble furieusement à Manon par « la magie des yeux d'où se répandaient mille charmes », par cette bouche entr'ouverte « pour montrer ces dents si petites et si blanches », par ce « front étroit où les

vivre à sa guise « des hasards de l'amour ». Ne faudrait-il pas dire : des amours de hasard? Cette fois, grâce à quelque protection, il partit pour la guerre avec un grade. Ce fut la période de sa vie la plus romanesque, la plus aventureuse, la plus singulière.

On a conservé quelques pages et quelques lettres de lui sur sa vie de soldat. « Quatre années se passèrent à ce métier des armes. Vif et sensible au plaisir, j'avouerai, dans les termes de M. de Cambrai, que la sagesse demandait bien des précautions qui m'échappèrent. Je laisse à juger quels devaient être, depuis l'âge de vingt à vingt-cinq ans, le cœur et les sentiments d'un homme qui a composé le *Cléveland* à trente-cinq ou trente-six ans. »

Longtemps, en vain, il chercha Manon; Manon, la seule qui ait charmé ses yeux et parlé à son âme. Ne pouvant la trouver, il tente de se tromper lui-même : l'une sourit comme Manon, l'autre en a tous les dehors; mais il a beau s'aveugler et s'étourdir, son cœur ne veut pas les reconnaître, tous ces méchants portraits qui

---

cheveux étaient placés divinement », par ces tempes expressives « où serpentaient deux belles veines », par ces « mains enfantines qu'on aurait cru volées à quelque statue de l'Amour ». (*Lettre au prince de Conti.*)

ne rappellent la figure aimée que pour la faire regretter davantage. En vain il veut abuser son cœur: on n'abuse pas la passion.

Un jour, il n'y pensait plus, tant il était emporté par le courant des folles aventures, il soupait au célèbre cabaret de la Cornemuse en joyeuse compagnie; dans la salle voisine on soupait plus bruyamment encore. Il écoute les éclats de rire, les gais propos, les refrains gaulois; il se lève de table, s'approche de la porte et jette un regard surpris sur ce spectacle animé.

Parmi les trois ou quatre femmes qui trinquaient et chantaient, dans les fumées du vin de Champagne, il en voit une plus belle et non moins folle que les autres. « C'est elle! » s'écrie-t-il pâle et frappé au cœur. Il entre résolûment, l'épée à la main, prêt à tout. Les hommes étaient ivres au point qu'ils ne s'occupèrent pas de lui. « C'est toi! c'est vous! » dit-il en s'arrêtant devant celle qu'il cherchait depuis si longtemps. La belle fille se mit à rire aux éclats. « J'en connais plus d'un, répondit-elle; mais pour vous, je ne vous connais pas. — Ah! tu ne me connais pas? dit-il en l'entraînant dans le fond de la salle. Et pourtant je t'ai aimée plus que ma vie, je t'ai aimée au pied de la croix, au champ de bataille, partout où j'ai porté mon cœur! Ah! tu ne me reconnais pas! et moi je

pleure en te retrouvant. — Vous pleurez? murmura-t-elle, de l'air d'une femme qui n'est pas habituée aux larmes. A présent, poursuivit-elle tristement, je vous connais; vous n'êtes plus un enfant aujourd'hui : une épée et des moustaches! — Je ne vous quitte pas, reprit-il en l'appuyant sur son cœur; je vous suivrai partout, fût-ce au bout du monde; mais tu ne demeures pas si loin. Où demeures-tu? » Elle baissa la tête et répondit d'une voix mourante : « Où vous voudrez. »

Prévost pensa qu'elle n'était plus comme il l'avait rêvée. « Mais qu'importe ce qu'elle est? je la retrouve et je l'aime. » Il l'emmena sans obstacle. Il passa plus d'une année avec elle dans tous les enchantements, dans toutes les angoisses d'un pareil amour. Il lui fallait veiller sur sa maîtresse l'épée à la main; mais il lui fallait aussi fermer les yeux : la question d'argent le forçait souvent à s'effacer dans l'ombre d'un plus riche[1]. Elle l'aimait, mais elle ne répondait pas d'elle, car elle avait pris l'habitude

---

1. On a des vers de lui à sa maîtresse où je remarque celui-ci :

Je ne veux de toi que ton cœur!

C'est plutôt Manon qui lui dit cela, à celui qui fut « l'amant de cœur ».

de vivre sans autre souci que le plaisir. Or, pour elle, le plaisir c'était l'amour les mains pleines d'or. L'abbé Prévost eut beau faire, elle lui échappa. Les maîtresses sont des oiseaux qui, un beau matin, s'envolent par la fenêtre pour aller chanter ailleurs. En voyant la cage déserte, Prévost tendit les bras avec douleur. « Adieu! dit-il en pleurant; adieu! cruelle, je n'ai plus qu'à mourir. »

Et il alla « mourir » chez les bénédictins de Saint-Maur. « Ce triste dénoûment me conduisit au tombeau : c'est le nom que je donne à l'ordre respectable où j'allai m'ensevelir, et où je demeurai quelque temps si bien mort que mes amis et mes parents ignorèrent ce que j'étois devenu. » Ne croyez pas qu'il oubliât sa maîtresse dans son refuge. Cette coureuse d'abîmes, qui l'avait entraîné en plus d'un naufrage, chantait toujours la chanson de la jeunesse à ce cœur faible, habité par le souvenir. Les pieuses lectures, les sévères austérités, les extases de la prière, ne pouvaient le détacher de cette image adorée.

Il n'avait que vingt-quatre ans; il se tint ferme jusqu'à trente à la planche de salut du cloître. Il écrivait alors : « Je connais la faiblesse de mon cœur, il faut que je veille sans cesse. Je n'aperçois que trop de quoi je rede-

viendrais capable, si je perdais un moment de vue la grande règle, ou même si je regardais avec la moindre complaisance certaine image qui ne se présente que trop souvent à mon esprit, et qui n'aurait encore que trop de forces pour me séduire, quoiqu'elle soit à demi effacée. Qu'il en coûte à combattre pour la victoire, quand on a trouvé longtemps de la douceur à se laisser vaincre ! »

Pour abuser encore son cœur, il se jeta dans les disputes théologiques et dans les ardeurs de l'étude. Il passa dans toutes les maisons de l'ordre : à Saint-Ouen de Rouen, à l'abbaye du Bec, à Saint-Germer, à Évreux.

Ce fut d'abord à Évreux qu'il révéla son éloquence chrétienne ; aussi toute la belle compagnie de la ville et des châteaux voisins se donna bientôt rendez-vous dans la cathédrale comme à une fête mondaine. L'abbé Prévost, déjà brisé à tout, avait dans son onction je ne sais quelle grâce cavalière que lui avaient donnée ses aventures amoureuses et ses stations chez les mousquetaires. Il faisait adorer Dieu, mais on l'aimait beaucoup par-dessus le marché ; « on n'avait jamais vu une si grande ferveur dans cette cathédrale ». Toutes les femmes pleurèrent quand il quitta Évreux pour venir aux Blancs-Manteaux de Paris. Aux Blancs-Man-

teaux il ne fit que passer pour prendre pied à la célèbre abbaye de Saint-Germain-des-Prés. On sait que c'était la véritable académie religieuse. Il fut caressé par tous les bénédictins, qui lui donnèrent une plume ou plutôt qui prirent la sienne pour travailler à la *Gaule chrétienne*. On lui doit tout un in-folio de ce recueil savant. Les bénédictins, du reste, étaient des gens du monde ; aussi lui fut-il permis de se distraire de la science historique par l'imagination romanesque. Ce fut alors qu'il écrivit les deux premiers volumes des *Mémoires d'un homme de qualité*. Il était beau conteur; après l'avoir écouté on voulut le lire. Son roman fit fortune à l'abbaye pendant les longues soirées d'hiver ; « on raconte que les bons pères, quand il contait ses romans, perdirent si bien le goût du sommeil que l'aurore les surprit un jour écoutant dom Prévost[1]. »

---

1. C'était un plaisir trop doux, qu'il ne refusait ni à lui ni aux autres; il fut réprimandé. Ne s'avouant pas qu'il voulait sortir encore une fois de la cellule, l'abbé Prévost demanda « sa translation dans une branche moins rigide de l'ordre » : il lui fallait un peu de liberté, sinon la liberté pleine et entière. Comptant sur sa demande, il s'échappa un matin par provision de Saint-Germain-des-Prés; le bref qu'il attendait ne fut pas fulminé : craignant les suites de cette troisième désertion, qui était

Ainsi il croyait oublier, « mais que pouvait-il me servir de vaincre puisque chaque jour le combat se renouvelait contre mes passions mutinées? » Aussi une troisième fois devait-il donner le scandale de briser sa chaîne. « Il sortit de Saint-Germain, ses amis l'attendaient au jardin du Luxembourg, où ils le dépouillèrent de ses habits monastiques. » Il passa le reste de la journée et une partie de la nuit à se réjouir avec eux; mais le lendemain il eut peur du scandale, il s'enfuit avec ses manuscrits en Hollande, d'où il passa en Angleterre, pour retourner encore en Hollande. Ce fut là qu'il publia les *Mémoires d'un homme de qualité*. On cria à la bizarrerie. « Eh! mon Dieu, dit-il, tout cela est bien moins romanesque et moins étrange que ma vie. Il y a quinze ans que je suis embrouillé dans mon propre roman ». Et il répétait le vers de Boileau : Aussi son historiographe dit-il avec raison : « Il a consacré sa vie à écrire des aventures imaginaires presque aussi incroyables que les siennes. »

C'est à cette date qu'il faut marquer un voyage incognito à Paris, où d'ailleurs il avait

---

plus sérieuse que les autres, il s'enfuit en Hollande, résolu de vivre désormais où il plairait à Dieu, confiant dans son esprit et dans son étoile.

reconquis droit de cité. Venait-il se hasarder encore à ces voluptés des passions dont il avait gardé la saveur sur les lèvres, car il ne se plaignit jamais que l'amour lui fût amer? Revit-il encore Manon, qui, certes alors était une fille à la mode facile à découvrir dans le monde des soupeurs, des désœuvrés et des joueurs? Assista-t-il à cette déchéance de la courtisane qui, dans tous ses amants, n'avait pas trouvé un seul ami sérieux pour la sauver de Saint-Lazare ou des Madelonnettes un jour de maladie ou d'esclandre?

Peut-être l'abbé Prévost joua-t-il un peu le rôle de Des Grieux dans les stations de son martyre de Paris au Havre, quand il accompagnait à cheval sa « chère maîtresse », parmi ces douze filles abandonnées que la fatale charrette allait jeter hors de France. On se rappelle que le roman commence par cette vraie scène d'un chef-d'œuvre ; il y a là six pages qui sont la plus vive peinture des choses et des sentiments. Quand le marquis de ***, étonné d'un désordre inaccoutumé dans une petite ville de Normandie, demande à un archer: « Pourquoi tout ce bruit? — Ce n'est rien, monsieur, c'est une douzaine de femmes publiques que je conduis jusqu'au Havre-de-Grâce. » Et parmi ces douze filles « enchaînées six à six par le milieu du corps », il y en avait une qui avait gardé toute sa beauté

et tout son charme, c'était Manon Lescaut. Tout est tableau dans cette rencontre : « l'effort si naturel » que fait Manon pour se cacher ; Des Grieux qui pleure dans un coin, tout enseveli dans son désespoir; les archers qui font gaiement leur besogne et qui ont le mot pour rire, comme par exemple celui qui dit : « Nous avons tiré Manon de l'hôpital par ordre de M. le lieutenant général de police. Il n'y a point d'apparence qu'elle y eût été renfermée pour de bonnes actions. »

Mais pourquoi donner la copie, par un coup de crayon, d'une scène si merveilleusement peinte? Quiconque a lu ces six pages les gardera toute sa vie gravées à l'eau-forte dans sa mémoire. Je ne la rappelle que pour me demander si celui qui pleure dans un coin n'est pas l'abbé Prévost lui-même, retrouvant Manon quand il est trop tard pour la sauver. Et alors, après un éternel adieu, le romancier s'est substitué à l'amant : par l'imagination seulement il l'a accompagnée en Amérique et il l'a enterrée de ses mains dans le sable du désert, comprenant que c'en était fait de l'amour et de la jeunesse. Voilà pourquoi le livre a une fin digne de son commencement; nul romancier n'a si bien trouvé, peut-être parce que nul romancier n'a si bien aimé.

Cependant, comme a dit Chamfort, il faut que le cœur se brise ou se bronze. On vit de tout, même de son chagrin, même de sa plume. Les *Mémoires d'un homme de qualité* donnèrent à l'abbé Prévost de quoi vivre quelque temps. Le succès surpassa ses espérances. Pour donner plus de prix à une seconde édition de ce livre, il songea à y joindre, en forme d'épisodes, quelque nouvelle histoire; il chercha un sujet, un héros, une héroïne, un commencement et une fin. L'image de sa « chère maîtresse » ne lui souriait-elle pas à travers ses larmes? Plus il s'en éloignait, et plus elle s'embellissait de teintes poétiques : le souvenir a des prismes sans nombre et ne garde que le côté charmant des tableaux de l'amour. C'était une héroïne toute trouvée, une figure adorée qu'il allait peindre avec amour. Pour le héros, il n'avait qu'à se peindre lui-même. Un peu d'imagination pour mettre en scène et colorer la vérité dans le tableau de la vie intime du XVIIIe siècle, et voilà le roman, et voilà le chef-d'œuvre.

Il prit son œuvre au sérieux : il y mit son cœur et ses larmes. Le livre achevé, il ne l'oublia pas comme les autres; il l'aimait et le consultait en ses jours de tristesse, comme nous consultons un ami qui sait notre plus cher secret. Entre autres preuves de cet amour de l'écrivain

pour son œuvre, on peut voir la critique que l'abbé Prévost fit lui-même de *Manon Lescaut* dans son journal *Le Pour et le Contre.* « Ce n'est partout que peintures et sentiments, mais des peintures vraies et des sentiments naturels. Je ne dis rien du style, c'est la nature même qui parle. »

L'abbé Prévost eut certes d'autres passions; mais non plus de ces adorables passions de jeunesse qui ont l'emportement des chevaux de race. On a beaucoup parlé de ses amours en Hollande avec une demoiselle protestante, ce qui fut un double scandale, scandale de religion et scandale de mœurs. La protestante le voulait convertir deux fois; il traversa tous les orages et toutes les satires. L'abbé Lenglet-Dufresnoy, au tome II de sa *Bibliothèque des romans,* le malmène beaucoup à propos de cet amour; il l'accuse d'avoir enlevé une protestante, tandis que l'abbé Desfontaines l'accuse de s'être laissé enlever. Il y a peut-être du vrai dans les deux critiques : celui qui enlève une femme n'est pas bien sûr de n'avoir pas été enlevé. Quoi qu'il en soit, les autres passions de l'abbé Prévost n'eurent plus le charme des *juvenilia.* Que de fois il a dû s'écrier avec ses autres maîtresses : « O Manon, où es-tu? »

III

Pourquoi ne pas s'arrêter à cette physionomie si poétique d'un pareil portrait littéraire? pourquoi chercher l'abbé Prévost ailleurs qu'en cette œuvre immortelle? Tout l'abbé Prévost est là; tout son génie, tout son cœur. A quoi bon le suivre dans ses autres romans et dans ses autres années? Ce serait le peindre moins aimable, écrivant toujours, mais sans amour et sans rêverie. Pourquoi vous dire qu'il tomba frappé d'apoplexie en traversant la forêt de Chantilly? Pourtant sa destinée fut étrange jusqu'à la fin : un médecin de village lui donna un coup de scalpel par amour de la science : l'abbé Prévost, qui n'était qu'en léthargie, se réveilla pour assister à sa mort.

Quel dénoûment pour un romancier! Trois heures d'agonie devant son assassin. Fut-ce par pressentiment qu'il avait dit dans son journal : « Les médecins ont tué plus d'hommes qu'ils n'en ont sauvé. »

Je rappellerai pourtant encore un « battement de cœur » de l'abbé Prévost.

Paris a cela de triste que, dans les hasards de ses mille rues, on rencontre mille fois la figure

qu'on fuit, et jamais la figure aimée. Que de fois, en vain, on a poursuivi dans le désert bruyant et enfumé de la grande ville le souvenir vivant d'un amour de printemps!

Dans la préface de la *Suite de l'Histoire de Manon Lescaut et du chevalier Des Grieux*[1], on

---

1. Avant la découverte de la *Suite de l'Histoire de Manon Lescaut,* un romancier qui a tenté les nouveaux horizons dans les pays imaginaires, M. Arnould Frémy, a peint avec passion les sentiments de Des Grieux à son retour en France. C'est une lamentable élégie qu'il va pleurer au bord de la mer, là où s'est embarquée Manon, ou dans son château, en feuilletant le doux et triste chapitre des souvenirs. M. Arnould Frémy avait trouvé des accents dignes de l'abbé Prévost.

Et maintenant, qui a écrit les livres III, IV et V de *Manon Lescaut?* On a dit que l'abbé Prévost, étonné lui-même du succès des livres I et II, n'eut pas le courage de résister au plaisir de vivre quelques jours de plus dans ses illusions. Voilà pourquoi il ressuscita Manon. Il ne paraît pas que le succès de la seconde partie ait été égal au premier, puisque le livre publié à Amsterdam un an après ne fut jamais réimprimé au XVIIIe siècle. L'abbé Prévost se jugea lui-même : il comprit que, quoique la seconde partie eût encore le souffle de la passion, elle ne pouvait que dépoétiser celle qui s'était repentie à force d'amour dans les sables du désert.

Sainte-Beuve s'était fort intéressé à la suite de Manon Lescaut.

« A première vue, écrivait-il, on dit : Ce n'est pas de l'abbé Prévost; mais on se demande aussitôt : Qui donc a pu faire cela? Il y a tant d'or pur et tant d'or

raconte que l'abbé Prévost, à son retour à Paris, après six ans d'exil, après le succès de *Manon Lescaut,* rencontra sur le pont Neuf, par un grand vent d'automne, une figure bien-aimée, non pas celle sans doute qu'il avait pieusement enterrée dans les savanes de la Louisiane.

L'abbé Prévost accompagnait une dame de ses amies, sans doute une passion plus calme. Tout d'un coup l'ancienne maîtresse passe vivement sans le reconnaître. Mal vêtue, surtout pour la saison, elle avait toutes les peines du monde à se défendre des coups de vent. L'abbé

---

faux dans les *Mémoires d'un homme de qualité;* l'abbé Prévost ressemble si peu à l'abbé Prévost, qu'il y a tout à parier que Planche tout le premier s'y tromperait. Après cela, mon cher ami, n'est-ce pas le lot des critiques de se tromper? »

Le lecteur se demandera à quoi bon avoir ressuscité Manon pour ne pas faire le bonheur de Des Grieux?

C'est que quiconque a été mordu au cœur par l'ardente passion ne s'acclimatera pas aux joies sereines et sérieuses de la solitude. L'amour de Des Grieux pour Manon, c'était la fièvre, la folie, le jeu, le mouvement, le tapage, l'imprévu. La fièvre tombée, l'amour tombait aussi. Et, sans l'amour, il n'y avait plus que le regret. La conscience était là, qui dessinait d'une main implacable le tableau des folies passées.

La conclusion est amère : Tiberge égaré à son tour et trahissant son ami !

La morale de tout ceci, c'est qu'il est absurde de vouloir continuer un rêve quand on est réveillé.

Prévost la reconnut rien qu'à la voir marcher, quoique les années fussent venues plus vite encore pour elle que pour lui. Pâle et défaite, ayant subi, comme il dit quelque part, les ravages du temps et de l'amour, elle était toujours jolie, du moins aux yeux de son amant.

Dès qu'il la reconnut, il fit un pas vers elle avec un battement de cœur terrible. « Qu'avez-vous donc? » lui demanda la dame qui l'accompagnait.

Depuis un instant il avait oublié celle-ci. Il s'arrêta avec désespoir, jetant un regard désolé sur cette autre volage, charmante et malheureuse fille, qui fuyait avec le vent pour aller il ne savait où, ni elle non plus, peut-être. Que n'eût-il pas donné pour se jeter dans ses bras et savoir d'elle-même si elle s'était souvenue de lui et si elle voulait s'en souvenir encore!

Pourquoi n'eut-il pas ce jour-là la force ou le courage de sa passion? Sans doute il n'osa pas faire ainsi un tableau de genre devant tous les passants du pont Neuf. Peut-être l'heure de la sagesse avait-elle enfin sonné pour celui qui avait si longtemps combattu; peut-être enfin ne voulait-il retrouver cette figure aimée que pour la reperdre aussitôt, après lui avoir encore une fois ouvert son cœur : pareil à ceux

qui vont revoir le pays natal avec d'amères délices, mais qui n'y veulent pas demeurer.

IV

Manon a fait la douleur et l'immortalité de son amant-poëte, mais n'a-t-elle pas empêché d'apercevoir tant de sœurs charmantes et attendries que l'abbé Prévost lui avait données dans le cadre de ces belles histoires : *La jeune Grecque*, *Cléveland* et *Le Doyen Killerine*? N'a-t-elle pas empêché, avec ses échelles de rubans et les feux de ses diamants, larmes cristallisées, d'admirer le bénédictin dans sa cellule, travaillant pour sa bonne part à cette œuvre immense de la *Gallia christiana*? N'a-t-elle pas empêché de saluer le journaliste encyclopédique, toujours prêt aux aventures de la lutte quotidienne, et voyageant dans l'*Histoire des voyages*, quand il n'a pas assez d'argent pour fréter le vaisseau des passions?

On a tenté un parallèle entre Marion Delorme et Manon Lescaut; on a dit que Marion Delorme était l'image que l'abbé Prévost avait voulu peindre : on s'est trompé. Marion Delorme savait toujours ce qu'elle faisait, Manon Lescaut jamais; la première écoutait sa vanité,

la seconde n'écoutait que son caprice ; la maîtresse de Cinq-Mars cherchait « le soleil de la cour », l'amante de Des Grieux allait vaille que vaille à tous les horizons de l'amour. Manon Lescaut, par sa mort poétique, est plus près, peut-être, de Virginie que de Marion. Au XVIIIe siècle, la grande nature des tropiques était pour les poëtes ce que l'Orient est pour nous, une zone idéale où l'on promène les plus belles rêveries. Bernardin de Saint-Pierre fait naître son héroïne dans un pays pareil à celui où l'abbé Prévost fait mourir la sienne. Ces deux romans se tiennent par la même poésie de l'amour et du paysage. Virginie, qui meurt dans toute sa pureté, est pourtant, de par la passion, la sœur de Manon Lescaut, qui meurt sous sa couronne de roses profanées, mais qui se sauve à force d'amour.

L'abbé Prévost, c'est déjà Bernardin de Saint-Pierre, c'est déjà Chateaubriand, c'est déjà René allant chercher dans le sanctuaire embaumé des savanes, auprès du tombeau d'Atala, un dictame pour son inconsolable cœur.

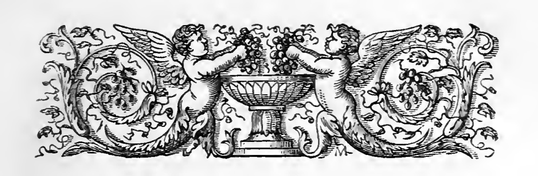
Ce qui a couronné l'œuvre de l'abbé Prévost, c'est ce rayon de poésie tombé du soleil des déserts sur le sable qui recouvre à jamais ce qui fut Manon Lescaut. Sans l'Océan, sans la Louisiane, sans cette douleur suprême de Des Grieux,

idéalisée par ce paysage qui par le lointain touche à l'infini, Manon ne vaudrait guère plus que toutes ces filles de Saint-Lazare qui s'en vont tous les jours et tous les soirs dans la fosse commune du cimetière et du vaudeville.

La passion de l'abbé Prévost pour son héroïne a fait de Manon Lescaut le livre d'heures des amoureux, son art de conter en a fait le bréviaire des romanciers.

Arsène Houssaye.





AVIS DE L'AUTEUR

DES

MÉMOIRES D'UN HOMME DE QUALITÉ.

QUOIQUE *j'eusse pû faire entrer dans mes Mémoires les avantures du chevalier des Grieux, il m'a semblé que, n'y ayant point un rapport nécessaire, le lecteur trouveroit plus de satisfaction à les voir séparément. Un récit de cette longueur auroit interrompu trop long-tems le fil de ma propre histoire. Tout éloigné que je suis de prétendre à la qualité d'écrivain exact, je n'ignore point qu'une narration doit être déchargée des circonstances qui la*

rendroient pesante et embarrassée. C'est le précepte d'Horace :

Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici,
Pleraque differat, ac præsens in tempus omittat.

Il n'est pas même besoin d'une si grave autorité pour prouver une vérité si simple, car le bon sens est la premiere source de cette regle.

Si le public a trouvé quelque chose d'agréable et d'intéressant dans l'histoire de ma vie, j'ose lui promettre qu'il ne sera pas moins satisfait de cette addition. Il verra dans la conduite de M. des Grieux un exemple terrible de la force des passions. J'ai à peindre un jeune aveugle qui refuse d'être heureux, pour se précipiter volontairement dans les dernieres infortunes; qui, avec toutes les qualités dont se forme le plus brillant mérite, préfere par choix une vie obscure et vagabonde à tous les avantages de la fortune et de la nature; qui prévoit ses malheurs sans vouloir les éviter; qui les sent et qui en est accablé sans profiter des remedes qu'on lui offre sans cesse, et qui peuvent à tous momens les finir; enfin un caractere ambi-

gu, un mélange de vertus et de vices, un contraste perpétuel de bons sentimens et d'actions mauvaises. Tel est le fond du tableau que je présente. Les personnes de bon sens ne regarderont point un ouvrage de cette nature comme un travail inutile. Outre le plaisir d'une lecture agréable, on y trouvera peu d'événemens qui ne puissent servir à l'instruction des mœurs; et c'est rendre, à mon avis, un service considérable au public, que de l'instruire en l'amusant.

On ne peut réfléchir sur les préceptes de la morale sans être étonné de les voir tout à la fois estimés et négligés; et l'on se demande la raison de cette bisarrerie du cœur humain, qui lui fait goûter des idées de bien et de perfection dont il s'éloigne dans la pratique. Si les personnes d'un certain ordre d'esprit et de politesse veulent examiner quelle est la matiere la plus commune de leurs conversations, ou même de leurs rêveries solitaires, il leur sera aisé de remarquer qu'elles tournent presque toujours sur quelques considérations morales. Les plus doux momens de leur vie sont ceux qu'ils passent, ou seuls, ou avec un ami, à s'en-

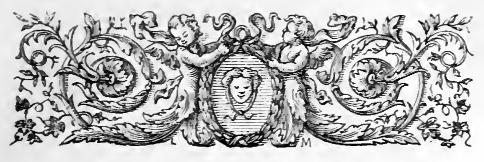
tretenir à cœur ouvert des charmes de la vertu, des douceurs de l'amitié, des moyens d'arriver au bonheur, des foiblesses de la nature qui nous en éloignent, et des remedes qui peuvent les guérir. Horace et Boileau marquent cet entretien comme un des plus beaux traits dont ils composent l'image d'une vie heureuse. Comment arrive-t'il donc qu'on tombe si facilement de ces hautes spéculations, et qu'on se retrouve si-tôt au niveau du commun des hommes? Je suis trompé si la raison que je vais en apporter n'explique bien cette contradiction de nos idées et de notre conduite : c'est que, tous les préceptes de la morale n'étant que des principes vagues et généraux, il est très-difficile d'en faire une application particuliere au détail des mœurs et des actions. Mettons la chose dans un exemple. Les ames bien nées sentent que la douceur et l'humanité sont des vertus aimables, et sont portées d'inclination à les pratiquer; mais, sont-elles au moment de l'exercice, elles demeurent souvent suspendues. En est-ce réellement l'occasion? Sçait-on bien quelle en doit être la mesure? Ne se trompe-t'on point sur l'objet? Cent difficultés arrêtent.

On craint de devenir dupe en voulant être bienfaisant et libéral, de passer pour foible en paroissant trop tendre et trop sensible; en un mot, d'excéder ou de ne pas remplir assez des devoirs qui sont renfermés d'une maniere trop obscure dans les notions générales d'humanité et de douceur. Dans cette incertitude, il n'y a que l'expérience, ou l'exemple, qui puisse déterminer raisonnablement le penchant du cœur. Or l'expérience n'est point un avantage qu'il soit libre à tout le monde de se donner : elle dépend des situations différentes où l'on se trouve placé par la fortune. Il ne reste donc que l'exemple qui puisse servir de regle à quantité de personnes dans l'exercice de la vertu. C'est précisément pour cette sorte de lecteurs que des ouvrages tels que celui-ci peuvent être d'une extrême utilité, du moins lorsqu'ils sont écrits par une personne d'honneur et de bon sens. Chaque fait qu'on y rapporte est un degré de lumiere, une instruction qui supplée à l'expérience; chaque avanture est un modele d'après lequel on peut se former; il n'y manque que d'être ajusté aux circonstances où l'on se trouve. L'ouvrage entier est

un traité de morale, réduit agréablement en exercice.

Un lecteur sévere s'offensera peut-être de me voir reprendre la plume, à mon âge, pour écrire des avantures de fortune et d'amour ; mais, si la réflexion que je viens de faire est solide, elle me justifie; si elle est fausse, mon erreur sera mon excuse.





HISTOIRE

DE

MANON LESCAUT

PREMIERE PARTIE

Je suis obligé de faire remonter mon lecteur au temps de ma vie où je rencontrai pour la premiere fois le chevalier des Grieux. Ce fut environ six mois avant mon départ pour l'Espagne. Quoique je sortisse rarement de ma solitude, la complaisance que j'avois pour ma fille m'engageoit quelquefois à divers petits voyages, que j'abrégeois autant qu'il m'étoit possible. Je revenois un jour de Rouen, où elle m'avoit prié d'aller

solliciter une affaire au parlement de Normandie, pour la succession de quelques terres ausquelles je lui avois laissé des prétentions du côté de mon grand-pere maternel. Ayant repris mon chemin par Évreux, où je couchai la premiere nuit, j'arrivai le lendemain pour dîner à Passy, qui en est éloigné de cinq ou six lieues. Je fus surpris, en entrant dans ce bourg, d'y voir tous les habitans en allarme. Ils se précipitoient de leurs maisons pour courir en foule à la porte d'une mauvaise hôtellerie, devant laquelle étoient deux chariots couverts. Les chevaux, qui étoient encore attelés, et qui paroissoient fumans de fatigue et de chaleur, marquoient que ces deux voitures ne faisoient qu'arriver. Je m'arrêtai un moment pour m'informer d'où venoit le tumulte; mais je tirai peu d'éclaircissement d'une populace curieuse, qui ne faisoit nulle attention à mes demandes, et qui s'avançoit toujours vers l'hôtellerie en se poussant avec beaucoup de confusion.

Enfin un archer, revêtu d'une bandouliere et le mousquet sur l'épaule, ayant paru à la porte, je lui fis signe de la main de venir à moi. Je le priai de m'apprendre le sujet de ce désordre.

« Ce n'est rien, monsieur, me dit-il; c'est une douzaine de filles de joie que je conduis, avec mes compagnons, jusqu'au Havre-de-Grace, où nous les ferons embarquer pour l'Amérique. Il y en a quelques-unes de jolies, et c'est apparemment ce qui excite la curiosité de ces bons paysans. »

J'aurois passé après cette explication, si je n'eusse été arrêté par les exclamations d'une vieille femme qui sortoit de l'hôtellerie en joignant les mains et criant que c'étoit une chose barbare, une chose qui faisoit horreur et compassion.

« De quoi s'agit-il donc? lui dis-je.

— Ah! monsieur, entrez, répondit-elle, et voyez si ce spectacle n'est pas capable de fendre le cœur. »

La curiosité me fit descendre de mon cheval, que je laissai à mon palfrenier. J'entrai avec peine, en perçant la foule, et je vis, en effet, quelque chose d'assez touchant. Parmi les douze filles qui étoient enchaînées six à six par le milieu du corps, il y en avoit une dont l'air et la figure étoient si peu conformes à sa condition qu'en tout autre état je l'eusse prise pour

une personne du premier rang. Sa tristesse et la saleté de son linge et de ses habits l'enlaidissoient si peu que sa vûe m'inspira du respect et de la pitié. Elle tâchoit néanmoins de se tourner, autant que sa chaîne pouvoit le permettre, pour dérober son visage aux yeux des spectateurs. L'effort qu'elle faisoit pour se cacher étoit si naturel qu'il paroissoit venir d'un sentiment de modestie. Comme les six gardes qui accompagnoient cette malheureuse bande étoient aussi dans la chambre, je pris le chef en particulier et je lui demandai quelques lumieres sur le sort de cette belle fille. Il ne put m'en donner que de fort générales.

« Nous l'avons tirée de l'hôpital, me dit-il, par ordre de M. le lieutenant général de police. Il n'y a pas d'apparence qu'elle y eût été renfermée pour ses bonnes actions. Je l'ai interrogée plusieurs fois sur la route : elle s'obstine à ne me rien répondre. Mais, quoique je n'aye pas reçu ordre de la ménager plus que les autres, je ne laisse pas d'avoir quelques égards pour elle, parce qu'il me semble qu'elle vaut un peu mieux que ses compagnes. Voilà un jeune homme, ajoûta l'archer, qui pourroit vous



Manon Lescaut A Salmon imp

L'HÔTELLERIE DE PACY

instruire mieux que moi sur la cause de sa disgrace. Il l'a suivie depuis Paris, sans cesser presque un moment de pleurer. Il faut que ce soit son frere ou son amant. »

Je me tournai vers le coin de la chambre où ce jeune homme étoit assis. Il paroissoit enseveli dans une rêverie profonde. Je n'ai jamais vû de plus vive image de la douleur. Il étoit mis fort simplement; mais on distingue, au premier coup d'œil, un homme qui a de la naissance et de l'éducation. Je m'approchai de lui, il se leva, et je découvris dans ses yeux, dans sa figure et dans tous ses mouvemens, un air si fin et si noble que je me sentis porté naturellement à lui vouloir du bien.

« Que je ne vous trouble point, lui dis-je en m'asseyant près de lui. Voulez-vous bien satisfaire la curiosité que j'ai de connoître cette belle personne, qui ne me paroît point faite pour le triste état où je la vois? »

Il me répondit honnêtement qu'il ne pouvoit m'apprendre qui elle étoit sans se faire connoître lui-même, et qu'il avoit de fortes raisons pour souhaiter de demeurer inconnu.

« Je puis vous dire néanmoins ce que ces

misérables n'ignorent point, continua-t'il en montrant les archers, c'est que je l'aime avec une passion si violente qu'elle me rend le plus infortuné de tous les hommes. J'ai tout employé à Paris pour obtenir sa liberté. Les sollicitations, l'adresse et la force m'ont été inutiles; j'ai pris le parti de la suivre, dût-elle aller au bout du monde. Je m'embarquerai avec elle; je passerai en Amérique. Mais, ce qui est de la derniere inhumanité, ces lâches coquins, ajoûta-t'il en parlant des archers, ne veulent pas me permettre d'approcher d'elle. Mon dessein étoit de les attaquer ouvertement à quelques lieues de Paris. Je m'étois associé quatre hommes qui m'avoient promis leur secours pour une somme considérable. Les traîtres m'ont laissé seul aux mains, et sont partis avec mon argent. L'impossibilité de réussir par la force m'a fait mettre les armes bas. J'ai proposé aux archers de me permettre du moins de les suivre, en leur offrant de les récompenser. Le désir du gain les y a fait consentir. Ils ont voulu être payés chaque fois qu'ils m'ont accordé la liberté de parler à ma maîtresse. Ma bourse s'est épuisée en peu de temps; et maintenant que je suis

sans un sou, ils ont la barbarie de me repousser brutalement lorsque je fais un pas vers elle. Il n'y a qu'un instant qu'ayant osé m'en approcher malgré leurs menaces, ils ont eu l'insolence de lever contre moi le bout du fusil. Je suis obligé, pour satisfaire leur avarice et pour me mettre en état de continuer la route à pied, de vendre ici un mauvais cheval qui m'a servi jusqu'à présent de monture. »

Quoiqu'il parût faire assez tranquillement ce récit, il laissa tomber quelques larmes en le finissant. Cette avanture me parut des plus extraordinaires et des plus touchantes.

« Je ne vous presse pas, lui dis-je, de me découvrir le secret de vos affaires; mais, si je puis vous être utile à quelque chose, je m'offre volontiers à vous rendre service.

— Hélas! reprit-il, je ne vois pas le moindre jour à l'espérance. Il faut que je me soumette à toute la rigueur de mon sort. J'irai en Amérique : j'y serai du moins libre avec ce que j'aime. J'ai écrit à un de mes amis, qui me fera tenir quelques secours au Havre-de-Grace. Je ne suis embarrassé que pour m'y conduire, et pour procurer à cette pauvre créature, ajoûta-

t'il en regardant tristement sa maîtresse, quelque soulagement sur la route.

— Hé bien, lui dis-je, je vais finir votre embarras. Voici quelque argent que je vous prie d'accepter. Je suis fâché de ne pouvoir vous servir autrement. »

Je lui donnai quatre louis d'or, sans que les gardes s'en apperçussent : car je jugeois bien que, s'ils lui sçavoient cette somme, ils lui vendroient plus chérement leurs secours. Il me vint même à l'esprit de faire marché avec eux, pour obtenir au jeune amant la liberté de parler continuellement à sa maîtresse jusqu'au Havre. Je fis signe au chef de s'approcher, et je lui en fis la proposition. Il en parut honteux, malgré son effronterie.

« Ce n'est pas, monsieur, répondit-il d'un air embarrassé, que nous refusions de le laisser parler à cette fille; mais il voudroit être sans cesse auprès d'elle : cela nous est incommode, il est bien juste qu'il paye pour l'incommodité.

— Voyons donc, lui dis-je, ce qu'il faudroit pour vous empêcher de la sentir. »

Il eut l'audace de me demander deux louis. Je les lui donnai sur-le-champ.

« Mais prenez garde, lui dis-je, qu'il ne vous échappe quelque friponnerie, car je vais laisser mon adresse à ce jeune homme, afin qu'il puisse m'en informer, et comptez que j'aurai le pouvoir de vous faire punir. »

Il m'en coûta six louis d'or. La bonne grace et la vive reconnoissance avec laquelle ce jeune inconnu me remercia acheverent de me persuader qu'il étoit né quelque chose et qu'il méritoit ma libéralité. Je dis quelques mots à sa maîtresse avant que de sortir. Elle me répondit avec une modestie si douce et si charmante que je ne pus m'empêcher de faire, en sortant, mille réflexions sur le caractere incompréhensible des femmes.

Étant retourné à ma solitude, je ne fus point informé de la suite de cette avanture. Il se passa près de deux ans, qui me la firent oublier tout à fait, jusqu'à ce que le hazard me fit renaître l'occasion d'en apprendre à fond toutes les circonstances.

J'arrivois de Londres à Calais avec le marquis de..., mon éleve. Nous logeâmes, si je m'en souviens bien, au Lion d'or, où quelques raisons nous obligerent de passer le jour entier et

la nuit suivante. En marchant l'après-midi dans les rues, je crus appercevoir ce même jeune homme dont j'avois fait la rencontre à Passy. Il étoit en fort mauvais équipage, et beaucoup plus pâle que je ne l'avois vû la premiere fois. Il portoit sur le bras un vieux porte-manteau, ne faisant qu'arriver dans la ville. Cependant, comme il avoit la physionomie trop belle pour n'être pas reconnu facilement, je le remis aussitôt.

« Il faut, dis-je au marquis, que nous abordions ce jeune homme. »

Sa joie fut plus vive que toute expression lorsqu'il m'eut remis à son tour.

« Ah! monsieur, s'écria-t'il en me baisant la main, je puis donc encore une fois vous marquer mon immortelle reconnoissance. »

Je lui demandai d'où il venoit. Il me répondit qu'il arrivoit par mer du Havre-de-Grace, où il étoit revenu de l'Amérique peu auparavant.

« Vous ne me paroissez pas fort bien en argent, lui dis-je ; allez-vous-en au Lion d'Or, où je suis logé, je vous rejoindrai dans un moment. »

J'y retournai en effet, plein d'impatience d'apprendre le détail de son infortune et les circonstances de son voyage d'Amérique. Je lui fis

mille caresses, et j'ordonnai qu'on ne le laissât manquer de rien. Il n'attendit point que je le pressasse de me raconter l'histoire de sa vie.

« Monsieur, me dit-il, vous en usez si noblement avec moi que je me reprocherois comme une basse ingratitude d'avoir quelque chose de réservé pour vous. Je veux vous apprendre non-seulement mes malheurs et mes peines, mais encore mes désordres et mes plus honteuses foiblesses. Je suis sûr qu'en me condamnant vous ne pourrez pas vous empêcher de me plaindre. »

Je dois avertir ici le lecteur que j'écrivis son histoire presqu'aussi-tôt après l'avoir entendue, et qu'on peut s'assurer par conséquent que rien n'est plus exact et plus fidéle que cette narration. Je dis fidéle jusques dans la relation des réflexions et des sentimens que le jeune avanturier exprimoit de la meilleure grace du monde. Voici donc son récit, auquel je ne mêlerai jusqu'à la fin rien qui ne soit de lui.





J'avois dix-sept ans, et j'achevois mes études de philosophie à Amiens, où mes parens, qui sont d'une des meilleures maisons de P..., m'avoient envoyé. Je menois une vie si sage et si réglée que mes maîtres me proposoient pour l'exemple du collége. Non que je fisse des efforts extraordinaires pour mériter cet éloge; mais j'ai l'humeur naturellement douce et tranquille : je m'appliquois à l'étude par inclination, et l'on me comptoit pour des vertus quelques marques d'aversion naturelle pour le vice. Ma naissance, le succès de mes études et quelques agrémens extérieurs m'avoient fait connoître et estimer de tous les honnêtes gens de la ville. J'achevai

mes exercices publics avec une approbation si générale que monsieur l'évêque, qui y assistoit, me proposa d'entrer dans l'état ecclésiastique, où je ne manquerois pas, disoit-il, de m'attirer plus de distinction que dans l'ordre de Malte, auquel mes parens me destinoient. Ils me faisoient déja porter la croix, avec le nom de chevalier des Grieux. Les vacances arrivant, je me préparois à retourner chez mon pere, qui m'avoit promis de m'envoyer bientôt à l'Académie. Mon seul regret, en quittant Amiens, étoit d'y laisser un ami avec lequel j'avois toujours été tendrement uni. Il étoit de quelques années plus âgé que moi. Nous avions été élevés ensemble; mais, le bien de sa maison étant des plus médiocres, il étoit obligé de prendre l'état ecclésiastique, et de demeurer à Amiens après moi pour y faire les études qui conviennent à cette profession. Il avoit mille bonnes qualités. Vous le connoîtrez par les meilleures dans la suite de mon histoire, et surtout par un zele et une générosité en amitié qui surpassent les plus célebres exemples de l'antiquité. Si j'eusse alors suivi ses conseils, j'aurois toujours été sage et heureux. Si j'avois du

moins profité de ses reproches dans le précipice où mes passions m'ont entraîné, j'aurois sauvé quelque chose du naufrage de ma fortune et de ma réputation. Mais il n'a point recueilli d'autre fruit de ses soins que le chagrin de les voir inutiles, et quelquefois durement récompensés par un ingrat qui s'en offençoit et qui les traitoit d'importunités.

J'avois marqué le tems de mon départ d'Amiens. Hélas! que ne le marquois-je un jour plus tôt! j'aurois porté chez mon pere toute mon innocence. La veille même de celui que je devois quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelloit Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes, qui se retirerent aussi-tôt. Mais il en resta une fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paroissoit lui servir de conducteur, s'empressoit pour faire tirer son équipage des paniers. Elle me parut si charmante que, moi qui n'avois jamais pensé à la différence des sexes ni regardé une fille avec

un peu d'attention, moi, dis-je, dont tout le monde admiroit la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport.

J'avois le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter; mais, loin d'être arrêté alors par cette foiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paroître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenoit à Amiens, et si elle y avoit quelques personnes de connoissance. Elle me répondit ingénûment qu'elle y étoit envoyée par ses parens pour être religieuse. L'amour me rendoit déja si éclairé, depuis un moment qu'il étoit dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes desirs. Je lui parlai d'une maniere qui lui fit comprendre mes sentimens, car elle étoit bien plus expérimentée que moi : c'étoit malgré elle qu'on l'envoyoit au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s'étoit déja déclaré, et qui a causé dans la suite tous ses malheurs et les miens. Je combattis la cruelle intention de ses parens par toutes les raisons que mon amour

naissant et mon éloquence scholastique purent me suggérer. Elle n'affecta ni rigueur ni dédain. Elle me dit, après un moment de silence, qu'elle ne prévoyoit que trop qu'elle alloit être malheureuse, mais que c'étoit apparemment la volonté du ciel, puisqu'il ne lui laissoit nul moyen de l'éviter.

La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt l'ascendant de ma destinée qui m'entraînoit à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. Je l'assurai que, si elle vouloit faire quelque fond sur mon honneur et sur la tendresse infinie qu'elle m'inspiroit déja, j'employerois ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses parens et pour la rendre heureuse. Je me suis étonné mille fois, en y réfléchissant, d'où me venoit alors tant de hardiesse et de facilité à m'exprimer; mais on ne feroit pas une divinité de l'amour s'il n'opéroit souvent des prodiges.

J'ajoûtai mille choses pressantes. Ma belle inconnue sçavoit bien qu'on n'est point trompeur à mon âge : elle me confessa que, si je voyois quelque jour à la pouvoir mettre en

liberté, elle croiroit m'être redevable de quelque chose de plus cher que la vie. Je lui répétai que j'étois prêt à tout entreprendre; mais, n'ayant pas assez d'expérience pour imaginer tout d'un coup les moyens de la servir, je m'en tenois à cette assurance générale, qui ne pouvoit être d'un grand secours pour elle et pour moi.

Son vieil Argus étant venu nous rejoindre, mes espérances alloient échouer, si elle n'eût eu assez d'esprit pour suppléer à la stérilité du mien. Je fus surpris à l'arrivée de son conducteur, qu'elle m'appella son cousin, et que, sans paroître déconcertée le moins du monde, elle me dit que, puisqu'elle étoit assez heureuse pour me rencontrer à Amiens, elle remettoit au lendemain son entrée dans le couvent, afin de se procurer le plaisir de souper avec moi. J'entrai fort bien dans le sens de cette ruse : je lui proposai de se loger dans une hôtellerie dont le maître, qui s'étoit établi à Amiens après avoir été long-tems cocher de mon pere, étoit dévoué entiérement à mes ordres. Je l'y conduisis moi-même, tandis que le vieux conducteur paroissoit un peu murmurer, et que mon ami Tiberge, qui ne comprenoit rien à cette scène,



Manon Lescaut. A Salmon imp.

RENCONTRE DE MANON ET DE DES GRIEUX

me suivoit sans prononcer une parole. Il n'avoit point entendu notre entretien. Il étoit demeuré à se promener dans la cour pendant que je parlois d'amour à ma belle maîtresse. Comme je redoutois sa sagesse, je me défis de lui par une commission dont je le priai de se charger. Ainsi j'eus le plaisir, en arrivant à l'auberge, d'entretenir seul la souveraine de mon cœur.

Je reconnus bien-tôt que j'étois moins enfant que je ne le croyois. Mon cœur s'ouvrit à mille sentimens de plaisir dont je n'avois jamais eu l'idée. Une douce chaleur se répandit dans toutes mes veines. J'étois dans une espece de transport qui m'ôta pour quelque tems la liberté de la voix, et qui ne s'exprimoit que par mes yeux. Mademoiselle Manon Lescaut, c'est ainsi qu'elle me dit qu'on la nommoit, parut fort satisfaite de cet effet de ses charmes. Je crus appercevoir qu'elle n'étoit pas moins émue que moi. Elle me confessa qu'elle me trouvoit aimable et qu'elle seroit ravie de m'avoir obligation de sa liberté. Elle voulut sçavoir qui j'étois, et cette connoissance augmenta son affection, parce qu'étant d'une naissance commune, elle se trouva flattée d'avoir fait la conquête d'un amant tel que moi.

Nous nous entretînmes des moyens d'être l'un à l'autre. Après quantité de réflexions, nous ne trouvâmes point d'autre voye que celle de la fuite. Il falloit tromper la vigilance du conducteur, qui étoit un homme à ménager, quoiqu'il ne fût qu'un domestique. Nous réglâmes que je ferois préparer pendant la nuit une chaise de poste, et que je reviendrois de grand matin à l'auberge avant qu'il fût éveillé; que nous nous déroberions secrétement, et que nous irions droit à Paris, où nous nous ferions marier en arrivant. J'avois environ cinquante écus, qui étoient le fruit de mes petites épargnes; elle en avoit à peu près le double. Nous nous imaginâmes, comme des enfans sans expérience, que cette somme ne finiroit jamais, et nous ne comptâmes pas moins sur le succès de nos autres mesures.

Après avoir soupé avec plus de satisfaction que je n'en avois jamais ressenti, je me retirai pour exécuter notre projet. Mes arrangemens furent d'autant plus faciles qu'ayant eu dessein de retourner le lendemain chez mon pere, mon petit équipage étoit déja préparé. Je n'eus donc nulle peine à faire transporter ma malle, et à

faire tenir une chaise prête pour cinq heures du matin, qui étoit le tems où les portes de la ville devoient être ouvertes; mais je trouvai un obstacle dont je ne me défiois point, et qui faillit de rompre entiérement mon dessein.

Tiberge, quoiqu'âgé seulement de trois ans plus que moi, étoit un garçon d'un sens mûr et d'une conduite fort réglée. Il m'aimoit avec une tendresse extraordinaire. La vûe d'une aussi jolie fille que Mademoiselle Manon, mon empressement à la conduire, et le soin que j'avois eu de me défaire de lui en l'éloignant, lui firent naître quelques soupçons de mon amour. Il n'avoit osé revenir à l'auberge où il m'avoit laissé, de peur de m'offenser par son retour; mais il étoit allé m'attendre à mon logis, où je le trouvai en arrivant, quoiqu'il fût dix heures du soir. Sa présence me chagrina. Il s'apperçut facilement de la contrainte qu'elle me causoit.

« Je suis sûr, me dit-il sans déguisement, que vous méditez quelque dessein que vous me voulez cacher: je le vois à votre air. »

Je lui répondis assez brusquement que je n'étois pas obligé de lui rendre compte de tous mes desseins.

« Non, reprit-il, mais vous m'avez toujours traité en ami, et cette qualité suppose un peu de confiance et d'ouverture. »

Il me pressa si fort et si longtemps de lui découvrir mon secret que, n'ayant jamais eu de réserve avec lui, je lui fis l'entiere confidence de ma passion. Il la reçut avec une apparence de mécontentement qui me fit frémir. Je me repentis surtout de l'indiscrétion avec laquelle je lui avois découvert le dessein de ma fuite. Il me dit qu'il étoit trop parfaitement mon ami pour ne pas s'y opposer de tout son pouvoir; qu'il vouloit me représenter d'abord tout ce qu'il croyoit capable de m'en détourner; mais que, si je ne renonçois pas ensuite à cette misérable résolution, il avertiroit des personnes qui pourroient l'arrêter à coup sûr. Il me tint là-dessus un discours sérieux, qui dura plus d'un quart d'heure, et qui finit encore par la menace de me dénoncer si je ne lui donnois ma parole de me conduire avec plus de sagesse et de raison.

J'étois au désespoir de m'être trahi si mal à propos. Cependant, l'Amour m'ayant ouvert extrêmement l'esprit depuis deux ou trois heures,

je fis attention que je ne lui avois pas découvert que mon dessein devoit s'exécuter le lendemain, et je résolus de le tromper à la faveur d'une équivoque.

« Tiberge, lui dis-je, j'ai cru jusqu'à présent que vous étiez mon ami, et j'ai voulu vous éprouver par cette confidence. Il est vrai que j'aime, je ne vous ai pas trompé; mais, pour ce qui regarde ma fuite, ce n'est point une entreprise à former au hasard. Venez me prendre demain à neuf heures; je vous ferai voir, s'il se peut, ma maîtresse, et vous jugerez si elle mérite que je fasse cette démarche pour elle. »

Il me laissa seul, après mille protestations d'amitié. J'employai la nuit à mettre ordre à mes affaires, et, m'étant rendu à l'hôtellerie de Mademoiselle Manon vers la pointe du jour, je la trouvai qui m'attendoit. Elle étoit à sa fenêtre, qui donnoit sur la rue, de sorte que, m'ayant apperçu, elle vint m'ouvrir elle-même. Nous sortîmes sans bruit. Elle n'avoit point d'autre équipage que son linge, dont je me chargeai moi-même. La chaise étoit en état de partir; nous nous éloignâmes aussi-tôt de la ville.

Je rapporterai dans la suite quelle fut la con-

duite de Tiberge lorsqu'il s'apperçut que je l'avois trompé. Son zele n'en devint pas moins ardent. Vous verrez à quel excès il le porta, et combien je devrois verser de larmes en songeant quelle en a toujours été la récompense.

Nous nous hâtâmes tellement d'avancer que nous arrivâmes à Saint-Denis avant la nuit. J'avois couru à cheval à côté de la chaise, ce qui ne nous avoit gueres permis de nous entretenir qu'en changeant de chevaux; mais, lorsque nous nous vîmes si proche de Paris, c'est-à-dire presque en sûreté, nous prîmes le tems de nous rafraîchir, n'ayant rien mangé depuis notre départ d'Amiens. Quelque passionné que je fusse pour Manon, elle sçut me persuader qu'elle ne l'étoit pas moins pour moi. Nous étions si peu réservés dans nos caresses que nous n'avions pas la patience d'attendre que nous fussions seuls. Nos postillons et nos hôtes nous regardoient avec admiration; et je remarquois qu'ils étoient surpris de voir deux enfans de notre âge qui paroissoient s'aimer jusqu'à la fureur. Nos projets de mariage furent oubliés à Saint-Denis; nous fraudâmes les droits de

l'Église, et nous nous trouvâmes époux sans y avoir fait réflexion.

Il est sûr que, du naturel tendre et constant dont je suis, j'étois heureux pour toute ma vie si Manon m'eût été fidelle. Plus je la connoissois, plus je découvrois en elle de nouvelles qualités aimables. Son esprit, son cœur, sa douceur et sa beauté, formoient une chaîne si forte et si charmante que j'aurois mis tout mon bonheur à n'en sortir jamais. Terrible changement! Ce qui fait mon désespoir a pû faire ma félicité. Je me trouve le plus malheureux de tous les hommes par cette même constance dont je devois attendre le plus doux de tous les sorts et les plus parfaites récompenses de l'amour.

Nous prîmes un appartement meublé à Paris. Ce fut dans la rue V..., et, pour mon malheur, auprès de la maison de M. de B..., célebre fermier général. Trois semaines se passerent pendant lesquelles j'avois été si rempli de ma passion que j'avois peu songé à ma famille et au chagrin que mon pere avoit dû ressentir de mon absence. Cependant, comme la débauche n'avoit nulle part à ma conduite, et que Manon se comportoit aussi avec beaucoup de retenue,

la tranquillité où nous vivions servit à me faire rappeler peu à peu l'idée de mon devoir. Je résolus de me réconcilier, s'il étoit possible, avec mon pere. Ma maîtresse étoit si aimable que je ne doutai point qu'elle ne pût lui plaire, si je trouvois moyen de lui faire connoître sa sagesse et son mérite; en un mot, je me flattai d'obtenir de lui la liberté de l'épouser, ayant été désabusé de l'espérance de le pouvoir sans son consentement.

Je communiquai ce projet à Manon, et je lui fis entendre qu'outre les motifs de l'amour et du devoir, celui de la nécessité pouvoit y entrer aussi pour quelque chose, car nos fonds étoient extrêmement altérés, et je commençois à revenir de l'opinion qu'ils étoient inépuisables. Manon reçut froidement cette proposition. Cependant, les difficultés qu'elle y opposa n'étant prises que de sa tendresse même et de la crainte de me perdre si mon pere n'entroit point dans notre dessein après avoir connu le lieu de notre retraite, je n'eus pas le moindre soupçon du coup cruel qu'on se préparoit à me porter. A l'objection de la nécessité elle répondit qu'il nous restoit encore de quoi vivre quelques se-

maines, et qu'elle trouveroit après cela des ressources dans l'affection de quelques parens à qui elle écriroit en province. Elle adoucit son refus par des caresses si tendres et si passionnées que moi, qui ne vivois que dans elle, et qui n'avois pas la moindre défiance de son cœur, j'applaudis à toutes ses réponses et à toutes ses résolutions.

Je lui avois laissé la disposition de notre bourse et le soin de payer notre dépense ordinaire. Je m'apperçus, peu après, que notre table étoit mieux servie, et qu'elle s'étoit donné quelques ajustemens d'un prix considérable. Comme je n'ignorois pas qu'il devoit nous rester à peine douze ou quinze pistoles, je lui marquai mon étonnement de cette augmentation apparente de notre opulence. Elle me pria, en riant, d'être sans embarras.

« Ne vous ai-je pas promis, me dit-elle, que je trouverois des ressources? »

Je l'aimois avec trop de simplicité pour m'allarmer facilement.

Un jour que j'étois sorti l'après-midi, et que je l'avois avertie que je serois dehors plus longtems qu'à l'ordinaire, je fus étonné qu'à mon

retour on me fît attendre deux ou trois minutes à la porte. Nous n'étions servis que par une petite fille qui étoit à peu près de notre âge. Étant venue m'ouvrir, je lui demandai pourquoi elle avoit tardé si long-tems? Elle me répondit d'un air embarrassé qu'elle ne m'avoit point entendu frapper. Je n'avois frappé qu'une fois, je lui dis :

« Mais, si vous ne m'avez pas entendu, pourquoi êtes-vous donc venue m'ouvrir? »

Cette question la déconcerta si fort que, n'ayant point assez de présence d'esprit pour y répondre, elle se mit à pleurer, en m'assurant que ce n'étoit point sa faute, et que madame lui avoit défendu d'ouvrir la porte jusqu'à ce que M. de B... fût sorti par l'autre escalier, qui répondoit au cabinet. Je demeurai si confus que je n'eus point la force d'entrer dans l'appartement. Je pris le parti de descendre, sous prétexte d'une affaire, et j'ordonnai à cette enfant de dire à sa maîtresse que je retournerois dans le moment, mais de ne pas faire connoître qu'elle m'eût parlé de M. de B...

Ma consternation fut si grande que je versois des larmes en descendant l'escalier, sans sçavoir

encore de quel sentiment elles partoient. J'entrai dans le premier caffé, et, m'y étant assis près d'une table, j'appuyai la tête sur mes deux mains pour y développer ce qui se passoit dans mon cœur. Je n'osois rappeler ce que je venois d'entendre. Je voulois le considérer comme une illusion; et je fus prêt deux ou trois fois de retourner au logis sans marquer que j'y eusse fait attention. Il me paroissoit si impossible que Manon m'eût trahi que je craignois de lui faire injure en la soupçonnant. Je l'adorois, cela étoit sûr; je ne lui avois pas donné plus de preuves d'amour que je n'en avois reçu d'elle : pourquoi l'aurois-je accusée d'être moins sincere et moins constante que moi? Quelle raison auroit-elle eue de me tromper? Il n'y avoit que trois heures qu'elle m'avoit accablé de ses plus tendres caresses et qu'elle avoit reçu les miennes avec transport; je ne connoissois pas mieux mon cœur que le sien.

« Non, non, repris-je, il n'est pas possible que Manon me trahisse. Elle n'ignore pas que je ne vis que pour elle. Elle sçait trop bien que je l'adore. Ce n'est pas là un sujet de me haïr. »

Cependant la visite et la sortie furtive de

M. de B... me causoient de l'embarras. Je rappellois aussi les petites acquisitions de Manon, qui me sembloient surpasser nos richesses présentes. Cela paroissoit sentir les libéralités d'un nouvel amant. Et cette confiance qu'elle m'avoit marquée pour des ressources qui m'étoient inconnues? J'avois peine à donner à tant d'énigmes un sens aussi favorable que mon cœur le souhaitoit. D'un autre côté, je ne l'avois presque pas perdue de vûe depuis que nous étions à Paris. Occupations, promenades, divertissemens, nous avions toujours été l'un à côté de l'autre : mon Dieu! un instant de séparation nous auroit trop affligés. Il falloit nous dire sans cesse que nous nous aimions; nous serions morts d'inquiétude sans cela. Je ne pouvois donc m'imaginer presque un seul moment où Manon pût s'être occupée d'un autre que moi.

A la fin je crus avoir trouvé le dénouement de ce mystere. M. de B..., dis-je en moi-même, est un homme qui fait de grosses affaires et qui a de grandes relations; les parens de Manon se seront servis de cet homme pour lui faire tenir quelque argent. Elle en a peut-être déja reçu de lui; il est venu aujourd'hui lui en apporter

encore. Elle s'est fait sans doute un jeu de me le cacher, pour me surprendre agréablement. Peut-être m'en auroit-elle parlé si j'étois rentré à l'ordinaire, au lieu de venir ici m'affliger. Elle ne me le cachera pas du moins lorsque je lui en parlerai moi-même.

Je me remplis si fortement de cette opinion qu'elle eut la force de diminuer beaucoup ma tristesse. Je retournai sur-le-champ au logis. J'embrassai Manon avec ma tendresse ordinaire. Elle me reçut fort bien. J'étois tenté d'abord de lui découvrir mes conjectures, que je regardois plus que jamais comme certaines; je me retins, dans l'espérance qu'il lui arriveroit peut-être de me prévenir, en m'apprenant tout ce qui s'étoit passé.

On nous servit à souper. Je me mis à table d'un air fort gai; mais à la lumiere de la chandelle, qui étoit entre elle et moi, je crus appercevoir de la tristesse sur le visage et dans les yeux de ma chere maîtresse. Cette pensée m'en inspira aussi. Je remarquai que ses regards s'attachoient sur moi d'une autre façon qu'ils n'avoient accoutumé. Je ne pouvois démêler si c'étoit de l'amour ou de la compassion, quoi-

qu'il me parût que c'étoit un sentiment doux et languissant. Je la regardai avec la même attention; et peut-être n'avoit-elle pas moins de peine à juger de la situation de mon cœur par mes regards. Nous ne pensions ni à parler ni à manger. Enfin je vis tomber des larmes de ses beaux yeux : perfides larmes!

« Ah Dieux! m'écriai-je, vous pleurez, ma chere Manon : vous êtes affligée jusqu'à pleurer, et vous ne me dites pas un seul mot de vos peines. »

Elle ne me répondit que par quelques soupirs qui augmenterent mon inquiétude. Je me levai en tremblant; je la conjurai, avec tous les empressemens de l'amour, de me découvrir le sujet de ses pleurs; j'en versai moi-même en essuyant les siens; j'étois plus mort que vif. Un barbare auroit été attendri des témoignages de ma douleur et de ma crainte.

Dans le tems que j'étois ainsi tout occupé d'elle, j'entendis le bruit de plusieurs personnes qui montoient l'escalier. On frappa doucement à la porte. Manon me donna un baiser, et, s'échappant de mes bras, elle entra rapidement dans le cabinet, qu'elle ferma aussi-tôt sur elle.

Je me figurai qu'étant un peu en désordre elle vouloit se cacher aux yeux des étrangers qui avoient frappé. J'allai leur ouvrir moi-même. A peine avois-je ouvert que je me vis saisir par trois hommes que je reconnus pour les laquais de mon pere. Ils ne me firent point de violence, mais, deux d'entr'eux m'ayant pris par les bras, le troisiéme visita mes poches, dont il tira un petit couteau qui étoit le seul fer que j'eusse sur moi. Ils me demanderent pardon de la nécessité où ils étoient de me manquer de respect; ils me dirent naturellement qu'ils agissoient par l'ordre de mon pere, et que mon frere aîné m'attendoit en bas, dans un carosse. J'étois si troublé que je me laissai conduire sans résister et sans répondre. Mon frere étoit effectivement à m'attendre. On me mit dans le carosse auprès de lui; et le cocher, qui avoit ses ordres, nous conduisit à grand train jusqu'à Saint-Denis. Mon frere m'embrassa tendrement, mais il ne me parla point, de sorte que j'eus tout le loisir dont j'avois besoin pour rêver à mon infortune.

J'y trouvai d'abord tant d'obscurité que je ne voyois pas de jour à la moindre conjecture. J'étois trahi cruellement; mais par qui? Tiberge

fut le premier qui me vint à l'esprit. Traître! disois-je, c'est fait de ta vie si mes soupçons se trouvent justes. Cependant je fis réflexion qu'il ignoroit le lieu de ma demeure, et qu'on ne pouvoit, par conséquent, l'avoir appris de lui. Accuser Manon, c'est de quoi mon cœur n'osoit se rendre coupable. Cette tristesse extraordinaire dont je l'avois vûe comme accablée, ses larmes, le tendre baiser qu'elle m'avoit donné en se retirant, me paroissoient bien une énigme; mais je me sentois porté à l'expliquer comme un pressentiment de notre malheur commun, et, dans le tems que je me désespérois de l'accident qui m'arrachoit à elle, j'avois la crédulité de m'imaginer qu'elle étoit encore plus à plaindre que moi.

Le résultat de ma méditation fut de me persuader que j'avois été apperçu dans les rues de Paris par quelques personnes de connoissance qui en avoient donné avis à mon pere. Cette pensée me consola. Je comptois d'en être quitte pour des reproches ou pour quelques mauvais traitemens qu'il me faudroit essuyer de l'autorité paternelle. Je résolus de les souffrir avec patience, et de promettre tout ce qu'on exigeroit

de moi, pour me faciliter l'occasion de retourner plus promptement à Paris et d'aller rendre la vie et la joie à ma chere Manon.

Nous arrivâmes en peu de tems à Saint-Denis. Mon frere, surpris de mon silence, s'imagina que c'étoit un effet de ma crainte. Il entreprit de me consoler, en m'assurant que je n'avois rien à redouter de la sévérité de mon pere, pourvu que je fusse disposé à rentrer doucement dans le devoir et à mériter l'affection qu'il avoit pour moi. Il me fit passer la nuit à Saint-Denis, avec la précaution de faire coucher les trois laquais dans ma chambre. Ce qui me causa une peine sensible fut de me voir dans la même hôtellerie où je m'étois arrêté avec Manon en venant d'Amiens à Paris. L'hôte et les domestiques me reconnurent, et devinerent en même tems la vérité de mon histoire. J'entendis dire à l'hôte :

« Ha! c'est ce joli monsieur qui passoit, il y a six semaines, avec une petite demoiselle qu'il aimoit si fort. Qu'elle étoit charmante! Les pauvres enfans, comme ils se caressoient! Pardi, c'est dommage qu'on les ait séparés. »

Je feignois de ne rien entendre, et je me

laissois voir le moins qu'il m'étoit possible.

Mon frere avoit à Saint-Denis une chaise à deux, dans laquelle nous partîmes de grand matin, et nous arrivâmes chez nous le lendemain au soir. Il vit mon pere avant moi, pour le prevenir en ma faveur, en lui apprenant avec quelle douceur je m'étois laissé conduire; de sorte que j'en fus reçu moins durement que je ne m'y étois attendu. Il se contenta de me faire quelques reproches généraux sur la faute que j'avois commise en m'absentant sans sa permission. Pour ce qui regardoit ma maîtresse, il me dit que j'avois bien mérité ce qui venoit de m'arriver, en me livrant à une inconnue; qu'il avoit eu meilleure opinion de ma prudence; mais qu'il espéroit que cette petite aventure me rendroit plus sage. Je ne pris ce discours que dans le sens qui s'accordoit avec mes idées. Je remerciai mon pere de la bonté qu'il avoit de me pardonner, et je lui promis de prendre une conduite plus soumise et plus réglée. Je triomphois au fond du cœur : car, de la maniere dont les choses s'arrangeoient, je ne doutois point que je n'eusse la liberté de me dérober de la maison, même avant la fin de la nuit.

On se mit à table pour souper; on me railla sur ma conquête d'Amiens et sur ma fuite avec cette fidelle maîtresse. Je reçus les coups de bonne grace. J'étois même charmé qu'il me fût permis de m'entretenir de ce qui m'occupoit continuellement l'esprit. Mais quelques mots lâchés par mon pere me firent prêter l'oreille avec la derniere attention. Il parla de perfidie et de service intéressé rendu par M. B... Je demeurai interdit en lui entendant prononcer ce nom, et je le priai humblement de s'expliquer davantage. Il se tourna vers mon frere pour lui demander s'il ne m'avoit pas raconté toute l'histoire. Mon frere lui répondit que je lui avois paru si tranquille sur la route qu'il n'avoit pas cru que j'eusse besoin de ce remede pour me guérir de ma folie. Je remarquai que mon pere balançoit s'il achéveroit de s'expliquer. Je l'en suppliai si instamment qu'il me satisfit, ou, plutôt, qu'il m'assassina cruellement par le plus horrible de tous les récits.

Il me demanda d'abord si j'avois toujours eu la simplicité de croire que je fusse aimé de ma maîtresse. Je lui dis hardiment que j'en étois si sûr que rien ne pouvoit m'en donner la moindre défiance.

« Ha, ha, ha ! s'écria-t'il en riant de toute sa force, cela est excellent ! Tu es une jolie dupe, et j'aime à te voir dans ces sentimens-là. C'est grand dommage, mon pauvre chevalier, de te faire entrer dans l'ordre de Malte, puisque tu as tant de disposition à faire un mari patient et commode. »

Il ajoûta mille railleries de cette force sur ce qu'il appelloit ma sottise et ma crédulité.

Enfin, comme je demeurois dans le silence, il continua de me dire que, suivant le calcul qu'il pouvoit faire du temps, depuis mon départ d'Amiens, Manon m'avoit aimé environ douze jours : « car, ajouta-t'il, je sçais que tu partis d'Amiens le 28 de l'autre mois ; nous sommes au 29 du présent : il y en a onze que M. B... m'a écrit ; je suppose qu'il lui en ait fallu huit pour lier une parfaite connoissance avec ta maîtresse : ainsi, qui ôte onze et huit de trente-un jours qu'il y a depuis le 28 d'un mois jusqu'au 29 de l'autre, reste douze, un peu plus ou moins. »

Là-dessus, les éclats de rire recommencerent. J'écoutois tout avec un saisissement de cœur auquel j'appréhendois de ne pouvoir résister jusqu'à la fin de cette triste comédie.

« Tu sçauras donc, reprit mon pere, puisque tu l'ignores, que M. B... a gagné le cœur de ta princesse : car il se mocque de moi, de prétendre me persuader que c'est par un zele désintéressé pour mon service qu'il a voulu te l'enlever. C'est bien d'un homme tel que lui, de qui d'ailleurs je ne suis pas connu, qu'il faut attendre des sentimens si nobles. Il a sçu d'elle que tu es mon fils; et, pour se délivrer de tes importunités, il m'a écrit le lieu de ta demeure et le désordre où tu vivois, en me faisant entendre qu'il falloit main-forte pour s'assurer de toi. Il s'est offert de me faciliter les moyens de te saisir au collet; et c'est par sa direction et celle de ta maîtresse même que ton frere a trouvé le moment de te prendre sans verd. Félicite-toi maintenant de la durée de ton triomphe. Tu sçais vaincre assez rapidement, chevalier; mais tu ne sçais pas conserver tes conquêtes. »

Je n'eus pas la force de soutenir plus longtems un discours dont chaque mot m'avoit percé le cœur. Je me levai de table, et je n'avois pas fait quatre pas pour sortir de la salle, que je tombai sur le plancher sans sentiment et sans connoissance. On me les rappella

par de prompts secours. J'ouvris les yeux pour verser un torrent de pleurs, et la bouche pour proférer les plaintes les plus tristes et les plus touchantes. Mon pere, qui m'a toujours aimé tendrement, s'employa avec toute son affection pour me consoler. Je l'écoutais, mais sans l'entendre. Je me jettai à ses genoux; je le conjurai, en joignant les mains, de me laisser retourner à Paris pour aller poignarder B...

« Non, disois-je, il n'a pas gagné le cœur de Manon; il lui a fait violence; il l'a séduite par un charme ou par un poison; il l'a peut-ètre forcée brutalement. Manon m'aime. Ne le sçais-je pas bien? Il l'aura menacée, le poignard à la main, pour la contraindre de m'abandonner. Que n'aura-t'il pas fait pour me ravir une si charmante maîtresse! O dieux! dieux! seroit-il possible que Manon m'eût trahi et qu'elle eût cessé de m'aimer! »

Comme je parlois toujours de retourner promptement à Paris, et que je me levois même à tous momens pour cela, mon pere vit bien que, dans le transport où j'étois, rien ne seroit capable de m'arrêter. Il me conduisit dans une chambre haute, où il laissa deux domestiques

avec moi pour me garder à vûe. Je ne me possédois point. J'aurois donné mille vies pour être seulement un quart d'heure à Paris. Je compris que, m'étant déclaré si ouvertement, on ne me permettroit pas aisément de sortir de ma chambre. Je mesurai des yeux la hauteur des fenêtres. Ne voyant nulle possibilité de m'échapper par cette voie, je m'adressai doucement à mes deux domestiques. Je m'engageai par mille sermens à faire un jour leur fortune s'ils vouloient consentir à mon évasion. Je les pressai, je les caressai, je les menaçai ; mais cette tentative fut encore inutile. Je perdis alors toute espérance ; je résolus de mourir, et je me jettai sur un lit avec le dessein de ne le quitter qu'avec la vie.

Je passai la nuit et le jour suivant dans cette situation. Je refusai la nourriture qu'on m'apporta le lendemain. Mon pere vint me voir l'après-midi. Il eut la bonté de flatter mes peines par les plus douces consolations ; il m'ordonna si absolument de manger quelque chose que je le fis par respect pour ses ordres. Quelques jours se passerent pendant lesquels je ne pris rien qu'en sa présence et pour lui obéir. Il continuoit toujours de m'apporter les raisons

qui pouvoient me ramener au bon sens et m'inspirer du mépris pour l'infidelle Manon. Il est certain que je ne l'estimois plus : comment aurois-je estimé la plus volage et la plus perfide de toutes les créatures? Mais son image, les traits charmans que je portois au fond du cœur, y subsistoient toujours. Je me sentois bien.

« Je puis mourir, disois-je, je le devrois même, après tant de honte et de douleur; mais je souffrirois mille morts sans pouvoir oublier l'ingrate Manon. »

Mon pere étoit surpris de me voir toujours si fortement touché; il me connoissoit des principes d'honneur; et, ne pouvant douter que sa trahison ne me la fit mépriser, il s'imagina que ma constance venoit moins de cette passion en particulier que d'un penchant général pour les femmes. Il s'attacha tellement à cette pensée que, ne consultant que sa tendre affection, il vint un jour m'en faire l'ouverture.

« Chevalier, me dit-il, j'ai eu dessein jusqu'à présent de te faire porter la croix de Malte; mais je vois que tes inclinations ne sont point tournées de ce côté-là. Tu aimes les jolies femmes. Je suis d'avis de t'en chercher une qui

te plaise. Explique-moi naturellement ce que tu penses là-dessus. »

Je lui répondis que je ne mettois plus de distinction entre les femmes, et qu'après le malheur qui venoit de m'arriver, je les détestois toutes également.

« Je t'en chercherai une, reprit mon pere en souriant, qui ressemblera à Manon, et qui sera plus fidelle.

— Ah ! si vous avez quelque bonté pour moi, lui dis-je, c'est elle qu'il faut me rendre. Soyez sûr, mon cher pere, qu'elle ne m'a point trahi, elle n'est pas capable d'une si noire et si cruelle lâcheté. C'est le perfide B... qui nous trompe, vous, elle et moi. Si vous saviez combien elle est tendre et sincere, si vous la connoissiez, vous l'aimeriez vous-même.

— Vous êtes un enfant, repartit mon pere. Comment pouvez-vous vous aveugler jusqu'à ce point, après ce que je vous ai raconté d'elle? C'est elle-même qui vous a livré à votre frere. Vous devriez oublier jusqu'à son nom, et profiter, si vous êtes sage, de l'indulgence que j'ai pour vous. »

Je reconnoissois trop clairement qu'il avoit

raison. C'étoit un mouvement involontaire qui me faisoit prendre ainsi le parti de mon infidelle.

« Hélas! repris-je, après un moment de silence, il n'est que trop vrai que je suis le malheureux objet de la plus lâche de toutes les perfidies. Oui, continuai-je en versant des larmes de dépit, je vois bien que je ne suis qu'un enfant. Ma crédulité ne leur coûtoit gueres à tromper. Mais je sçais bien ce que j'ai à faire pour me venger. »

Mon pere voulut sçavoir quel étoit mon dessein.

« J'irai à Paris, lui dis-je, je mettrai le feu à la maison de B..., et je le brûlerai tout vif avec la perfide Manon. »

Cet emportement fit rire mon pere, et ne servit qu'à me faire garder plus étroitement dans ma prison.

J'y passai six mois entiers, pendant le premier desquels il y eut peu de changement dans mes dispositions. Tous mes sentimens n'étoient qu'une alternative perpétuelle de haine et d'amour, d'espérance ou de désespoir, selon l'idée sous laquelle Manon s'offroit à mon esprit. Tantôt je ne considérois en elle que la plus ai-

mable de toutes les filles, et je languissois du desir de la revoir ; tantôt je n'y appercevois qu'une lâche et perfide maîtresse, et je faisois mille sermens de ne la chercher que pour la punir. On me donna des livres, qui servirent à rendre un peu de tranquillité à mon ame. Je relus tous mes auteurs. J'acquis de nouvelles connoissances. Je repris un goût infini pour l'étude. Vous verrez de quelle utilité il me fut dans la suite. Les lumieres que je devois à l'amour me firent trouver de la clarté dans quantité d'endroits d'Horace et de Virgile qui m'avoient paru obscurs auparavant. Je fis un commentaire amoureux sur le quatriéme livre de l'*Énéide* ; je le destine à voir le jour, et je me flatte que le public en sera satisfait. « Hélas! disois-je en le faisant, c'étoit un cœur tel que le mien qu'il falloit à la fidelle Didon. »

Tiberge vint me voir un jour dans ma prison. Je fus surpris du transport avec lequel il m'embrassa. Je n'avois point encore eu de preuves de son affection qui pussent me la faire regarder autrement que comme une simple amitié de college, telle qu'elle se forme entre de jeunes gens qui sont à peu près du même âge. Je le

trouvai si changé et si formé, depuis cinq ou six mois que j'avois passés sans le voir, que sa figure et le ton de son discours m'inspirerent du respect. Il me parla en conseiller sage plutôt qu'en ami d'école. Il plaignit l'égarement où j'étois tombé. Il me félicita de ma guérison, qu'il croyoit avancée; enfin il m'exhorta à profiter de cette erreur de jeunesse pour ouvrir les yeux sur la vanité des plaisirs.

Je le regardai avec étonnement. Il s'en apperçut.

« Mon cher chevalier, me dit-il, je ne vous dis rien qui ne soit solidement vrai, et dont je ne me sois convaincu par un sérieux examen. J'avois autant de penchant que vous vers la volupté ; mais le Ciel m'avoit donné, en même tems, du goût pour la vertu. Je me suis servi de ma raison pour comparer les fruits de l'une et de l'autre, et je n'ai pas tardé long-tems à découvrir leurs différences. Le secours du Ciel s'est joint à mes réflexions. J'ai conçu pour le monde un mépris auquel il n'y a rien d'égal. Devineriez-vous ce qui m'y retient, ajouta-t'il, et ce qui m'empêche de courir à la solitude? C'est uniquement la tendre amitié que j'ai pour vous.

Je connois l'excellence de votre cœur et de votre esprit ; il n'y a rien de bon dont vous ne puissiez vous rendre capable. Le poison du plaisir vous a fait écarter du chemin. Quelle perte pour la vertu ! Votre fuite d'Amiens m'a causé tant de douleur que je n'ai pas goûté, depuis, un seul moment de satisfaction. Jugez-en par les démarches qu'elle m'a fait faire. »

Il me raconta qu'après s'être apperçu que je l'avois trompé, et que j'étois parti avec ma maîtresse, il étoit monté à cheval pour me suivre, mais qu'ayant sur lui quatre ou cinq heures d'avance, il lui avoit été impossible de me joindre ; qu'il étoit arrivé néanmoins à Saint-Denis une demi-heure après mon départ ; qu'étant bien certain que je me serois arrêté à Paris, il y avoit passé six semaines à me chercher inutilement ; qu'il alloit dans tous les lieux où il se flattoit de pouvoir me trouver, et qu'un jour enfin il avoit reconnu ma maîtresse à la Comedie ; qu'elle y étoit dans une parure si éclatante qu'il s'étoit imaginé qu'elle devoit cette fortune à un nouvel amant ; qu'il avoit suivi son carosse jusqu'à sa maison, et qu'il avoit appris d'un domestique qu'elle étoit entretenue par les libéralités de M. B...

« Je ne m'arrêtai point là, continua-t'il. J'y retournai le lendemain, pour apprendre d'elle-même ce que vous étiez devenu : elle me quitta brusquement lorsqu'elle m'entendit parler de vous, et je fus obligé de revenir en province sans aucun autre éclaircissement. J'y appris votre avanture et la consternation extrême qu'elle vous a causée ; mais je n'ai pas voulu vous voir sans être assuré de vous trouver plus tranquille.

— Vous avez donc vû Manon? lui répondis-je en soupirant. Hélas! vous êtes plus heureux que moi, qui suis condamné à ne la revoir jamais. »

Il me fit des reproches de ce soupir, qui marquoit encore de la foiblesse pour elle. Il me flatta si adroitement sur la bonté de mon caractere et sur mes inclinations qu'il me fit naître, dès cette premiere visite, une forte envie de renoncer comme lui à tous les plaisirs du siecle pour entrer dans l'état ecclésiastique.

Je goûtai tellement cette idée que, lorsque je me trouvai seul, je ne m'occupai plus d'autre chose. Je me rappelai les discours de M. l'Évêque d'Amiens, qui m'avoit donné le même conseil, et les présages heureux qu'il avoit formés en ma

faveur, s'il m'arrivoit d'embrasser ce parti. La piété se mêla aussi dans mes considérations. Je ménerai une vie sage et chrétienne, disois-je; je m'occuperai de l'étude et de la religion, qui ne me permettront point de penser aux dangereux plaisirs de l'amour. Je mépriserai ce que le commun des hommes admire; et, comme je sens assez que mon cœur ne desirera que ce qu'il estime, j'aurai aussi peu d'inquiétudes que de desirs.

Je formai là-dessus, d'avance, un systême de vie paisible et solitaire. J'y faisois entrer une maison écartée, avec un petit bois et un ruisseau d'eau douce au bout du jardin; une bibliotheque composée de livres choisis, un petit nombre d'amis vertueux et de bon sens; une table propre, mais frugale et modérée. J'y joignois un commerce de lettres avec un ami qui feroit son séjour à Paris, et qui m'informeroit des nouvelles publiques, moins pour satisfaire ma curiosité que pour me faire un divertissement des folles agitations des hommes. « Ne serai-je pas heureux? ajoûtois-je; toutes mes prétentions ne seront-elles point remplies? » Il est certain que ce projet flattoit extrêmement mes inclina-

tions. Mais, à la fin d'un si sage arrangement, je sentois que mon cœur attendoit encore quelque chose, et que, pour n'avoir rien à desirer dans la plus charmante solitude, il y falloit être avec Manon.

Cependant, Tiberge continuant de me rendre de fréquentes visites, dans le dessein qu'il m'avoit inspiré, je pris l'occasion d'en faire l'ouverture à mon pere. Il me déclara que son intention étoit de laisser ses enfans libres dans le choix de leur condition, et que, de quelque maniere que je voulusse disposer de moi, il ne se réserveroit que le droit de m'aider de ses conseils. Il m'en donna de fort sages, qui tendoient moins à me dégoûter de mon projet qu'à me le faire embrasser avec connoissance. Le renouvellement de l'année scolastique approchoit. Je convins avec Tiberge de nous mettre ensemble au séminaire de Saint-Sulpice, lui pour achever ses études de théologie, et moi pour commencer les miennes. Son mérite, qui étoit connu de l'évêque du diocese, lui fit obtenir de ce prélat un bénéfice considérable avant notre départ.

Mon pere, me croyant tout à fait revenu de

ma passion, ne fit aucune difficulté de me laisser partir. Nous arrivâmes à Paris. L'habit ecclésiastique prit la place de la croix de Malte, et le nom d'abbé des Grieux celle de chevalier. Je m'attachai à l'étude avec tant d'application que je fis des progrès extraordinaires en peu de mois. J'y employois une partie de la nuit, et je ne perdois pas un moment du jour. Ma réputation eut tant d'éclat qu'on me félicitoit déja sur les dignités que je ne pouvois manquer d'obtenir, et, sans l'avoir sollicité, mon nom fut couché sur la feuille des bénéfices. La piété n'étoit pas plus négligée; j'avois de la ferveur pour tous les exercices. Tiberge étoit charmé de ce qu'il regardoit comme son ouvrage, et je l'ai vû plusieurs fois répandre des larmes en s'applaudissant de ce qu'il nommoit ma conversion.

Que les résolutions humaines soient sujettes à changer, c'est ce qui ne m'a jamais causé d'étonnement : une passion les fait naître, une autre passion peut les détruire; mais, quand je pense à la sainteté de celles qui m'avoient conduit à Saint-Sulpice et à la joie intérieure que le Ciel m'y faisoit goûter en les exécutant, je suis effrayé de la facilité avec laquelle j'ai pû les

rompre. S'il est vrai que les secours célestes sont à tous momens d'une force égale à celle des passions, qu'on m'explique donc par quel funeste ascendant on se trouve emporté tout d'un coup loin de son devoir, sans se trouver capable de la moindre résistance, et sans ressentir le moindre remords. Je me croyois absolument délivré des foiblesses de l'amour. Il me sembloit que j'aurois préféré la lecture d'une page de S. Augustin, ou un quart d'heure de méditation chrétienne, à tous les plaisirs des sens, sans excepter ceux qui m'auroient été offerts par Manon. Cependant un instant malheureux me fit retomber dans le précipice, et ma chûte fut d'autant plus irréparable que, me trouvant tout d'un coup au même degré de profondeur d'où j'étois sorti, les nouveaux désordres où je tombai me porterent bien plus loin vers le fond de l'abîme.





J'AVOIS passé près d'un an à Paris sans m'informer des affaires de Manon. Il m'en avoit d'abord coûté beaucoup pour me faire cette violence; mais les conseils toujours présens de Tiberge, et mes propres réflexions, m'avoient fait obtenir la victoire. Les derniers mois s'étoient écoulés si tranquillement que je me croyois sur le point d'oublier éternellement cette charmante et perfide créature. Le tems arriva auquel je devois soutenir un exercice public dans l'école de théologie; je fis prier plusieurs personnes de considération de m'honorer de leur présence. Mon nom fut ainsi répandu dans tous les quartiers de Paris : il alla jusqu'aux oreilles de mon infidelle. Elle ne le reconnut pas avec certitude sous le titre d'abbé; mais un reste de curiosité, ou peut-être quelque repentir de m'avoir trahi (je n'ai jamais pû démêler lequel de ces deux sentimens), lui fit

prendre intérêt à un nom si semblable au mien : elle vint en Sorbonne avec quelques autres dames. Elle fut présente à mon exercice, et sans doute qu'elle eut peu de peine à me remettre.

Je n'eus pas la moindre connoissance de cette visite. On sçait qu'il y a dans ces lieux des cabinets particuliers pour les dames, où elles sont cachées derriere une jalousie. Je retournai à Saint-Sulpice, couvert de gloire et chargé de complimens. Il étoit six heures du soir. On vint m'avertir, un moment après mon retour, qu'une dame demandoit à me voir. J'allai au parloir sur le champ. Dieux ! quelle apparition surprenante ! J'y trouvai Manon. C'étoit elle, mais plus aimable et plus brillante que je ne l'avois jamais vûe. Elle étoit dans sa dix-huitiéme année. Ses charmes surpassoient tout ce qu'on peut décrire. C'étoit un air si fin, si doux, si engageant ! l'air de l'Amour même. Toute sa figure me parut un enchantement.

Je demeurai interdit à sa vûe, et, ne pouvant conjecturer quel étoit le dessein de cette visite, j'attendois, les yeux baissés et avec tremblement, qu'elle s'expliquât. Son embarras fut pendant quelque tems égal au mien ; mais, voyant que

mon silence continuoit, elle mit la main devant ses yeux pour cacher quelques larmes. Elle me dit, d'un ton timide, qu'elle confessoit que son infidélité méritoit ma haine, mais que, s'il étoit vrai que j'eusse jamais eu quelque tendresse pour elle, il y avoit eu aussi bien de la dureté à laisser passer deux ans sans prendre soin de m'informer de son sort, et qu'il y en avoit beaucoup encore à la voir dans l'état où elle étoit en ma présence sans lui dire une parole. Le désordre de mon âme en l'écoutant ne sçauroit être exprimé.

Elle s'assit. Je demeurai debout, le corps à demi tourné, n'osant l'envisager directement. Je commençai plusieurs fois une réponse, que je n'eus pas la force d'achever. Enfin je fis un effort pour m'écrier douloureusement : « Perfide Manon! Ah! perfide! perfide! »

Elle me répéta, en pleurant à chaudes larmes, qu'elle ne prétendoit point justifier sa perfidie.

« Que prétendez-vous donc? m'écriai-je encore.

— Je prétens mourir, répondit-elle, si vous ne me rendez votre cœur, sans lequel il est impossible que je vive.

— Demande donc ma vie, infidelle! repris-je en versant moi-même des pleurs, que je m'efforçai en vain de retenir; demande ma vie, qui est l'unique chose qui me reste à te sacrifier: car mon cœur n'a jamais cessé d'être à toi. »

A peine eus-je achevé ces derniers mots, qu'elle se leva avec transport pour venir m'embrasser. Elle m'accabla de mille caresses passionnées. Elle m'appela par tous les noms que l'amour invente pour exprimer ses plus vives tendresses. Je n'y répondois encore qu'avec langueur. Quel passage, en effet, de la situation tranquille où j'avois été, aux mouvemens tumultueux que je sentois renaître! J'en étois épouvanté. Je frémissois, comme il arrive lorsqu'on se trouve la nuit dans une campagne écartée: on se croit transporté dans un nouvel ordre de choses; on y est saisi d'une horreur secrette, dont on ne se remet qu'après avoir considéré long-tems tous les environs.

Nous nous assîmes l'un près de l'autre. Je pris ses mains dans les miennes :

« Ah! Manon, lui dis-je en la regardant d'un œil triste, je ne m'étois pas attendu à la noire trahison dont vous avez payé mon amour. Il

vous étoit bien facile de tromper un cœur dont vous étiez la souveraine absolue, et qui mettoit toute sa félicité à vous plaire et à vous obéir. Dites-moi maintenant si vous en avez trouvé d'aussi tendres et d'aussi soumis. Non, non, la Nature n'en fait gueres de la même trempe que le mien. Dites-moi du moins si vous l'avez quelquefois regretté. Quel fond dois-je faire sur ce retour de bonté qui vous ramene aujourd'hui pour le consoler? Je ne vois que trop que vous êtes plus charmante que jamais; mais, au nom de toutes les peines que j'ai souffertes pour vous! belle Manon, dites-moi si vous serez plus fidelle. »

Elle me répondit des choses si touchantes sur son repentir, et elle s'engagea à la fidélité par tant de protestations et de sermens, qu'elle m'attendrit à un degré inexprimable.

« Chere Manon! lui dis-je avec un mélange prophane d'expressions amoureuses et théologiques, tu es trop adorable pour une créature. Je me sens le cœur emporté par une délectation victorieuse. Tout ce qu'on dit de la liberté à Saint-Sulpice est une chimere. Je vais perdre ma fortune et ma réputation pour toi, je le pré-

vois bien; je lis ma destinée dans tes beaux yeux; mais de quelles pertes ne serai-je pas consolé par ton amour? Les faveurs de la Fortune ne me touchent point; la gloire me paroît une fumée; tous mes projets de vie ecclésiastique étoient de folles imaginations; enfin tous les biens differens de ceux que j'espere avec toi sont des biens méprisables, puisqu'ils ne sçauroient tenir un moment dans mon cœur contre un seul de tes regards. »

En lui promettant néanmoins un oubli général de ses fautes, je voulus être informé de quelle maniere elle s'étoit laissée séduire par B... Elle m'appris que, l'ayant vûę à sa fenêtre, il étoit devenu passionné pour elle; qu'il avoit fait sa déclaration en fermier général, c'est-à-dire en lui marquant dans une lettre que le payement seroit proportionné aux faveurs; qu'elle avoit capitulé d'abord, mais sans autre dessein que de tirer de lui quelque somme considérable qui pût servir à nous faire vivre commodément; qu'il l'avoit éblouie par de si magnifiques promesses qu'elle s'étoit laissée ébranler par degrés; que je devois juger pourtant de ses remords par la douleur dont elle m'avoit

laissé voir des témoignages la veille de notre séparation ; que, malgré l'opulence dans laquelle il l'avoit entretenue, elle n'avoit jamais goûté de bonheur avec lui, non-seulement parce qu'elle n'y trouvoit point, me dit-elle, la délicatesse de mes sentimens et l'agrément de mes manieres, mais parce qu'au milieu même des plaisirs qu'il lui procuroit sans cesse, elle portoit au fond du cœur le souvenir de mon amour et le remords de son infidélité. Elle me parla de Tiberge, et de la confusion extrême que sa visite lui avoit causée. « Un coup d'épée dans le cœur, ajoûta-t'elle, m'auroit moins ému le sang. Je lui tournai le dos, sans pouvoir soutenir un moment sa présence. » Elle continua de me raconter par quels moyens elle avoit été instruite de mon séjour à Paris, du changement de ma condition, et de mes exercices de Sorbonne. Elle m'assura qu'elle avoit été si agitée pendant la dispute qu'elle avoit eu beaucoup de peine non-seulement à retenir ses larmes, mais ses gémissemens mêmes et ses cris, qui avoient été plus d'une fois sur le point d'éclater. Enfin, elle me dit qu'elle étoit sortie de ce lieu la derniere pour cacher son désordre, et que, ne suivant que le

mouvement de son cœur et l'impétuosité de ses desirs, elle étoit venue droit au Séminaire, avec la résolution d'y mourir si elle ne me trouvoit pas disposé à lui pardonner.

Où trouver un barbare qu'un repentir si vif et si tendre n'eût pas touché? Pour moi, je sentis, dans ce moment, que j'aurois sacrifié pour Manon tous les évêchés du monde chrétien. Je lui demandai quel nouvel ordre elle jugeoit à propos de mettre dans nos affaires. Elle me dit qu'il falloit sur le champ sortir du Séminaire, et remettre à nous arranger dans un lieu plus sûr. Je consentis à toutes ses volontés sans réplique. Elle entra dans son carosse, pour aller m'attendre au coin de la rue. Je m'échappai un moment après sans être apperçu du portier. Je montai avec elle. Nous passâmes à la friperie. Je repris les galons et l'épée. Manon fournit aux frais, car j'étois sans un sou; et, dans la crainte que je ne trouvasse de l'obstacle à ma sortie de Saint-Sulpice, elle n'avoit pas voulu que je retournasse un moment à ma chambre pour y prendre mon argent. Mon trésor, d'ailleurs, étoit médiocre, et elle assez riche des libéralités de B... pour mépriser ce

qu'elle me faisoit abandonner. Nous conférâmes chez le fripier même sur le parti que nous allions prendre. Pour me faire valoir davantage le sacrifice qu'elle me faisoit de B..., elle résolut de ne pas garder avec lui le moindre ménagement.

« Je veux lui laisser ses meubles, me dit-elle : ils sont à lui ; mais j'emporterai, comme de justice, les bijoux, et près de soixante mille francs que j'ai tirés de lui depuis deux ans. Je ne lui ai donné nul pouvoir sur moi, ajouta-t'elle : ainsi nous pouvons demeurer sans crainte à Paris, en prenant une maison commode, où nous vivrons heureusement. »

Je lui représentai que, s'il n'y avoit point de péril pour elle, il y en avoit beaucoup pour moi, qui ne manquerois point tôt ou tard d'être reconnu, et qui serois continuellement exposé au malheur que j'avois déja essuyé. Elle me fit entendre qu'elle auroit du regret à quitter Paris. Je craignois tant de la chagriner qu'il n'y avoit point de hazards que je ne méprisasse pour lui plaire. Cependant nous trouvâmes un tempérammment raisonnable, qui fut de louer une maison dans quelque village voisin de Paris, d'où il nous seroit aisé d'aller à la ville lorsque

le plaisir ou le besoin nous y appelleroit. Nous choisîmes Chaillot, qui n'en est pas éloigné. Manon retourna sur le champ chez elle. J'allai l'attendre à la petite porte du jardin des Thuilleries. Elle revint une heure après, dans un carosse de louage, avec une fille qui la servoit, et quelques malles, où ses habits et tout ce qu'elle avoit de précieux étoit renfermé.

Nous ne tardâmes point à gagner Chaillot. Nous logeâmes la premiere nuit à l'auberge, pour nous donner le temps de chercher une maison, ou du moins un appartement commode. Nous en trouvâmes, dès le lendemain, un de notre goût.

Mon bonheur me parut d'abord établi d'une maniere inébranlable. Manon étoit la douceur et la complaisance même. Elle avoit pour moi des attentions si délicates que je me crus trop parfaitement dédommagé de toutes mes peines. Comme nous avions acquis tous deux un peu d'expérience, nous raisonnâmes sur la solidité de notre fortune. Soixante mille francs, qui faisoient le fond de nos richesses, n'étoient pas une somme qui pût s'étendre autant que le cours d'une longue vie. Nous n'étions pas dis-

posés d'ailleurs à resserrer trop notre dépense. La premiere vertu de Manon, non plus que la mienne, n'étoit pas l'économie. Voici le plan que je me proposai :

« Soixante mille francs, lui dis-je, peuvent nous soutenir pendant dix ans. Deux mille écus nous suffiront chaque année, si nous continuons de vivre à Chaillot. Nous y ménerons une vie honnête, mais simple. Notre unique dépense sera pour l'entretien d'un carosse et pour les spectacles. Nous nous réglerons. Vous aimez l'Opéra : nous irons deux fois la semaine. Pour le jeu, nous nous bornerons tellement que nos pertes ne passeront jamais deux pistoles. Il est impossible que, dans l'espace de dix ans, il n'arrive point de changement dans ma famille ; mon pere est âgé, il peut mourir. Je me trouverai du bien, et nous serons alors au-dessus de toutes nos autres craintes. »

Cet arrangement n'eût pas été la plus folle action de ma vie si nous eussions été assez sages pour nous y assujettir constamment. Mais nos résolutions ne durerent gueres plus d'un mois. Manon étoit passionnée pour le plaisir; je l'étois pour elle. Il nous naissoit à tous momens

de nouvelles occasions de dépense ; et, loin de regretter les sommes qu'elle employoit quelquefois avec profusion, je fus le premier à lui procurer tout ce que je croyois propre à lui plaire. Notre demeure de Chaillot commença même à lui devenir à charge. L'hyver approchoit, tout le monde retournoit à la ville, et la campagne devenoit déserte. Elle me proposa de reprendre une maison à Paris. Je n'y consentis point ; mais, pour la satisfaire en quelque chose, je lui dis que nous pouvions y louer un appartement meublé, et que nous y passerions la nuit lorsqu'il nous arriveroit de quitter trop tard l'assemblée, où nous allions plusieurs fois la semaine : car l'incommodité de revenir si tard à Chaillot étoit le prétexte qu'elle apportoit pour le vouloir quitter. Nous nous donnâmes ainsi deux logemens, l'un à la ville, et l'autre à la campagne. Ce changement mit bien-tôt le dernier désordre dans nos affaires, en faisant naître deux avantures qui causerent notre ruine.

Manon avoit un frere qui étoit garde du corps. Il se trouva malheureusement logé, à Paris, dans la même rue que nous. Il reconnut sa sœur en la voyant le matin à sa fenêtre. Il

accourut aussi-tôt chez nous. C'étoit un homme brutal et sans principes d'honneur. Il entra dans notre chambre en jurant horriblement; et, comme il sçavoit une partie des avantures de sa sœur, il l'accabla d'injures et de reproches. J'étois sorti un moment auparavant; ce qui fut sans doute un bonheur pour lui, ou pour moi, qui n'étois rien moins que disposé à souffrir une insulte. Je ne retournai au logis qu'après son départ. La tristesse de Manon me fit juger qu'il s'étoit passé quelque chose d'extraordinaire. Elle me raconta la scène fâcheuse qu'elle venoit d'essuyer, et les menaces brutales de son frere. J'en eus tant de ressentiment que j'eusse couru sur le champ à la vengeance, si elle ne m'eût arrêté par ses larmes.

Pendant que je m'entretenois avec elle de cette avanture, le garde du corps rentra dans la chambre où nous étions sans s'être fait annoncer. Je ne l'aurois pas reçu aussi civilement que je fis si je l'eusse connu; mais, nous ayant salués d'un air riant, il eut le tems de dire à Manon qu'il venoit lui faire des excuses de son emportement; qu'il l'avoit crue dans le désordre, et que cette opinion avoit allumé sa co-

lere; mais que, s'étant informé qui j'étois d'un de nos domestiques, il avoit appris de moi des choses si avantageuses qu'elles lui faisoient desirer de bien vivre avec nous. Quoique cette information, qui lui venoit d'un de mes laquais, eût quelque chose de bizarre et de choquant, je reçus son compliment avec honnêteté. Je crus faire plaisir à Manon. Elle paroissoit charmée de le voir porté à se réconcilier. Nous le retînmes à dîner. Il se rendit en peu de momens si familier que, nous ayant entendus parler de notre retour à Chaillot, il voulut absolument nous tenir compagnie. Il fallut lui donner une place dans notre carosse.

Ce fut une prise de possession, car il s'accoutuma bien-tôt à nous voir avec tant de plaisir qu'il fit sa maison de la nôtre, et qu'il se rendit le maître, en quelque sorte, de tout ce qui nous appartenoit. Il m'appelloit son frere, et, sous prétexte de la liberté fraternelle, il se mit sur le pied d'amener tous ses amis dans notre maison de Chaillot et de les y traiter à nos dépens. Il se fit habiller magnifiquement à nos frais. Il nous engagea même à payer toutes ses dettes. Je fermois les yeux sur cette tyrannie,

pour ne pas déplaire à Manon, jusqu'à feindre de ne pas m'appercevoir qu'il tiroit d'elle, de tems en tems, des sommes considérables. Il est vrai qu'étant grand joueur, il avoit la fidélité de lui en remettre une partie lorsque la Fortune le favorisoit; mais la nôtre étoit trop médiocre pour fournir long-tems à des dépenses si peu modérées. J'étois sur le point de m'expliquer fortement avec lui, pour nous délivrer de ses importunités, lorsqu'un funeste accident m'épargna cette peine, en nous en causant une autre qui nous abîma sans ressource.

Nous étions demeurés un jour à Paris pour y coucher, comme il nous arrivoit fort souvent. La servante, qui restoit seule à Chaillot dans ces occasions, vint m'avertir le matin que le feu avoit pris pendant la nuit dans ma maison, et qu'on avoit eu beaucoup de difficulté à l'éteindre. Je lui demandai si nos meubles avoient souffert quelque dommage : elle me répondit qu'il y avoit eu une si grande confusion, causée par la multitude d'étrangers qui étoient venus au secours, qu'elle ne pouvoit être assurée de rien. Je tremblai pour notre argent, qui étoit renfermé dans une petite caisse. Je me rendis

promptement à Chaillot. Diligence inutile : la caisse avoit déja disparu. J'éprouvai alors qu'on peut aimer l'argent sans être avare. Cette perte me pénétra d'une si vive douleur que j'en pensai perdre la raison. Je compris tout d'un coup à quels nouveaux malheurs j'allois me trouver exposé. L'indigence étoit le moindre. Je connoissois Manon ; je n'avois déja que trop éprouvé que, quelque fidelle et quelque attachée qu'elle me fût dans la bonne fortune, il ne falloit pas compter sur elle dans la misere. Elle aimoit trop l'abondance et les plaisirs pour me les sacrifier.

« Je la perdrai ! m'écriai-je. Malheureux chevalier ! tu vas donc perdre encore tout ce que tu aimes ! »

Cette pensée me jetta dans un trouble si affreux que je balançai, pendant quelques momens, si je ne ferois pas mieux de finir tous mes maux par la mort. Cependant je conservai assez de présence d'esprit pour vouloir examiner auparavant s'il ne me restoit nulle ressource. Le Ciel me fit naître une idée qui arrêta mon désespoir. Je crus qu'il ne me seroit pas impossible de cacher notre perte à Manon, et que,

par industrie ou par quelque faveur du hazard, je pourrois fournir assez honnêtement à son entretien pour l'empêcher de sentir la nécessité.

« J'ai compté, disois-je pour me consoler, que vingt mille écus nous suffiroient pendant dix ans ; supposons que les dix ans soient écoulés, et que nul des changemens que j'espérois ne soit arrivé dans ma famille. Quel parti prendrois-je ? Je ne le sçais pas trop bien ; mais ce que je ferois alors, qui m'empêche de le faire aujourd'hui ? Combien de personnes vivent à Paris, qui n'ont ni mon esprit ni mes qualités naturelles, et qui doivent néanmoins leur entretien à leurs talens tels qu'ils les ont ? La Providence, ajoûtois-je en réfléchissant sur les différens états de la vie, n'a-t-elle pas arrangé les choses fort sagement ? La plûpart des grands et des riches sont des sots. Cela est clair à qui connoît un peu le monde. Or, il y a là-dedans une justice admirable. S'ils joignoient l'esprit aux richesses, ils seroient trop heureux, et le reste des hommes trop misérable. Les qualités du corps et de l'âme sont accordées à ceux-ci comme des moyens pour se tirer de la misere et de la pauvreté. Les uns prennent part aux richesses des

grands en servant à leurs plaisirs : ils en font des dupes; d'autres servent à leur instruction : ils tâchent d'en faire d'honnêtes gens. Il est rare, à la vérité, qu'ils y réussissent; mais ce n'est pas là le but de la divine Sagesse; ils tirent toujours un fruit de leurs soins, qui est de vivre aux dépens de ceux qu'ils instruisent; et, de quelque façon qu'on le prenne, c'est un fond excellent de revenu pour les petits que la sottise des riches et des grands. »

Ces pensées me remirent un peu le cœur et la tête. Je résolus d'abord d'aller consulter M. Lescaut, frere de Manon. Il connoissoit parfaitement Paris, et je n'avois eu que trop d'occasions de reconnoître que ce n'étoit ni de son bien ni de la paye du roy qu'il tiroit son plus clair revenu. Il me restoit à peine vingt pistoles, qui s'étoient trouvées heureusement dans ma poche. Je lui montrai ma bourse en lui expliquant mon malheur et mes craintes, et je lui demandai s'il y avoit pour moi un parti à choisir entre celui de mourir de faim ou de me casser la tête de désespoir. Il me répondit que se casser la tête étoit la ressource des sots; pour mourir de faim, qu'il y avoit quantité de gens

d'esprit qui s'y voyoient réduits, quand ils ne vouloient pas faire usage de leurs talens; que c'étoit à moi d'examiner de quoi j'étois capable; qu'il m'assuroit de son secours et de ses conseils dans toutes mes entreprises.

« Cela est bien vague, M. Lescaut, lui dis-je ; mes besoins demanderoient un remede plus présent : car que voulez-vous que je dise à Manon ?

— A propos de Manon, reprit-il, qu'est-ce qui vous embarrasse ? N'avez-vous pas toujours avec elle de quoi finir vos inquiétudes quand vous le voudrez? Une fille comme elle devroit nous entretenir, vous, elle et moi. »

Il me coupa la réponse que cette impertinence méritoit, pour continuer de me dire qu'il me garantissoit avant le soir mille écus à partager entre nous si je voulois suivre son conseil; qu'il connoissoit un seigneur si libéral sur le chapitre des plaisirs qu'il étoit sûr que mille écus ne lui coûteroient rien pour obtenir les faveurs d'une fille telle que Manon. Je l'arrêtai.

« J'avois meilleure opinion de vous, lui répondis-je; je m'étois figuré que le motif que vous aviez eu pour m'accorder votre amitié étoit

un sentiment tout opposé à celui où vous êtes maintenant. »

Il me confessa impudemment qu'il avoit toujours pensé de même, et que, sa sœur ayant une fois violé les lois de son sexe, quoiqu'en faveur de l'homme qu'il aimoit le plus, il ne s'étoit réconcilié avec elle que dans l'espérance de tirer parti de sa mauvaise conduite. Il me fut aisé de juger que jusqu'alors nous avions été ses dupes. Quelque émotion néanmoins que ce discours m'eût causée, le besoin que j'avois de lui m'obligea de répondre, en riant, que son conseil étoit une derniere ressource qu'il falloit remettre à l'extrêmité. Je le priai de m'ouvrir quelque autre voie. Il me proposa de profiter de ma jeunesse et de la figure avantageuse que j'avois reçue de la nature pour me mettre en liaison avec quelque dame vieille et libérale. Je ne goûtai pas non plus ce parti, qui m'auroit rendu infidéle à Manon. Je lui parlai du jeu comme du moyen le plus facile et le plus convenable à ma situation. Il me dit que le jeu, à la vérité, étoit une ressource, mais que cela demandoit d'être expliqué; qu'entreprendre de jouer simplement, avec les espérances com-

munes, c'étoit le vrai moyen d'achever ma perte; que de prétendre exercer seul, et sans être soutenu, les petits moyens qu'un habile homme employe pour corriger la Fortune, étoit un métier trop dangereux; qu'il y avoit une troisiéme voie, qui étoit celle de l'association; mais que ma jeunesse lui faisoit craindre que messieurs les confédérés ne me jugeassent point encore les qualités propres à la ligue. Il me promit néanmoins ses bons offices auprès d'eux; et, ce que je n'aurois pas attendu de lui, il m'offrit quelque argent lorsque je me trouverois pressé du besoin. L'unique grace que je lui demandai, dans les circonstances, fut de ne rien apprendre à Manon de la perte que j'avois faite et du sujet de notre conversation.

Je sortis de chez lui moins satisfait encore que je n'y étois entré. Je me repentis même de lui avoir confié mon secret. Il n'avoit rien fait pour moi que je n'eusse pû obtenir de même sans cette ouverture; et je craignois mortellement qu'il ne manquât à la promesse qu'il m'avoit faite de ne rien découvrir à Manon. J'avois lieu d'appréhender aussi, par la déclaration de ses sentimens, qu'il ne formât le dessein de tirer

parti d'elle, suivant ses propres termes, en l'enlevant de mes mains, ou du moins en lui conseillant de me quitter pour s'attacher à quelque amant plus riche et plus heureux Je fis là-dessus mille réflexions qui n'aboutirent qu'à me tourmenter et à renouveller le désespoir où j'avois été le matin. Il me vint plusieurs fois à l'esprit d'écrire à mon pere, et de feindre une nouvelle conversion pour obtenir de lui quelque secours d'argent; mais je me rappellai aussi-tôt que, malgré toute sa bonté, il m'avoit resserré six mois dans une étroite prison pour ma premiere faute; j'étois bien sûr qu'après un éclat tel que l'avoit dû causer ma fuite de Saint-Sulpice, il me traiteroit beaucoup plus rigoureusement. Enfin, cette confusion de pensées en produisit une qui remit le calme tout d'un coup dans mon esprit, et que je m'étonnai de n'avoir pas eue plus tôt. Ce fut de recourir à mon ami Tiberge, dans lequel j'étois bien certain de retrouver toujours le même fond de zele et d'amitié.

Rien n'est plus admirable et ne fait plus d'honneur à la vertu que la confiance avec laquelle on s'adresse aux personnes dont on connoît parfaitement la probité. On sent qu'il n'y a

point de risque à courir. Si elles ne sont pas toujours en état d'offrir du secours, on est sûr qu'on en obtiendra du moins de la bonté et de la compassion. Le cœur, qui se ferme avec tant de soin au reste des hommes, s'ouvre naturellement en leur présence, comme une fleur s'épanouit à la lumiere du soleil, dont elle n'attend qu'une douce influence.

Je regardai comme un effet de la protection du Ciel de m'être souvenu si à propos de Tiberge, et je résolus de chercher les moyens de le voir avant la fin du jour. Je retournai sur-le-champ au logis pour lui écrire un mot et lui marquer un lieu propre à notre entretien. Je lui recommandois le silence et la discrétion, comme un des plus importans services qu'il pût me rendre dans la situation de mes affaires. La joie que l'espérance de le voir m'inspiroit effaça les traces du chagrin que Manon n'auroit pas manqué d'appercevoir sur mon visage. Je lui parlai de notre malheur de Chaillot comme d'une bagatelle qui ne devoit point l'allarmer; et, Paris étant le lieu du monde où elle se voyoit avec le plus de plaisir, elle ne fut pas fâchée de m'entendre dire qu'il étoit à propos d'y de-

meurer jusqu'à ce qu'on eût réparé à Chaillot quelques légers effets de l'incendie. Une heure après, je reçus la réponse de Tiberge, qui me promettoit de se rendre au lieu de l'assignation. J'y courus avec impatience. Je sentois néanmoins quelque honte d'aller paroître aux yeux d'un ami dont la seule présence devoit être un reproche de mes désordres, mais l'opinion que j'avois de la bonté de son cœur et l'intérêt de Manon soutinrent ma hardiesse.

Je l'avois prié de se trouver au jardin du Palais-Royal. Il y étoit avant moi. Il vint m'embrasser aussi-tôt qu'il m'eut apperçu. Il me tint serré long-tems entre ses bras, et je sentis mon visage mouillé de ses larmes. Je lui dis que je ne me présentois à lui qu'avec confusion, et que je portois dans le cœur un vif sentiment de mon ingratitude; que la premiere chose dont je le conjurois étoit de m'apprendre s'il m'étoit encore permis de le regarder comme mon ami, après avoir mérité si justement de perdre son estime et son affection. Il me répondit du ton le plus tendre que rien n'étoit capable de le faire renoncer à cette qualité; que mes malheurs mêmes, et, si je lui permettois de le dire, mes

fautes et mes désordres, avoient redoublé sa tendresse pour moi; mais que c'étoit une tendresse mêlée de la plus vive douleur, telle qu'on la sent pour une personne chere qu'on voit toucher à sa perte sans pouvoir la secourir.

Nous nous assîmes sur un banc.

« Hélas! lui dis-je avec un soupir parti du fond du cœur, votre compassion doit être excessive, mon cher Tiberge, si vous m'assurez qu'elle est égale à mes peines. J'ai honte de vous les laisser voir, car je confesse que la cause n'en est pas glorieuse; mais l'effet en est si triste qu'il n'est pas besoin de m'aimer autant que vous faites pour en être attendri. »

Il me demanda, comme une marque d'amitié, de lui raconter sans déguisement ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de Saint-Sulpice. Je le satisfis, et, loin d'altérer quelque chose à la vérité, ou de diminuer mes fautes pour les faire trouver plus excusables, je lui parlai de ma passion avec toute la force qu'elle m'inspiroit. Je la lui représentai comme un de ces coups particuliers du destin, qui s'attache à la ruine d'un misérable, et dont il est aussi impossible à la vertu de se défendre qu'il l'a été à la sagesse

de les prévoir. Je lui fis une vive peinture de mes agitations, de mes craintes, du désespoir où j'étois deux heures avant que de le voir, et de celui dans lequel j'allois retomber si j'étois abandonné par mes amis aussi impitoyablement que par la Fortune; enfin j'attendris tellement le bon Tiberge que je le vis aussi affligé par la compassion que je l'étois par le sentiment de mes peines. Il ne se lassoit point de m'embrasser et de m'exhorter à prendre du courage et de la consolation; mais, comme il supposoit toujours qu'il falloit me séparer de Manon, je lui fis entendre nettement que c'étoit cette séparation même que je regardois comme la plus grande de mes infortunes, et que j'étois disposé à souffrir non-seulement le dernier excès de la misere, mais la mort la plus cruelle, avant que de recevoir un remede plus insupportable que tous mes maux ensemble.

« Expliquez-vous donc, me dit-il; quelle espece de secours suis-je capable de vous donner, si vous vous révoltez contre toutes mes propositions? »

Je n'osois lui déclarer que c'étoit de sa bourse que j'avois besoin. Il le comprit pourtant à la

fin; et, m'ayant confessé qu'il croyoit m'entendre, il demeura quelque tems suspendu, avec l'air d'une personne qui balance.

« Ne croyez pas, reprit-il bien-tôt, que ma rêverie vienne d'un refroidissement de zele et d'amitié. Mais à quelle alternative me réduisez-vous, s'il faut que je vous refuse le seul secours que vous voulez accepter, ou que je blesse mon devoir en vous l'accordant? car n'est-ce pas prendre part à votre désordre que de vous y faire persévérer? Cependant, continua-t'il après avoir réfléchi un moment, je m'imagine que c'est peut-être l'état violent où l'indigence vous jette qui ne vous laisse pas assez de liberté pour choisir le meilleur parti : il faut un esprit tranquille pour goûter la sagesse et la vérité. Je trouverai le moyen de vous faire avoir quelque argent. Permettez-moi, mon cher chevalier, ajoûta-t'il en m'embrassant, d'y mettre seulement une condition : c'est que vous m'apprendrez le lieu de votre demeure, et que vous souffrirez que je fasse du moins mes efforts pour vous ramener à la vertu, que je sçais que vous aimez, et dont il n'y a que la violence de vos passions qui vous écarte »

Je lui accordai sincérement tout ce qu'il souhaitoit, et je le priai de plaindre la malignité de mon sort, qui me faisoit profiter si mal des conseils d'un ami si vertueux. Il me mena aussi-tôt chez un banquier de sa connoissance, qui m'avança cent pistoles sur son billet; car il n'étoit rien moins qu'en argent comptant. J'ai déja dit qu'il n'étoit pas riche. Son bénéfice valoit mille écus; mais, comme c'étoit la premiere année qu'il le possédoit, il n'avoit encore rien touché du revenu : c'étoit sur les fruits futurs qu'il me faisoit cette avance.

Je sentis tout le prix de sa générosité. J'en fus touché jusqu'au point de déplorer l'aveuglement d'un amour fatal qui me faisoit violer tous les devoirs. La vertu eut assez de force pendant quelques momens pour s'élever dans mon cœur contre ma passion, et j'apperçus du moins, dans cet instant de lumiere, la honte et l'indignité de mes chaînes. Mais ce combat fut léger et dura peu. La vûe de Manon m'auroit fait précipiter du ciel; et je m'étonnai, en me retrouvant près d'elle, que j'eusse pû traiter un moment de honteuse une tendresse si juste pour un objet si charmant.

Manon étoit une créature d'un caractere extraordinaire. Jamais fille n'eut moins d'attachement qu'elle pour l'argent; mais elle ne pouvoit être tranquille un moment avec la crainte d'en manquer. C'étoit du plaisir et des passe-tems qu'il lui falloit. Elle n'eût jamais voulu toucher un sou, si l'on pouvoit se divertir sans qu'il en coûte. Elle ne s'informoit pas même quel étoit le fond de nos richesses, pourvû qu'elle pût passer agréablement la journée; de sorte que, n'étant ni excessivement livrée au jeu, ni capable d'être éblouie par le faste des grandes dépenses, rien n'étoit plus facile que de la satisfaire, en lui faisant naître tous les jours des amusemens de son goût. Mais c'étoit une chose si nécessaire pour elle, d'être ainsi occupée par le plaisir, qu'il n'y avoit pas le moindre fond à faire sans cela sur son humeur et sur ses inclinations. Quoiqu'elle m'aimât tendrement, et que je fusse le seul, comme elle en convenoit volontiers, qui pût lui faire goûter parfaitement les douceurs de l'amour, j'étois presque certain que sa tendresse ne tiendroit point contre de certaines craintes. Elle m'auroit préféré à toute la terre avec une fortune médiocre; mais je ne

doutois nullement qu'elle ne m'abandonnât pour quelque nouveau B... lorsqu'il ne me resteroit que de la constance et de la fidélité à lui offrir. Je résolus donc de régler si bien ma dépense particuliere que je fusse toujours en état de fournir aux siennes, et de me priver plutôt de mille choses nécessaires que de la borner même pour le superflu. Le carosse m'effrayoit plus que tout le reste, car il n'y avoit point d'apparence de pouvoir entretenir des chevaux et un cocher. Je découvris ma peine à M. Lescaut. Je ne lui avois point caché que j'eusse reçu cent pistoles d'un ami. Il me répéta que, si je voulois tenter le hazard du jeu, il ne désespéroit point qu'en sacrifiant de bonne grace une centaine de francs pour traiter ses associés, je ne pusse être admis, à sa recommandation, dans la ligue de l'industrie. Quelque répugnance que j'eusse à tromper, je me laissai entraîner par une cruelle nécessité.

M. Lescaut me présenta le soir même comme un de ses parens. Il ajoûta que j'étois d'autant mieux disposé à réussir que j'avois besoin des plus grandes faveurs de la Fortune. Cependant, pour faire connoître que ma misere n'étoit pas

celle d'un homme de néant, il leur dit que j'étois dans le dessein de leur donner à souper. L'offre fut acceptée. Je les traitai magnifiquement On s'entretint long-tems de la gentillesse de ma figure et de mes heureuses dispositions. On prétendit qu'il y avoit beaucoup à espérer de moi, parce que, ayant quelque chose dans la physionomie qui sentoit l'honnête homme, personne ne se défieroit de mes artifices. Enfin, on rendit graces à M. Lescaut d'avoir procuré à l'ordre un novice de mon mérite, et l'on chargea un des chevaliers de me donner pendant quelques jours les instructions nécessaires. Le principal théâtre de mes exploits devoit être l'hôtel de Transilvanie, où il y avoit une table de pharaon dans une salle, et divers autres jeux de cartes et de dez dans la galerie. Cette académie se tenoit au profit de M. le prince de R..., qui demeuroit alors à Clagny, et la plûpart de ses officiers étoient de notre société. Le dirai-je à ma honte? je profitai en peu de temps des leçons de mon maître. J'acquis surtout beaucoup d'habileté à faire une volte-face, à filer la carte, et, m'aidant fort bien d'une longue paire de manchettes, j'escamotois assez légérement pour

tromper les yeux des plus habiles et ruiner sans affectation quantité d'honnêtes joueurs. Cette adresse extraordinaire hâta si fort les progrès de ma fortune que je me trouvai en peu de semaines des sommes considérables, outre celles que je partageois de bonne foi avec mes associés. Je ne craignis plus alors de découvrir à Manon notre perte de Chaillot ; et, pour la consoler en lui apprenant cette fâcheuse nouvelle, je louai une maison garnie, où nous nous établîmes avec un air d'opulence et de sécurité.

Tiberge n'avoit pas manqué, pendant ce tems-là, de me rendre de fréquentes visites. Sa morale ne finissoit point. Il recommençoit sans cesse à me représenter le tort que je faisois à ma conscience, à mon honneur et à ma fortune. Je recevois ses avis avec amitié, et, quoique je n'eusse pas la moindre disposition à les suivre, je lui sçavois bon gré de son zele, parce que j'en connoissois la source. Quelquefois je le raillois agréablement, dans la présence même de Manon, et je l'exhortais à n'être pas plus scrupuleux qu'un grand nombre d'évêques et d'autres prêtres, qui sçavent accorder fort bien une maîtresse avec un bénéfice.

« Voyez, lui disois-je en lui montrant les yeux de la mienne, et dites-moi s'il y a des fautes qui ne soient pas justifiées par une si belle cause. »

Il prenoit patience. Il la poussa même assez loin ; mais, lorsqu'il vit que mes richesses augmentoient, et que non-seulement je lui avois restitué ses cent pistoles, mais qu'ayant loué une nouvelle maison et doublé ma dépense, j'allois me replonger plus que jamais dans les plaisirs, il changea entiérement de ton et de manieres : il se plaignit de mon endurcissement, il me menaça des châtimens du Ciel, et il me prédit une partie des malheurs qui ne tarderent gueres à m'arriver.

« Il est impossible, me dit-il, que les richesses qui servent à l'entretien de vos désordres vous soient venues par des voies légitimes. Vous les avez acquises injustement : elles vous seront ravies de même. La plus terrible punition de Dieu seroit de vous en laisser jouir tranquillement. Tous mes conseils, ajoûta-t'il, vous ont été inutiles ; je ne prévois que trop qu'ils vous seroient bien-tôt importuns. Adieu, ingrat et foible ami. Puissent vos criminels plaisirs s'évanouir comme

une ombre ! Puisse votre fortune et votre argent périr sans ressource, et vous rester seul et nud pour sentir la vanité des biens qui vous ont follement enivré ! C'est alors que vous me trouverez disposé à vous aimer et à vous servir ; mais je romps aujourd'hui tout commerce avec vous, et je déteste la vie que vous menez. »

Ce fut dans ma chambre, aux yeux de Manon, qu'il me fit cette harangue apostolique. Il se leva pour se retirer. Je voulus le retenir; mais je fus arrêté par Manon, qui me dit que c'étoit un fou qu'il falloit laisser sortir.

Son discours ne laissa pas de faire quelque impression sur moi. Je remarque ainsi les diverses occasions où mon cœur sentit un retour vers le bien, parce que c'est à ce souvenir que j'ai dû ensuite une partie de ma force dans les plus malheureuses circonstances de ma vie. Les caresses de Manon dissiperent en un moment le chagrin que cette scène m'avoit causé. Nous continuâmes de mener une vie toute composée de plaisir et d'amour. L'augmentation de nos richesses redoubla notre affection. Vénus et la Fortune n'avoient point d'esclaves plus heureux et plus tendres. Dieux ! pourquoi nommer le

monde un lieu de miseres, puisqu'on y peut goûter de si charmantes délices! Mais, hélas! leur foible est de passer trop vîte. Quelle autre félicité voudroit-on se proposer, si elles étoient de nature à durer toujours? Les nôtres eurent le sort commun, c'est-à-dire de durer peu et d'être suivies par des regrets amers. J'avois fait au jeu des gains si considérables que je pensois à placer une partie de mon argent. Mes domestiques n'ignoroient pas mes succès, surtout mon valet de chambre et la suivante de Manon, devant lesquels nous nous entretenions souvent sans défiance. Cette fille étoit jolie; mon valet en étoit amoureux : ils avoient à faire à des maîtres jeunes et faciles, qu'ils s'imaginerent pouvoir tromper aisément. Ils en conçurent le dessein, et ils l'exécuterent, si malheureusement pour nous qu'ils nous mirent dans un état dont il ne nous a jamais été possible de nous relever.

M. Lescaut nous ayant un jour donné à souper, il étoit environ minuit lorsque nous retournâmes au logis. J'appellai mon valet, et Manon sa femme de chambre; ni l'un ni l'autre ne parurent. On nous dit qu'ils n'avoient point été vûs dans la maison depuis huit heures, et qu'ils

étoient sortis après avoir fait transporter quelques caisses, suivant les ordres qu'ils disoient avoir reçus de moi. Je pressentis une partie de la vérité; mais je ne formai point de soupçons qui ne fussent surpassés par ce que j'apperçus en entrant dans ma chambre. La serrure de mon cabinet avoit été forcée, et mon argent enlevé avec tous mes habits. Dans le tems que je réfléchissois seul sur cet accident, Manon vint, toute effrayée, m'apprendre qu'on avoit fait le même ravage dans son appartement. Le coup me parut si cruel qu'il n'y eut qu'un effort extraordinaire de raison qui m'empêcha de me livrer aux cris et aux pleurs. La crainte de communiquer mon désespoir à Manon me fit affecter de prendre un visage tranquille. Je lui dis en badinant que je me vengerois sur quelque dupe à l'hôtel de Transilvanie. Cependant elle me sembla si sensible à notre malheur que sa tristesse eut bien plus de force pour m'affliger que ma joie feinte n'en avoit eu pour l'empêcher d'être trop abbattue.

« Nous sommes perdus! » me dit-elle, les larmes aux yeux. Je m'efforçai en vain de la consoler par mes caresses : mes propres pleurs

trahissoient mon désespoir et ma consternation. En effet, nous étions ruinés si absolument qu'il ne nous restoit pas une chemise.

Je pris le parti d'envoyer chercher sur-le-champ M. Lescaut. Il me conseilla d'aller à l'heure même chez M. le lieutenant de police et M. le grand prévôt de Paris. J'y allai, mais ce fut pour mon plus grand malheur : car, outre que cette démarche et celles que je fis faire à ces deux officiers de justice ne produisirent rien, je donnai le tems à Lescaut d'entretenir sa sœur et de lui inspirer pendant mon absence une horrible résolution. Il lui parla de M. de G... M..., vieux voluptueux qui payoit prodiguement les plaisirs, et il lui fit envisager tant d'avantages à se mettre à sa solde que, troublée comme elle étoit par notre disgrace, elle entra dans tout ce qu'il entreprit de lui persuader. Cet honorable marché fut conclu avant mon retour, et l'exécution remise au lendemain, après que Lescaut auroit prévenu M. de G... M... Je le trouvai qui m'attendoit au logis; mais Manon s'étoit couchée dans son appartement, et elle avoit donné ordre à son laquais de me dire qu'ayant besoin d'un peu de repos, elle

me prioit de la laisser seule pendant cette nuit. Lescaut me quitta, après m'avoir offert quelques pistoles, que j'acceptai. Il étoit près de quatre heures lorsque je me mis au lit; et, m'y étant encore occupé long-tems des moyens de rétablir ma fortune, je m'endormis si tard que je ne pus me réveiller que vers onze heures ou midi.

Je me levai promptement pour aller m'informer de la santé de Manon; on me dit qu'elle étoit sortie une heure auparavant avec son frere, qui l'étoit venu prendre dans un carosse de louage. Quoiqu'une telle partie, faite avec Lescaut, me parût mistérieuse, je me fis violence pour suspendre mes soupçons. Je laissai couler quelques heures, que je passai à lire. Enfin, n'étant plus le maître de mon inquiétude, je me promenai à grands pas dans nos appartemens. J'apperçus dans celui de Manon une lettre cachetée qui étoit sur sa table. L'adresse étoit à moi, et l'écriture de sa main. Je l'ouvris avec un frisson mortel. Elle étoit dans ces termes :

« Je te jure, mon cher chevalier, que tu es l'idole de mon cœur, et qu'il n'y a que toi au monde que je puisse aimer de la façon dont je

t'aime; mais ne vois-tu pas, ma pauvre chere ame, que, dans l'état où nous sommes réduits, c'est une sotte vertu que la fidélité? Crois-tu qu'on puisse être bien tendre lorsqu'on manque de pain? La faim me causeroit quelque méprise fatale : je rendrois quelque jour le dernier soupir en croyant en pousser un d'amour. Je t'adore, compte là-dessus; mais laisse-moi pour quelque tems le ménagement de notre fortune. Malheur à qui va tomber dans mes filets : je travaille pour rendre mon chevalier riche et heureux. Mon frere t'apprendra des nouvelles de ta Manon, et qu'elle a pleuré de la nécessité de te quitter. »

Je demeurai, après cette lecture, dans un état qui me seroit difficile à décrire, car j'ignore encore aujourd'hui par quelle espece de sentimens je fus alors agité. Ce fut une de ces situations uniques ausquelles on n'a rien éprouvé qui soit semblable : on ne sçauroit les expliquer aux autres, parce qu'ils n'en ont pas l'idée; et l'on a peine à se les bien démêler à soi-même, parce qu'étant seules de leur espece, cela ne se lie à rien dans la mémoire, et ne peut même être rapproché d'aucun sentiment connu. Cependant,

de quelque nature que fussent les miens, il est certain qu'il devoit y entrer de la douleur, du dépit, de la jalousie et de la honte. Heureux s'il n'y fût pas entré encore plus d'amour !

« Elle m'aime, je le veux croire ; mais ne faudroit-il pas, m'écriai-je, qu'elle fût un monstre pour me haïr ? Quels droits eut-on jamais sur un cœur que je n'aye pas sur le sien ? Que me reste-il à faire pour elle, après tout ce que je lui ai sacrifié ? Cependant elle m'abandonne ! et l'ingrate se croit à couvert de mes reproches en me disant qu'elle ne cesse pas de m'aimer. Elle appréhende la faim : dieu d'amour ! quelle grossiereté de sentimens, et que c'est répondre mal à ma délicatesse ! Je ne l'ai pas appréhendée, moi qui m'y expose si volontiers pour elle en renonçant à ma fortune et aux douceurs de la maison de mon pere ; moi qui me suis retranché jusqu'au nécessaire pour satisfaire ses petites humeurs et ses caprices. Elle m'adore, dit-elle : si tu m'adorois, ingrate, je sçais bien de qui tu aurois pris des conseils ; tu ne m'aurois pas quitté du moins sans me dire adieu. C'est à moi qu'il faut demander quelles peines cruelles on sent à se séparer de ce qu'on adore. Il faudroit

avoir perdu l'esprit pour s'y exposer volontairement. »

Mes plaintes furent interrompues par une visite à laquelle je ne m'attendois pas. Ce fut celle de Lescaut.

« Bourreau! lui dis-je en mettant l'épée à la main, où est Manon? qu'en as-tu fait? »

Ce mouvement l'effraya : il me répondit que, si c'étoit ainsi que je le recevois lorsqu'il venoit me rendre compte du service le plus considérable qu'il eût pû me rendre, il alloit se retirer et ne remettroit jamais le pied chez moi. Je courus à la porte de la chambre, que je fermai soigneusement.

« Ne t'imagine pas, lui dis-je en me tournant vers lui, que tu puisses me prendre encore une fois pour dupe et me tromper par des fables. Il faut défendre ta vie, ou me faire retrouver Manon.

— Là! que vous êtes vif! repartit-il; c'est l'unique sujet qui m'amene. Je viens vous annoncer un bonheur auquel vous ne pensez pas, et pour lequel vous reconnoîtrez peut-être que vous m'avez quelque obligation. »

Je voulus être éclairci sur-le-champ.

Il me raconta que Manon, ne pouvant soutenir la crainte de la misere, et sur tout l'idée d'être obligée tout d'un coup à la réforme de notre équipage, l'avoit prié de lui procurer la connoissance de M. de G... M..., qui passoit pour un homme généreux. Il n'eut garde de me dire que le conseil étoit venu de lui, ni qu'il eût préparé les voies avant que de l'y conduire.

« Je l'y ai menée ce matin, continua-t'il, et cet honnête homme a été si charmé de son mérite qu'il l'a invitée d'abord à lui tenir compagnie à sa maison de campagne, où il est allé passer quelques jours. Moi, ajoûta Lescaut, qui ai pénétré tout d'un coup de quel avantage cela pouvoit être pour vous, je lui ai fait entendre adroitement que Manon avoit essuyé des pertes considérables ; et j'ai tellement piqué sa générosité qu'il a commencé par lui faire un présent de deux cens pistoles. Je lui ai dit que cela étoit honnête pour le présent ; mais que l'avenir améneroit à ma sœur de grands besoins ; qu'elle s'étoit chargée d'ailleurs du soin d'un jeune frere qui nous étoit resté sur les bras après la mort de nos pere et mere, et que, s'il la croyoit digne de son estime, il ne la laisseroit pas

souffrir dans ce pauvre enfant, qu'elle regardoit comme la moitié d'elle-même. Ce récit n'a pas manqué de l'attendrir. Il s'est engagé à louer une maison commode pour vous et pour Manon : car c'est vous-même qui êtes ce pauvre petit frere orphelin ; il a promis de vous meubler proprement et de vous fournir tous les mois quatre cens bonnes livres, qui en feront, si je compte bien, quatre mille huit cens à la fin de chaque année. Il a laissé ordre à son intendant, avant que de partir pour sa campagne, de chercher une maison et de la tenir prête pour son retour. Vous reverrez alors Manon, qui m'a chargé de vous embrasser mille fois pour elle, et de vous assurer qu'elle vous aime plus que jamais. »

Je m'assis en rêvant à cette bizarre disposition de mon sort. Je me trouvai dans un partage de sentimens, et par conséquent dans une incertitude si difficile à terminer que je demeurai longtems sans répondre à quantité de questions que Lescaut me faisoit l'une sur l'autre. Ce fut dans ce moment que l'honneur et la vertu me firent sentir encore les pointes du remords, et que je jettai les yeux en soupirant vers Amiens, vers la maison de mon pere, vers Saint-Sulpice, et vers

tous les lieux où j'avois vécu dans l'innocence. Par quel immense espace n'étois-je pas séparé de cet heureux état ! Je ne le voyois plus que de loin, comme une ombre qui s'attiroit encore mes regrets et mes desirs, mais trop foible pour exciter mes efforts.

« Par quelle fatalité, disois-je, suis-je devenu si criminel ? L'amour est une passion innocente ; comment s'est-il changé pour moi en une source de miseres et de désordres ? Qui m'empêchoit de vivre tranquille et vertueux avec Manon ? Pourquoi ne l'épousois-je point avant que d'obtenir rien de son amour ? Mon pere, qui m'aimoit si tendrement, n'y auroit-il pas consenti si je l'en eusse pressé avec des instances légitimes ? Ah ! mon pere l'auroit chérie lui-même, comme une fille charmante, trop digne d'être la femme de son fils ; je serois heureux avec l'amour de Manon, avec l'affection de mon pere, avec l'estime des honnêtes gens, avec les biens de la fortune et la tranquillité de la vertu. Revers funeste ! Quel est l'infâme personnage qu'on vient ici me proposer ? Quoi ! j'irai partager..... Mais y a-t'il à balancer, si c'est Manon qui l'a réglé, et si je la pers sans cette complaisance ? »

« M. Lescaut, m'écriai-je en fermant les yeux, comme pour écarter de si chagrinantes réflexions, si vous avez eu dessein de me servir, je vous rens grace. Vous auriez pû prendre une voie plus honnête ; mais c'est une chose finie, n'est-ce pas ? Ne pensons donc plus qu'à profiter de vos soins et à remplir votre projet. »

Lescaut, à qui ma colere, suivie d'un fort long silence, avoit causé de l'embarras, fut ravi de me voir prendre un parti tout différent de celui qu'il avoit appréhendé sans doute : il n'étoit rien moins que brave, et j'en eus de meilleures preuves dans la suite.

« Oui, oui, se hâta-t'il de me répondre, c'est un fort bon service que je vous ai rendu, et vous verrez que nous en tirerons plus d'avantage que vous ne vous y attendez. »

Nous concertâmes de quelle maniere nous pourrions prévenir les défiances que M. de G... M..... pouvoit concevoir de notre fraternité en me voyant plus grand et un peu plus âgé peut-être qu'il ne se l'imaginoit. Nous ne trouvâmes point d'autre moyen que de prendre devant lui un air simple et provincial, et de lui faire croire que j'étois dans le dessein d'entrer dans l'état

ecclésiastique, et que j'allois pour cela tous les jours au college. Nous résolûmes aussi que je me mettrois fort mal la premiere fois que je serois admis à l'honneur de le saluer. Il revint à la ville trois ou quatre jours après. Il conduisit lui-même Manon dans la maison que son intendant avoit eu soin de préparer. Elle fit avertir aussi-tôt Lescaut de son retour; et, celui-ci m'en ayant donné avis, nous nous rendîmes tous deux chez elle. Le vieil amant en étoit déja sorti.

Malgré la résignation avec laquelle je m'étois soumis à ses volontés, je ne pus réprimer le murmure de mon cœur en la revoyant. Je lui parus triste et languissant. La joie de la retrouver ne l'emportoit pas tout-à-fait sur le chagrin de son infidélité. Elle, au contraire, paroissoit transportée du plaisir de me revoir. Elle me fit des reproches de ma froideur. Je ne pus m'empêcher de laisser échapper les noms de perfide et d'infidelle, que j'accompagnai d'autant de soupirs. Elle me railla d'abord de ma simplicité; mais, lorsqu'elle vit mes regards s'attacher toujours tristement sur elle, et la peine que j'avois à digérer un changement si contraire à mon humeur et à mes desirs, elle passa seule dans son

cabinet. Je la suivis un moment après. Je l'y trouvai toute en pleurs. Je lui demandai ce qui les causoit.

« Il t'est bien aisé de le voir, me dit-elle; comment veux-tu que je vive si ma vûe n'est plus propre qu'à te causer un air sombre et chagrin? Tu ne m'as pas fait une seule caresse depuis une heure que tu es ici, et tu as reçu les miennes avec la majesté du Grand Turc au serrail.

— Écoutez, Manon, lui répondis-je en l'embrassant, je ne puis vous cacher que j'ai le cœur mortellement affligé. Je ne parle point à présent des allarmes où votre fuite imprévûe m'a jetté, ni de la cruauté que vous avez eue de m'abandonner sans un mot de consolation, après avoir passé la nuit dans un autre lit que moi. Le charme de votre présence m'en feroit bien oublier davantage. Mais croyez-vous que je puisse penser sans soupirs, et même sans larmes, continuai-je en en versant quelques-unes, à la triste et malheureuse vie que vous voulez que je mene dans cette maison? Laissons ma naissance et mon honneur à part : ce ne sont plus des raisons si foibles qui doivent entrer en concurrence avec un amour tel que le mien; mais cet amour

même, ne vous imaginez-vous pas qu'il gémit de se voir si mal récompensé, ou plutôt traité si cruellement par une ingrate et dure maîtresse ?... »

Elle m'interrompit : « ... Tenez, dit-elle, mon chevalier, il est inutile de me tourmenter par des reproches qui me percent le cœur lorsqu'ils viennent de vous. Je vois ce qui vous blesse. J'avois espéré que vous consentiriez au projet que j'avois fait pour rétablir un peu notre fortune, et c'étoit pour ménager votre délicatesse que j'avois commencé à l'exécuter sans votre participation ; mais j'y renonce, puisque vous ne l'approuvez pas. »

Elle ajoûta qu'elle ne me demandoit qu'un peu de complaisance pour le reste du jour ; qu'elle avoit déja reçu deux cens pistoles de son vieil amant, et qu'il lui avoit promis de lui apporter le soir un beau collier de perles, avec d'autres bijoux, et par dessus cela la moitié de la pension annuelle qu'il lui avoit promise.

« Laissez-moi seulement le tems, me dit-elle, de recevoir ses présens ; je vous jure qu'il ne pourra se vanter des avantages que je lui ai donnés sur moi, car je l'ai remis jusqu'à présent à la ville. Il est vrai qu'il m'a baisé plus d'un

million de fois les mains : il est juste qu'il paye ce plaisir, et ce ne sera point trop que cinq ou six mille francs, en proportionnant le prix à ses richesses et à son âge. »

Sa résolution me fut beaucoup plus agréable que l'espérance des 5,000 livres. J'eus lieu de reconnoître que mon cœur n'avoit point encore perdu tout sentiment d'honneur, puisqu'il étoit si satisfait d'échapper à l'infamie. Mais j'étois né pour les courtes joies et les longues douleurs. La Fortune ne me délivra d'un précipice que pour me faire tomber dans un autre. Lorsque j'eus marqué à Manon, par mille caresses, combien je me croyois heureux de son changement, je lui dis qu'il falloit en instruire M. Lescaut, afin que nos mesures se prissent de concert. Il en murmura d'abord ; mais les quatre ou cinq mille livres d'argent comptant le firent entrer gaîment dans nos vûes. Il fut donc réglé que nous nous trouverions tous à souper avec M. de G... M..., et cela pour deux raisons : l'une, pour nous donner le plaisir d'une scène agréable, en me faisant passer pour un écolier, frere de Manon ; l'autre, pour empêcher ce vieux libertin de s'émanciper trop avec ma maîtresse, par le

droit qu'il croiroit s'être acquis en payant si libéralement d'avance. Nous devions nous retirer, Lescaut et moi, lorsqu'il monteroit à la chambre où il comptoit de passer la nuit; et Manon, au lieu de le suivre, nous promit de sortir, et de la venir passer avec moi. Lescaut se chargea du soin d'avoir exactement un carosse à la porte.

L'heure du souper étant venue, M. de G... M... ne se fit pas attendre long-tems. Lescaut étoit avec sa sœur dans la salle. Le premier compliment du vieillard fut d'offrir à sa belle un collier, des bracelets et des pendans de perles, qui valoient au moins mille écus. Il lui compta ensuite, en beaux louis d'or, la somme de deux mille quatre cens livres, qui faisoient la moitié de la pension. Il assaisonna son présent de quantité de douceurs dans le goût de la vieille cour. Manon ne put lui refuser quelques baisers : c'étoit autant de droits qu'elle acquéroit sur l'argent qu'il lui mettoit entre les mains. J'étois à la porte, où je prêtois l'oreille, en attendant que Lescaut m'avertît d'entrer.

Il vint me prendre par la main lorsque Manon eut serré l'argent et les bijoux, et, me conduisant vers M. de G... M..., il m'ordonna de lui

faire la révérence. J'en fis deux ou trois des plus profondes.

« Excusez, monsieur, lui dit Lescaut, c'est un enfant fort neuf. Il est bien éloigné, comme vous voyez, d'avoir les airs de Paris; mais nous espérons qu'un peu d'usage le façonnera. Vous aurez l'honneur de voir ici souvent monsieur, ajoûta-t'il en se tournant vers moi; faites bien votre profit d'un si bon modele. »

Le vieil amant parut prendre plaisir à me voir. Il me donna deux ou trois petits coups sur la joue, en me disant que j'étois un joli garçon, mais qu'il falloit être sur mes gardes à Paris, où les jeunes gens se laissent aller facilement à la débauche. Lescaut l'assura que j'étois naturellement si sage que je ne parlois que de me faire prêtre, et que tout mon plaisir étoit à faire de petites chapelles.

« Je lui trouve l'air de Manon », reprit le vieillard en me haussant le menton avec la main.

Je répondis d'un air niais : « Monsieur, c'est que nos deux chairs se touchent de bien proche; aussi j'aime ma sœur Manon comme un autre moi-même.

— L'entendez-vous? dit-il à Lescaut. Il a de

l'esprit. C'est dommage que cet enfant-là n'ait pas un peu plus de monde.

— Ho ! monsieur, repris-je, j'en ai vû beaucoup chez nous dans les églises, et je crois bien que j'en trouverai à Paris de plus sots que moi.

— Voyez, ajoûta-t'il, cela est admirable pour un enfant de province. »

Toute notre conversation fut à peu près du même goût pendant le souper. Manon, qui étoit badine, fut sur le point, plusieurs fois, de gâter tout par ses éclats de rire. Je trouvai l'occasion, en soupant, de lui raconter sa propre histoire et le mauvais sort qui le menaçoit. Lescaut et Manon trembloient pendant mon récit, sur tout lorsque je faisois son portrait au naturel ; mais l'amour propre l'empêcha de s'y reconnoître, et je l'achevai si adroitement qu'il fut le premier à le trouver fort risible. Vous verrez que ce n'est pas sans raison que je me suis étendu sur cette ridicule scène. Enfin, l'heure du sommeil étant arrivée, il parla d'amour et d'impatience. Nous nous retirâmes, Lescaut et moi. On le conduisit à sa chambre, et Manon, étant sortie sous prétexte d'un besoin, nous vint joindre à la porte. Le carosse, qui nous attendoit trois ou quatre

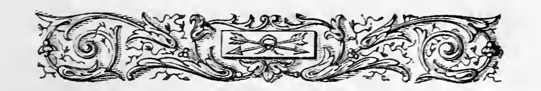
maisons plus bas, s'avança pour nous recevoir. Nous nous éloignâmes en un instant du quartier.

Quoiqu'à mes propres yeux cette action fût une véritable friponnerie, ce n'étoit pas la plus injuste que je crusse avoir à me reprocher. J'avois plus de scrupule sur l'argent que j'avois acquis au jeu. Cependant nous profitâmes aussi peu de l'un que de l'autre, et le Ciel permit que la plus légere de ces deux injustices fût la plus rigoureusement punie.

M. de G... M... ne tarda pas long-temps à s'appercevoir qu'il étoit dupé. Je ne sçais s'il fit, dès le soir même, quelques démarches pour nous découvrir ; mais il eut assez de crédit pour n'en pas faire long-tems d'inutiles, et nous assez d'imprudence pour compter trop sur la grandeur de Paris et sur l'éloignement qu'il y avoit de notre quartier au sien. Non-seulement il fut informé de notre demeure et de nos affaires présentes, mais il apprit aussi qui j'étois, la vie que j'avois menée à Paris, l'ancienne liaison de Manon avec B..., la tromperie qu'elle lui avoit faite ; en un mot, toutes les parties scandaleuses de notre histoire. Il prit là-dessus la résolution de nous faire arrêter et de nous

traiter moins comme des criminels que comme de fiefés libertins. Nous étions encore au lit lorsqu'un exempt de police entra dans notre chambre avec une demie douzaine de gardes. Ils se saisirent d'abord de notre argent, ou plutôt de celui de M. de G... M..., et, nous ayant fait lever brusquement, ils nous conduisirent à la porte, où nous trouvâmes deux carosses, dans l'un desquels la pauvre Manon fut enlevée sans explication, et moi traîné dans l'autre à Saint-Lazare. Il faut avoir éprouvé de tels revers pour juger du désespoir qu'ils peuvent causer. Nos gardes eurent la dureté de ne me pas permettre d'embrasser Manon, ni de lui dire une parole. J'ignorai long-tems ce qu'elle étoit devenue. Ce fut sans doute un bonheur pour moi de ne l'avoir pas sçu d'abord, car une catastrophe si terrible m'auroit fait perdre le sens, et peut-être la vie.





MA malheureuse maîtresse fut donc enlevée à mes yeux, et menée dans une retraite que j'ai horreur de nommer. Quel sort pour une créature toute charmante, qui eût occupé le premier trône du monde, si tous les hommes eussent eu mes yeux et mon cœur! On ne l'y traita pas barbarement; mais elle fut resserrée dans une étroite prison, seule, et condamnée à remplir tous les jours une certaine tâche de travail, comme une condition nécessaire pour obtenir quelque dégoûtante nourriture. Je n'appris ce triste détail que long-tems après, lorsque j'eus essuyé moi-même plusieurs mois d'une rude et ennuyeuse pénitence. Mes gardes ne m'ayant point averti non plus du lieu où ils avoient ordre de me conduire, je ne connus mon destin qu'à la porte de Saint-Lazare. J'aurois préféré la mort, dans ce moment, à l'état où je me crus prêt de

tomber. J'avois de terribles idées de cette maison. Ma frayeur augmenta lorsqu'en entrant les gardes visiterent une seconde fois mes poches, pour s'assurer qu'il ne me restoit ni armes, ni moyen de défense. Le supérieur parut à l'instant; il étoit prévenu sur mon arrivée. Il me salua avec beaucoup de douceur.

« Mon pere, lui dis-je, point d'indignités. Je perdrai mille vies avant que d'en souffrir une.

— Non, non, monsieur, me répondit-il, vous prendrez une conduite sage, et nous serons contens l'un de l'autre. »

Il me pria de monter dans une chambre haute. Je le suivis sans résistance. Les archers nous accompagnerent jusqu'à la porte, et le supérieur, y étant entré avec moi, leur fit signe de se retirer.

« Je suis donc votre prisonnier! lui dis-je. Eh bien, mon pere, que prétendez-vous faire de moi? »

Il me dit qu'il étoit charmé de me voir prendre un ton raisonnable; que son devoir seroit de travailler à m'inspirer le goût de la vertu et de la religion, et le mien de profiter de ses exhortations et de ses conseils; que, pour peu

que je voulusse répondre aux attentions qu'il auroit pour moi, je ne trouverois que du plaisir dans ma solitude.

« Ah ! du plaisir, repris-je ; vous ne sçavez pas, mon pere, l'unique chose qui est capable de m'en faire goûter !

— Je le sçais, reprit-il, mais j'espere que votre inclination changera. »

Sa réponse me fit comprendre qu'il étoit instruit de mes avantures, et peut-être de mon nom. Je le priai de m'éclaircir. Il me dit naturellement qu'on l'avoit informé de tout.

Cette connoissance fut le plus rude de tous mes châtimens. Je me mis à verser un ruisseau de larmes avec toutes les marques d'un affreux désespoir. Je ne pouvois me consoler d'une humiliation qui alloit me rendre la fable de toutes les personnes de ma connoissance et la honte de ma famille. Je passai ainsi huit jours dans le plus profond abbatement, sans être capable de rien entendre ni de m'occuper d'autre chose que de mon opprobre. Le souvenir même de Manon n'ajoûtoit rien à ma douleur. Il n'y entroit du moins que comme un sentiment qui avoit précédé cette nouvelle peine ; et la passion

dominante de mon ame étoit la honte et la confusion.

Il y a peu de personnes qui connoissent la force de ces mouvemens particuliers du cœur. Le commun des hommes n'est sensible qu'à cinq ou six passions, dans le cercle desquelles leur vie se passe, et où toutes leurs agitations se réduisent. Otez-leur l'amour et la haine, le plaisir et la douleur, l'espérance et la crainte : ils ne sentent plus rien. Mais les personnes d'un caractere plus noble peuvent être remuées de mille façons différentes : il semble qu'elles ayent plus de cinq sens, et qu'elles puissent recevoir des idées et des sensations qui passent les bornes ordinaires de la nature ; et comme elles ont un sentiment de cette grandeur qui les éleve au-dessus du vulgaire, il n'y a rien dont elles soient plus jalouses. De là vient qu'elles souffrent si impatiemment le mépris et la risée, et que la honte est une de leurs plus violentes passions.

J'avois ce triste avantage à Saint-Lazare. Ma tristesse parut si excessive au supérieur qu'en appréhendant les suites, il crut devoir me traiter avec beaucoup de douceur et d'indulgence. Il me visitoit deux ou trois fois le jour. Il me pre-

noit souvent avec lui pour faire un tour de jardin, et son zele s'épuisoit en exhortations et en avis salutaires. Je les recevois avec douceur. Je lui marquois même de la reconnoissance. Il en tiroit l'espoir de ma conversion.

« Vous êtes d'un naturel si doux et si aimable, me dit-il un jour, que je ne puis comprendre les désordres dont on vous accuse. Deux choses m'étonnent : l'une, comment avec de si bonnes qualités vous avez pû vous livrer à l'excès du libertinage; et l'autre, que j'admire encore plus, comment vous recevez si volontiers mes conseils et mes instructions après avoir vécu plusieurs années dans l'habitude du désordre. Si c'est repentir, vous êtes un exemple signalé des miséricordes du Ciel; si c'est bonté naturelle, vous avez du moins un excellent fond de caractere, qui me fait espérer que nous n'aurons pas besoin de vous retenir ici long-tems pour vous ramener à une vie honnête et réglée. »

Je fus ravi de lui voir cette opinion de moi. Je résolus de l'augmenter par une conduite qui pût le satisfaire entiérement, persuadé que c'étoit le plus sûr moyen d'abréger ma prison. Je lui demandai des livres. Il fut surpris que, m'ayant

laissé le choix de ceux que je voulois lire, je me déterminai pour quelques auteurs sérieux. Je feignis de m'appliquer à l'étude avec le dernier attachement, et je lui donnai ainsi, dans toutes les occasions, des preuves du changement qu'il désiroit.

Cependant il n'étoit qu'extérieur. Je dois le confesser à ma honte, je jouai à Saint-Lazare un personnage d'hipocrite. Au lieu d'étudier, quand j'étois seul, je ne m'occupois qu'à gémir de ma destinée. Je maudissois ma prison et la tyrannie qui m'y retenoit. Je n'eus pas plutôt quelque relâche du côté de cet accablement où m'avoit jetté la confusion, que je retombai dans les tourmens de l'amour. L'absence de Manon, l'incertitude de son sort, la crainte de ne la revoir jamais, étoient l'unique objet de mes tristes méditations. Je me la figurois dans les bras de G... M..., car c'étoit la pensée que j'avois eue d'abord, et, loin de m'imaginer qu'il lui eût fait le même traitement qu'à moi, j'étois persuadé qu'il ne m'avoit fait éloigner que pour la posséder tranquillement. Je passois ainsi des jours et des nuits dont la longueur me parois-soit éternelle. Je n'avois d'espérance que dans

le succès de mon hipocrisie. J'observois soigneusement le visage et le discours du supérieur, pour m'assurer de ce qu'il pensoit de moi, et je me faisois une étude de lui plaire, comme à l'arbitre de ma destinée. Il me fut aisé de reconnoître que j'étois parfaitement dans ses bonnes graces. Je ne doutai plus qu'il ne fût disposé à me rendre service. Je pris un jour la hardiesse de lui demander si c'étoit de lui que mon élargissement dépendoit. Il me dit qu'il n'en étoit pas absolument le maître, mais que, sur son témoignage, il espéroit que M. de G... M. ., à la sollicitation duquel M. le lieutenant général de police m'avoit fait renfermer, consentiroit à me rendre la liberté.

« Puis-je me flatter, repris-je doucement, que deux mois de prison que j'ai déja essuyés lui paroîtront une expiation suffisante? »

Il me promit de lui en parler si je le souhaitois. Je le priai instamment de me rendre ce bon office. Il m'apprit, deux jours après, que G... M... avoit été si touché du bien qu'il avoit entendu de moi que non-seulement il paroissoit être dans le dessein de me laisser voir le jour, mais qu'il avoit même marqué beaucoup d'envie

de me connoître plus particuliérement, et qu'il se proposoit de me rendre une visite dans ma prison. Quoique sa présence ne pût m'être agréable, je la regardai comme un acheminement prochain à ma liberté.

Il vint effectivement à Saint-Lazare. Je lui trouvai l'air plus grave et moins sot qu'il ne l'avoit eu dans la maison de Manon. Il me tint quelques discours de bon sens sur ma mauvaise conduite; il ajoûta, pour justifier apparemment ses propres désordres, qu'il étoit permis à la foiblesse des hommes de se procurer certains plaisirs que la nature exige, mais que la friponnerie et les artifices honteux méritoient d'être punis. Je l'écoutai avec un air de soumission dont il parut satisfait. Je ne m'offençai pas même de lui entendre lâcher quelques railleries sur ma fraternité avec Lescaut et Manon et sur les petites chapelles, dont il supposoit, me dit-il, que j'avois dû faire un grand nombre à Saint-Lazare, puisque je trouvois tant de plaisir à cette pieuse occupation. Mais il lui échappa, malheureusement pour lui et pour moi-même, de me dire que Manon en auroit fait aussi sans doute de fort jolies à l'Hôpital. Malgré le fré-

missement que le nom d'Hôpital me causa, j'eus encore le pouvoir de le prier avec douceur de s'expliquer.

« Hé oui, reprit-il, il y a deux mois qu'elle apprend la sagesse à l'Hôpital général, et je souhaite qu'elle en ait tiré autant de profit que vous à Saint-Lazare. »

Quand j'aurois eu une prison éternelle, ou la mort même présente à mes yeux, je n'aurois pas été le maître de mon transport à cette affreuse nouvelle. Je me jettai sur lui avec une si furieuse rage que j'en perdis la moitié de mes forces. J'en eus assez néanmoins pour le renverser par terre et pour le prendre à la gorge. Je l'étranglois, lorsque le bruit de sa chûte et quelques cris aigus que je lui laissois à peine la liberté de pousser attirerent le supérieur et plusieurs religieux dans ma chambre. On le délivra de mes mains. J'avois presque perdu moi-même la force et la respiration.

« O Dieu! m'écriai-je en poussant mille soupirs; justice du Ciel! faut-il que je vive un moment après une telle infamie! »

Je voulus me jetter encore sur le barbare qui venoit de m'assassiner. On m'arrêta. Mon dé-

sespoir, mes cris et mes larmes passoient toute imagination. Je fis des choses si étonnantes que tous les assistans, qui en ignoroient la cause, se regardoient les uns les autres avec autant de frayeur que de surprise. M. de G... M... rajustoit pendant ce tems-là sa perruque et sa cravate, et, dans le dépit d'avoir été si maltraité, il ordonnoit au supérieur de me resserrer plus étroitement que jamais et de me punir par tous les châtimens qu'on sçait être propres à Saint-Lazare.

« Non, monsieur, lui dit le supérieur, ce n'est point avec une personne de la naissance de M. le chevalier que nous en usons de cette maniere. Il est si doux, d'ailleurs, et si honnête, que j'ai peine à comprendre qu'il se soit porté à cet excès sans de fortes raisons. »

Cette réponse acheva de déconcerter M. de G... M... Il sortit en disant qu'il sçauroit faire plier et le supérieur et moi, et tous ceux qui oseroient lui résister.

Le supérieur, ayant ordonné à ses religieux de le conduire, demeura seul avec moi. Il me conjura de lui apprendre promptement d'où venoit ce désordre.

« O mon pere ! lui dis-je en continuant de pleurer comme un enfant, figurez-vous la plus horrible cruauté, imaginez-vous la plus détestable de toutes les barbaries : c'est l'action que l'indigne G... M... a eu la lâcheté de commettre. Oh ! il m'a percé le cœur. Je n'en reviendrai jamais. Je veux vous raconter tout, ajoutai-je en sanglotant. Vous êtes bon, vous aurez pitié de moi. »

Je lui fis un récit abrégé de la longue et insurmontable passion que j'avois pour Manon, de la situation florissante de notre fortune avant que nous eussions été dépouillés par nos propres domestiques, des offres que G... M... avoit faites à ma maîtresse, de la conclusion de leur marché, et de la maniere dont il avoit été rompu. Je lui représentai les choses, à la vérité, du côté le plus favorable pour nous :

« Voilà, continuai-je, de quelle source est venu le zéle de M. de G... M... pour ma conversion. Il a eu le crédit de me faire ici renfermer par un pur motif de vengeance. Je lui pardonne ; mais, mon pere, ce n'est pas tout : il a fait enlever cruellement la plus chere moitié de moi-même ; il l'a fait mettre honteusement à

l'Hôpital ; il a eu l'impudence de me l'annoncer aujourd'hui de sa propre bouche. A l'Hôpital, mon pere ! O Ciel ! ma charmante maîtresse, ma chere reine à l'Hôpital, comme la plus infâme de toutes les créatures ! Où trouverai-je assez de force pour ne pas mourir de douleur et de honte ? »

Le bon pere, me voyant dans cet excès d'affliction, entreprit de me consoler. Il me dit qu'il n'avoit jamais compris mon avanture de la maniere dont je la racontois ; qu'il avoit sçu, à la vérité, que je vivois dans le désordre, mais qu'il s'étoit figuré que ce qui avoit obligé M. de G... M... d'y prendre intérêt étoit quelque liaison d'estime et d'amitié avec ma famille ; qu'il ne s'en étoit expliqué à lui-même que sur ce pied ; que ce que je venois de lui apprendre mettroit beaucoup de changement dans mes affaires, et qu'il ne doutoit point que le récit fidéle qu'il avoit dessein d'en faire à M. le lieutenant général de police ne pût contribuer à ma liberté. Il me demanda ensuite pourquoi je n'avois pas encore pensé à donner de mes nouvelles à ma famille, puisqu'elle n'avoit point eu de part à ma captivité. Je satisfis à cette objection par

quelques raisons prises de la douleur que j'avois appréhendé de causer à mon pere, et de la honte que j'en aurois ressentie moi-même. Enfin il me promit d'aller de ce pas chez le lieutenant de police : « ne fût-ce, ajouta-t'il, que pour prévenir quelque chose de pis de la part de M. de G... M..., qui est sorti de cette maison fort mal satisfait, et qui est assez considéré pour se faire redouter. »

J'attendis le retour du pere avec toutes les agitations d'un malheureux qui touche au moment de sa sentence. C'étoit pour moi un supplice inexprimable de me représenter Manon à l'Hôpital. Outre l'infamie de cette demeure, j'ignorois de quelle maniere elle y étoit traitée ; et le souvenir de quelques particularités que j'avois entendues de cette maison d'horreur renouvelloit à tous momens mes transports. J'étois tellement résolu de la secourir, à quelque prix et par quelque moyen que ce pût être, que j'aurois mis le feu à Saint-Lazare s'il m'eût été impossible d'en sortir autrement. Je réfléchis donc sur les voies que j'avois à prendre s'il arrivoit que le lieutenant général de police continuât de m'y retenir malgré moi. Je mis mon

industrie à toutes les épreuves; je parcourus toutes les possibilités. Je ne vis rien qui pût m'assurer d'une évasion certaine, et je craignis d'être renfermé plus étroitement si je faisois une tentative malheureuse. Je me rappellai le nom de quelques amis de qui je pouvois espérer du secours; mais quel moyen de leur faire sçavoir ma situation? Enfin, je crus avoir formé un plan si adroit qu'il pourroit réussir, et je remis à l'arranger encore mieux après le retour du pere supérieur, si l'inutilité de sa démarche me le rendoit nécessaire. Il ne tarda point à revenir. Je ne vis pas sur son visage les marques de joie qui accompagnent une bonne nouvelle.

« J'ai parlé, me dit-il, à M. le lieutenant général de police, mais je lui ai parlé trop tard : M. de G... M... l'est allé voir en sortant d'ici, et l'a si fort prévenu contre vous qu'il étoit sur le point de m'envoyer de nouveaux ordres pour vous resserrer davantage. Cependant, lorsque je lui ai appris le fond de vos affaires, il a paru s'adoucir beaucoup; et, riant un peu de l'incontinence du vieux M. de G... M..., il m'a dit qu'il falloit vous laisser ici six mois pour le satisfaire, d'autant mieux, a-t'il

dit, que cette demeure ne sçauroit vous être inutile. Il m'a recommandé de vous traiter honnêtement, et je vous réponds que vous ne vous plaindrez point de mes manieres. »

Cette explication du bon supérieur fut assez longue pour me donner le tems de faire une sage réflexion. Je conçus que je m'exposerois à renverser mes desseins si je lui marquois trop d'empressement pour ma liberté. Je lui témoignai, au contraire, que, dans la nécessité de demeurer, c'étoit une douce consolation pour moi d'avoir quelque part à son estime. Je le priai ensuite, sans affectation, de m'accorder une grace qui n'étoit de nulle importance pour personne, et qui serviroit beaucoup à ma tranquillité : c'étoit de faire avertir un de mes amis, un saint ecclésiastique qui demeuroit à Saint-Sulpice, que j'étois à Saint-Lazare, et de permettre que je reçusse quelquefois sa visite. Cette faveur me fut accordée sans délibérer. C'étoit mon ami Tiberge dont il étoit question : non que j'espérasse de lui les secours nécessaires pour ma liberté, mais je voulois l'y faire servir comme un instrument éloigné, sans qu'il en eût même connoissance. En un mot, voici mon projet : je

voulois écrire à Lescaut, et le charger, lui et nos amis communs, du soin de me délivrer. La premiere difficulté étoit de lui faire tenir ma lettre : ce devoit être l'office de Tiberge. Cependant, comme il le connoissoit pour le frere de ma maîtresse, je craignois qu'il n'eût peine à se charger de cette commission. Mon dessein étoit de renfermer ma lettre à Lescaut dans une autre lettre que je devois adresser à un honnête homme de ma connoissance, en le priant de rendre promptement la premiere à son adresse; et comme il étoit nécessaire que je visse Lescaut pour nous accorder dans nos mesures, je voulois lui marquer de venir à Saint-Lazare et de demander à me voir sous le nom de mon frere aîné, qui étoit venu exprès à Paris pour prendre connoissance de mes affaires. Je remettois à convenir avec lui des moyens qui nous paroîtroient les plus expéditifs et les plus sûrs. Le pere supérieur fit avertir Tiberge du desir que j'avois de l'entretenir. Ce fidéle ami ne m'avoit pas tellement perdu de vûe qu'il ignorât mon avanture : il sçavoit que j'étois à Saint-Lazare, et peut-être n'avoit-il pas été fâché de cette disgrace, qu'il croyoit capable de me ramener au

devoir. Il accourut aussi-tôt à ma chambre.

Notre entretien fut plein d'amitié. Il voulut être informé de mes dispositions. Je lui ouvris mon cœur sans réserve, excepté sur le dessein de ma fuite.

« Ce n'est pas à vos yeux, cher ami, lui dis-je, que je veux paroître ce que je ne suis point. Si vous avez cru trouver ici un ami sage et réglé dans ses desirs, un libertin réveillé par les châtimens du Ciel, en un mot un cœur dégagé de l'amour et revenu des charmes de sa Manon, vous avez jugé trop favorablement de moi. Vous me revoyez tel que vous me laissâtes il y a quatre mois : toujours tendre, et toujours malheureux par cette fatale tendresse, dans laquelle je ne me lasse point de chercher mon bonheur. »

Il me répondit que l'aveu que je faisois me rendoit inexcusable ; qu'on voyoit bien des pécheurs qui s'enivroient du faux bonheur du vice jusqu'à le préférer hautement à celui de la vertu ; mais que c'étoit du moins à des images de bonheur qu'ils s'attachoient, et qu'ils étoient les dupes de l'apparence ; mais que de reconnoître, comme je le faisois, que l'objet de mes attachemens n'étoit propre qu'à me rendre coupable et

malheureux, et de continuer à me précipiter volontairement dans l'infortune et dans le crime, c'étoit une contradiction d'idées et de conduite qui ne faisoit pas honneur à ma raison.

« Tiberge, repris-je, qu'il vous est aisé de vaincre lorsqu'on n'oppose rien à vos armes! Laissez-moi raisonner à mon tour. Pouvez-vous prétendre que ce que vous appellez le bonheur de la vertu soit exempt de peines, de traverses et d'inquiétudes? Quel nom donnerez-vous à la prison, aux croix, aux supplices et aux tortures des tyrans? Direz-vous, comme font les mistiques, que ce qui tourmente le corps est un bonheur pour l'ame? Vous n'oseriez le dire, c'est un paradoxe insoutenable. Ce bonheur, que vous relevez tant, est donc mêlé de mille peines; ou, pour parler plus juste, ce n'est qu'un tissu de malheurs, au travers desquels on tend à la félicité. Or, si la force de l'imagination fait trouver du plaisir dans ces maux mêmes, parce qu'ils peuvent conduire à un terme heureux qu'on espere, pourquoi traitez-vous de contradictoire et d'insensée, dans ma conduite, une disposition toute semblable? J'aime Manon : je tends, au travers de mille douleurs, à vivre heu-

reux et tranquille auprès d'elle. La voie par où je marche est malheureuse, mais l'espérance d'arriver à mon terme y répand toujours de la douceur ; et je me croirai trop bien payé, par un moment passé avec elle, de tous les chagrins que j'essuye pour l'obtenir. Toutes choses me paroissent donc égales de votre côté et du mien ; ou, s'il y a quelque différence, elle est encore à mon avantage, car le bonheur que j'espere est proche, et l'autre est éloigné ; le mien est de la nature des peines, c'est-à-dire sensible au corps, et l'autre est d'une nature inconnue, qui n'est certaine que par la foi. »

Tiberge parut effrayé de ce raisonnement. Il recula deux pas, en me disant de l'air le plus sérieux que non-seulement ce que je venois de dire blessoit le bon sens, mais que c'étoit un malheureux sophisme d'impiété et d'irréligion : « Car cette comparaison, ajoûta-t'il, du terme de vos peines avec celui qui est proposé par la religion, est une idée des plus libertines et des plus monstrueuses.

— J'avoue, repris-je, qu'elle n'est pas juste ; mais, prenez-y garde, ce n'est pas sur elle que porte mon raisonnement. J'ai eu dessein d'ex-

pliquer ce que vous regardez comme une contradiction dans la persévérance d'un amour malheureux, et je crois avoir fort bien prouvé que, si c'en est une, vous ne sçauriez vous en sauver plus que moi. C'est à cet égard seulement que j'ai traité les choses d'égales, et je soutiens encore qu'elles le sont. Répondrez-vous que le terme de la vertu est infiniment supérieur à celui de l'amour? Qui refuse d'en convenir? Mais est-ce de quoi il est question? Ne s'agit-il pas de la force qu'ils ont l'un et l'autre pour faire supporter les peines? Jugeons-en par l'effet. Combien trouve-t'on de déserteurs de la sévere vertu, et combien en trouverez-vous peu de l'amour? Répondrez-vous encore que, s'il y a des peines dans l'exercice du bien, elles ne sont pas infaillibles et nécessaires; qu'on ne trouve plus de tyrans ni de croix, et qu'on voit quantité de personnes vertueuses mener une vie douce et tranquille? Je vous dirai de même qu'il y a des amours paisibles et fortunés, et, ce qui fait encore une différence qui m'est extrêmement avantageuse, j'ajoûterai que l'amour, quoiqu'il trompe assez souvent, ne promet du moins que des satisfactions et des joies, au lieu que la religion

veut qu'on s'attende à une pratique triste et mortifiante.

« Ne vous allarmez pas, ajoûtai-je en voyant son zele prêt à se chagriner. L'unique chose que je veux conclure ici, c'est qu'il n'y a point de plus mauvaise méthode pour dégoûter un cœur de l'amour que de lui en décrier les douceurs et de lui promettre plus de bonheur dans l'exercice de la vertu. De la maniere dont nous sommes faits, il est certain que notre félicité consiste dans le plaisir; je défie qu'on s'en forme une autre idée : or le cœur n'a pas besoin de se consulter long-tems pour sentir que, de tous les plaisirs, les plus doux sont ceux de l'amour. Il s'apperçoit bien-tôt qu'on le trompe lorsqu'on lui en promet ailleurs de plus charmans, et cette tromperie le dispose à se défier des promesses les plus solides. Prédicateurs qui voulez me ramener à la vertu, dites-moi qu'elle est indispensablement nécessaire, mais ne me déguisez pas qu'elle est sévere et pénible. Établissez bien que les délices de l'amour sont passageres, qu'elles sont défendues, qu'elles seront suivies par d'éternelles peines, et, ce qui fera peut-être encore plus d'impression sur moi, que

plus elles sont douces et charmantes, plus le Ciel sera magnifique à récompenser un si grand sacrifice; mais confessez qu'avec des cœurs tels que nous les avons, elles sont ici-bas nos plus parfaites félicités. »

Cette fin de mon discours rendit sa bonne humeur à Tiberge. Il convint qu'il y avoit quelque chose de raisonnable dans mes pensées. La seule objection qu'il ajoûta fut de me demander pourquoi je n'entrois pas du moins dans mes propres principes, en sacrifiant mon amour à l'espérance de cette rémunération, dont je me faisois une si grande idée.

« O cher ami! lui répondis-je, c'est ici que je reconnois ma misere et ma foiblesse; hélas! oui, c'est mon devoir d'agir comme je raisonne; mais l'action est-elle en mon pouvoir? De quels secours n'aurois-je pas besoin pour oublier les charmes de Manon?

— Dieu me pardonne, reprit Tiberge, je pense que voici encore un de nos jansénistes.

— Je ne sçais ce que je suis, répliquai-je, et je ne vois pas trop clairement ce qu'il faut être; mais je n'éprouve que trop la vérité de ce qu'ils disent. »

Cette conversation servit du moins à renouveller la pitié de mon ami. Il comprit qu'il y avoit plus de foiblesse que de malignité dans mes désordres. Son amitié en fut plus disposée dans la suite à me donner des secours, sans lesquels j'aurois péri infailliblement de misere. Cependant je ne lui fis pas la moindre ouverture du dessein que j'avois de m'échapper de Saint-Lazare. Je le priai seulement de se charger de ma lettre. Je l'avois préparée avant qu'il fût venu, et je ne manquai point de prétextes pour colorer la nécessité où j'étois d'écrire. Il eut la fidélité de la porter exactement, et Lescaut reçut avant la fin du jour celle qui étoit pour lui.

Il me vint voir le lendemain, et il passa heureusement sous le nom de mon frere. Ma joie fut extrême en l'appercevant dans ma chambre. J'en fermai la porte avec soin.

« Ne perdons pas un seul moment, lui dis-je ; apprenez-moi d'abord des nouvelles de Manon, et donnez-moi ensuite un bon conseil pour rompre mes fers. »

Il m'assura qu'il n'avoit pas vû sa sœur depuis le jour qui avoit précédé mon emprisonnement; qu'il n'avoit appris son sort et le mien qu'à force

d'informations et de soins; que, s'étant présenté deux ou trois fois à l'Hôpital, on lui avoit refusé la liberté de lui parler.

« Malheureux G... M..., m'écriai-je, que tu me le payeras cher!

— Pour ce qui regarde votre délivrance, continua Lescaut, c'est une entreprise moins facile que vous ne pensez. Nous passâmes hier la soirée, deux de mes amis et moi, à observer toutes les parties extérieures de cette maison, et nous jugeâmes que, vos fenêtres étant sur une cour entourée de bâtimens, comme vous nous l'aviez marqué, il y auroit bien de la difficulté à vous tirer de là. Vous êtes d'ailleurs au troisiéme étage, et nous ne pouvons introduire ici ni cordes ni échelles. Je ne vois donc nulle ressource du côté du dehors : c'est dans la maison même qu'il faudroit imaginer quelque artifice.

— Non, repris-je, j'ai tout examiné, sur tout depuis que ma clôture est un peu moins rigoureuse par l'indulgence du supérieur. La porte de ma chambre ne se ferme plus avec la clé; j'ai la liberté de me promener dans les galeries des religieux; mais tous les escaliers sont bouchés par des portes épaisses, qu'on a soin de tenir

fermées la nuit et le jour, de sorte qu'il est impossible que la seule adresse puisse me sauver. Attendez, repris-je après avoir un peu réfléchi sur une idée qui me parut excellente, pourriez-vous m'apporter un pistolet ?

— Aisément, me dit Lescaut; mais voulez-vous tuer quelqu'un? »

Je l'assurai que j'avois si peu dessein de tuer qu'il n'étoit pas même nécessaire que le pistolet fût chargé.

« Apportez-le moi demain, ajoûtai-je, et ne manquez pas de vous trouver le soir, à onze heures, vis-à-vis la porte de cette maison, avec deux ou trois de nos amis. J'espere que je pourrai vous y rejoindre. »

Il me pressa en vain de lui en apprendre davantage. Je lui dis qu'une entreprise telle que je la méditois ne pouvoit paroître raisonnable qu'après avoir réussi. Je le priai d'abréger sa visite, afin qu'il trouvât plus de facilité à me revoir le lendemain. Il fut admis avec aussi peu de peine que la premiere fois. Son air étoit grave. Il n'y a personne qui ne l'eût pris pour un homme d'honneur.

Lorsque je me trouvai muni de l'instrument

de ma liberté, je ne doutai presque plus du succès de mon projet. Il étoit bizarre et hardi; mais de quoi n'étois-je pas capable avec les motifs qui m'animoient? J'avois remarqué, depuis qu'il m'étoit permis de sortir de ma chambre et de me promener dans les galeries, que le portier apportoit chaque jour au soir les clés de toutes les portes au supérieur, et qu'il régnoit ensuite un profond silence dans la maison, qui marquoit que tout le monde étoit retiré. Je pouvois aller sans obstacle, par une galerie de communication, de ma chambre à celle de ce pere. Ma résolution étoit de lui prendre ses clés, en l'épouvantant avec mon pistolet s'il faisoit difficulté de me les donner, et de m'en servir pour gagner la rue. J'en attendis le tems avec impatience. Le portier vint à l'heure ordinaire, c'est-à-dire un peu après neuf heures. J'en laissai passer encore une, pour m'assurer que tous les religieux et les domestiques étoient endormis. Je partis enfin avec mon arme et une chandelle allumée. Je frappai d'abord doucement à la porte du pere pour l'éveiller sans bruit. Il m'entendit au second coup, et, s'imaginant sans doute que c'étoit quelque religieux qui se

trouvoit mal et qui avoit besoin de secours, il se leva pour m'ouvrir. Il eut néanmoins la précaution de demander au travers de la porte qui c'étoit et ce qu'on vouloit de lui. Je fus obligé de me nommer; mais j'affectai un ton plaintif, pour lui faire comprendre que je ne me trouvois pas bien.

« Ha ! c'est vous, mon cher fils, me dit-il en ouvrant la porte; qu'est-ce donc qui vous amene si tard ? »

J'entrai dans sa chambre, et, l'ayant tiré à l'autre bout opposé à la porte, je lui déclarai qu'il m'étoit impossible de demeurer plus longtems à Saint-Lazare; que la nuit étoit un tems commode pour sortir sans être apperçu, et que j'attendois de son amitié qu'il consentiroit à m'ouvrir les portes, ou à me prêter ses clés pour les ouvrir moi-même.

Ce compliment devoit le surprendre. Il demeura quelque tems à me considérer sans me répondre. Comme je n'en avois pas à perdre, je repris la parole pour lui dire que j'étois fort touché de toutes ses bontés, mais que, la liberté étant le plus cher de tous les biens, surtout pour moi à qui on la ravissoit injustement,

j'étois résolu de me la procurer cette nuit même à quelque prix que ce fût; et, de peur qu'il ne lui prît envie d'élever la voix pour appeller du secours, je lui fis voir une honnête raison de silence que je tenois sous mon juste-au-corps.

« Un pistolet! me dit-il. Quoi! mon fils, vous voulez m'ôter la vie pour reconnoître la considération que j'ai eue pour vous?

— A Dieu ne plaise, lui répondis-je : vous avez trop d'esprit et de raison pour me mettre dans cette nécessité; mais je veux être libre, et j'y suis si résolu que, si mon projet manque par votre faute, c'est fait de vous absolument.

— Mais, mon cher fils! reprit-il d'un air pâle et effrayé, que vous ai-je fait? quelle raison avez-vous de vouloir ma mort?

— Eh non, répliquai-je avec impatience, je n'ai pas dessein de vous tuer, si vous voulez vivre. Ouvrez-moi la porte, et je suis le meilleur de vos amis. »

J'apperçus les clés qui étoient sur sa table. Je les pris, et je le priai de me suivre en faisant le moins de bruit qu'il pourroit. Il fut obligé de s'y résoudre. A mesure que nous avancions et qu'il ouvroit une porte, il me répétoit avec un soupir :

« Ah ! mon fils, ah ! qui l'auroit jamais cru ?

— Point de bruit, mon pere », répétois-je de mon côté à tout moment.

Enfin nous arrivâmes à une espece de barriere qui est avant la grande porte de la rue. Je me croyois déja libre, et j'étois derriere le pere avec ma chandelle dans une main et mon pistolet dans l'autre. Pendant qu'il s'empressoit d'ouvrir, un domestique qui couchoit dans une petite chambre voisine, entendant le bruit de quelques verrouils, se leve et met la tête à sa porte. Le bon pere le crut apparemment capable de m'arrêter. Il lui ordonna avec beaucoup d'imprudence de venir à son secours. C'étoit un puissant coquin, qui s'élança sur moi sans balancer. Je ne le marchandai point : je lui lâchai le coup au milieu de la poitrine.

« Voilà de quoi vous êtes cause, mon pere, dis-je assez fiérement à mon guide. Mais que cela ne vous empêche point d'achever, ajoûtai-je en le poussant vers la derniere porte. »

Il n'osa refuser de l'ouvrir. Je sortis heureusement, et je trouvai à quatre pas Lescaut qui m'attendoit avec deux amis, suivant sa promesse.



Nous nous éloignâmes. Lescaut me demanda s'il n'avoit pas entendu tirer un pistolet.

« C'est votre faute, lui dis-je; pourquoi me l'apportiez-vous chargé? »

Cependant je le remerciai d'avoir eu cette précaution, sans laquelle j'étois sans doute à Saint-Lazare pour long-tems. Nous allâmes passer la nuit chez un traiteur, où je me remis un peu de la mauvaise chere que j'avois faite depuis près de trois mois. Je ne pus néanmoins m'y livrer au plaisir. Je souffrois mortellement dans Manon.

« Il faut la délivrer, dis-je à mes trois amis. Je n'ai souhaité la liberté que dans cette vûe. Je vous demande le secours de votre adresse; pour moi, j'y employerai jusqu'à ma vie. »

Lescaut, qui ne manquoit pas d'esprit et de prudence, me représenta qu'il falloit aller bride

en main; que mon évasion de Saint-Lazare et le malheur qui m'étoit arrivé en sortant causeroient infailliblement du bruit; que le lieutenant général de police me feroit chercher, et qu'il avoit les bras longs; enfin, que, si je ne voulois pas être exposé à quelque chose de pis que Saint-Lazare, il étoit à propos de me tenir couvert et renfermé pendant quelques jours, pour laisser au premier feu de mes ennemis le tems de s'éteindre. Son conseil étoit sage; mais il auroit fallu l'être aussi pour le suivre. Tant de lenteur et de ménagement ne s'accordoit pas avec ma passion. Toute ma complaisance se réduisit à lui promettre que je passerois le jour suivant à dormir. Il m'enferma dans sa chambre, où je demeurai jusqu'au soir.

J'employai une partie de ce tems à former des projets et des expédiens pour secourir Manon. J'étois bien persuadé que sa prison étoit encore plus impénétrable que n'avoit été la mienne. Il n'étoit pas question de force et de violence, il falloit de l'artifice; mais la déesse même de l'invention n'auroit pas sçu par où commencer. J'y vis si peu de jour que je remis à considérer mieux les choses lorsque j'aurois

pris quelques informations sur l'arrangement intérieur de l'Hôpital.

Aussi-tôt que la nuit m'eut rendu la liberté, je priai Lescaut de m'accompagner. Nous liâmes conversation avec un des portiers, qui nous parut homme de bon sens. Je feignis d'être un étranger qui avoit entendu parler avec admiration de l'Hôpital général et de l'ordre qui s'y observe. Je l'interrogeai sur les plus minces détails, et, de circonstances en circonstances, nous tombâmes sur les administrateurs, dont je le priai de m'apprendre les noms et les qualités. Les réponses qu'il me fit sur ce dernier article me firent naître une pensée dont je m'applaudis aussi-tôt, et que je ne tardai point à mettre en œuvre. Je lui demandai, comme une chose essentielle à mon dessein, si ces messieurs avoient des enfans. Il me dit qu'il ne pouvoit pas m'en rendre un compte certain, mais que, pour M. de T..., qui étoit un des principaux, il lui connoissoit un fils en âge d'être marié, qui étoit venu plusieurs fois à l'Hôpital avec son pere. Cette assurance me suffisoit. Je rompis presque aussi-tôt notre entretien, et je fis part à Lescaut, en retournant chez lui, du dessein que j'avois conçu.

« Je m'imagine, lui dis-je, que M. de T... le fils, qui est riche et de bonne famille, est dans un certain goût de plaisirs, comme la plûpart des jeunes gens de son âge. Il ne sçauroit être ennemi des femmes, ni ridicule au point de refuser ses services pour une affaire d'amour. J'ai formé le dessein de l'intéresser à la liberté de Manon. S'il est honnête homme et qu'il ait des sentimens, il nous accordera son secours par générosité. S'il n'est point capable d'être conduit par ce motif, il fera du moins quelque chose pour une fille aimable, ne fût-ce que par l'espérance d'avoir part à ses faveurs. Je ne veux pas différer de le voir, ajoûtai-je, plus longtems que jusqu'à demain. Je me sens si consolé par ce projet que j'en tire un bon augure. »

Lescaut convint lui-même qu'il y avoit de la vraisemblance dans mes idées, et que nous pouvions espérer quelque chose par cette voie. J'en passai la nuit moins tristement.

Le matin étant venu, je m'habillai le plus proprement qu'il me fut possible, dans l'état d'indigence où j'étois, et je me fis conduire dans un fiacre à la maison de M. de T... Il fut surpris de recevoir la visite d'un inconnu. J'au-

gurai bien de sa phisionomie et de ses civilités. Je m'expliquai naturellement avec lui, et, pour échauffer ses sentimens naturels, je lui parlai de ma passion et du mérite de ma maîtresse comme de deux choses qui ne pouvoient être égalées que l'une par l'autre. Il me dit que, quoiqu'il n'eût jamais vû Manon, il avoit entendu parler d'elle, du moins s'il s'agissoit de celle qui avoit été la maîtresse du vieux G... M... Je ne doutai point qu'il ne fût informé de la part que j'avois eue à cette avanture; et, pour le gagner de plus en plus en me faisant un mérite de ma confiance, je lui racontai le détail de tout ce qui étoit arrivé à Manon et à moi.

« Vous voyez, monsieur, continuai-je, que l'intérêt de ma vie et celui de mon cœur sont maintenant entre vos mains. L'un ne m'est pas plus cher que l'autre. Je n'ai point de réserve avec vous, parce que je suis informé de votre générosité, et que la ressemblance de nos âges me fait espérer qu'il s'en trouvera quelqu'une dans nos inclinations. »

Il parut fort sensible à cette marque d'ouverture et de candeur. Sa réponse fut celle d'un homme qui a du monde, et des sentimens, ce

que le monde ne donne pas toujours, et qu'il fait perdre souvent. Il me dit qu'il mettoit ma visite au rang de ses bonnes fortunes, qu'il regarderoit mon amitié comme une de ses plus heureuses acquisitions, et qu'il s'efforceroit de la mériter par l'ardeur de ses services. Il ne promit pas de me rendre Manon, parce qu'il n'avoit, me dit-il, qu'un crédit médiocre et mal assuré; mais il m'offrit de me procurer le plaisir de la voir et de faire tout ce qui seroit en sa puissance pour la remettre entre mes bras. Je fus plus satisfait de cette incertitude de son crédit que je ne l'aurois été d'une pleine assurance de remplir tous mes desirs. Je trouvai dans la modération de ses offres une marque de franchise dont je fus charmé. En un mot, je me promis tout de ses bons offices. La seule promesse de me faire voir Manon m'auroit fait tout entreprendre pour lui. Je lui marquai quelque chose de ces sentimens, d'une maniere qui le persuada aussi que je n'étois pas d'un mauvais naturel. Nous nous embrassâmes avec tendresse, et nous devînmes amis, sans autre raison que la bonté de nos cœurs et une simple disposition qui porte un homme tendre et généreux à aimer un

autre homme qui lui ressemble. Il poussa les marques de son estime bien plus loin : car, ayant combiné mes avantures, et jugeant qu'en sortant de Saint-Lazare je ne devois pas me trouver à mon aise, il m'offrit sa bourse et il me pressa de l'accepter. Je ne l'acceptai point, mais je lui dis :

« C'est trop, mon cher monsieur. Si, avec tant de bonté et d'amitié, vous me faites revoir ma chere Manon, je vous suis attaché pour toute ma vie. Si vous me rendez tout-à-fait cette chere créature, je ne croirai pas être quitte en versant tout mon sang pour vous servir. »

Nous ne nous séparâmes qu'après être convenus du tems et du lieu où nous devions nous retrouver ; il eut la complaisance de ne pas me remettre plus loin que l'après-midi du même jour. Je l'attendis dans un caffé, où il vint me rejoindre vers les quatre heures, et nous prîmes ensemble le chemin de l'Hôpital. Mes genoux étoient tremblans en traversant les cours.

« Puissance d'amour ! disois-je, je reverrai donc l'idole de mon cœur, l'objet de tant de pleurs et d'inquiétudes ! Ciel ! conservez-moi assez de vie pour aller jusqu'à elle, et disposez après cela de ma fortune et de mes jours ·

je n'ai plus d'autre grace à vous demander. »

M. de T... parla à quelques concierges de la maison, qui s'empresserent de lui offrir tout ce qui dépendoit d'eux pour sa satisfaction. Il se fit montrer le quartier où Manon avoit sa chambre, et l'on nous y conduisit avec une clé d'une grandeur effroyable, qui servit à ouvrir sa porte. Je demandai au valet qui nous menoit, et qui étoit celui qu'on avait chargé du soin de la servir, de quelle maniere elle avoit passé le tems dans cette demeure. Il nous dit que c'étoit une douceur angélique; qu'il n'avoit jamais reçu d'elle un mot de dureté; qu'elle avoit versé continuellement des larmes pendant les six premieres semaines après son arrivée; mais que depuis quelque tems elle paroissoit prendre son malheur avec plus de patience, et qu'elle étoit occupée à coudre du matin jusqu'au soir, à la réserve de quelques heures qu'elle employoit à la lecture. Je lui demandai encore si elle avoit été entretenue proprement. Il m'assura que le nécessaire du moins ne lui avoit jamais manqué.

Nous approchâmes de sa porte. Mon cœur battoit violemment. Je dis à M. de T... :

« Entrez seul et prévenez-la sur ma visite,

car j'appréhende qu'elle ne soit trop saisie en me voyant tout d'un coup. »

La porte nous fut ouverte. Je demeurai dans la galerie. J'entendis néanmoins leurs discours. Il lui dit qu'il venoit lui apporter un peu de consolation ; qu'il étoit de mes amis, et qu'il prenoit beaucoup d'intérêt à notre bonheur. Elle lui demanda, avec le plus vif empressement, si elle apprendroit de lui ce que j'étois devenu. Il lui promit de m'amener à ses pieds, aussi tendre, aussi fidéle, qu'elle pouvoit le désirer.

« Quand? reprit-elle.

— Aujourd'hui même, lui dit-il ; ce bienheureux moment ne tardera point : il va paroître à l'instant si vous le souhaitez. »

Elle comprit que j'étois à la porte. J'entrai, lorsqu'elle y accouroit avec précipitation. Nous nous embrassâmes avec cette effusion de tendresse qu'une absence de trois mois fait trouver si charmante à de parfaits amans. Nos soupirs, nos exclamations interrompues, mille noms d'amour répétés languissamment de part et d'autre, formerent, pendant un quart d'heure, une scène qui attendrissoit M. de T...

« Je vous porte envie, me dit-il en nous fai-

sant asseoir; il n'y a point de sort glorieux auquel je ne préférasse une maîtresse si belle et si passionnée.

— Aussi mépriserois-je tous les empires du monde, lui répondis-je, pour m'assurer le bonheur d'être aimé d'elle. »

Tout le reste d'une conversation si désirée ne pouvoit manquer d'être infiniment tendre. La pauvre Manon me raconta ses avantures, et je lui appris les miennes. Nous pleurâmes amérement en nous entretenant de l'état où elle étoit, et de celui d'où je ne faisois que sortir. M. de T... nous consola par de nouvelles promesses de s'employer ardemment pour finir nos miseres. Il nous conseilla de ne pas rendre cette premiere entrevûe trop longue, pour lui donner plus de facilité à nous en procurer d'autres. Il eut beaucoup de peine à nous faire goûter ce conseil. Manon, surtout, ne pouvoit se résoudre à me laisser partir. Elle me fit remettre cent fois sur ma chaise. Elle me retenoit par les habits et par les mains.

« Hélas! dans quel lieu me laissez-vous! disoit-elle. Qui peut m'assurer de vous revoir? »

M. de T... lui promit de la venir voir souvent avec moi.

« Pour le lieu, ajoûta-t'il agréablement, il ne faut plus l'appeller l'Hôpital : c'est Versailles, depuis qu'une personne qui mérite l'empire de tous les cœurs y est renfermée. »

Je fis, en sortant, quelques libéralités au valet qui la servoit, pour l'engager à lui rendre ses soins avec zele. Ce garçon avoit l'ame moins basse et moins dure que ses pareils. Il avoit été témoin de notre entrevûe. Ce tendre spectacle l'avoit touché. Un louis d'or dont je lui fis présent acheva de me l'attacher. Il me prit à l'écart en descendant dans les cours.

« Monsieur, me dit-il, si vous me voulez prendre à votre service, ou me donner une honnête récompense pour me dédommager de la perte de l'emploi que j'occupe ici, je crois qu'il me sera facile de délivrer mademoiselle Manon. »

J'ouvris l'oreille à cette proposition, et, quoique je fusse dépourvû de tout, je lui fis des promesses fort au-dessus de ses desirs. Je comptois bien qu'il me seroit toujours aisé de récompenser un homme de cette étoffe.

« Sois persuadé, lui dis-je, mon ami, qu'il

n'y a rien que je ne fasse pour toi, et que ta fortune est aussi assurée que la mienne. »

Je voulus sçavoir quels moyens il avoit dessein d'employer.

« Nul autre, me dit-il, que de lui ouvrir le soir la porte de sa chambre et de vous la conduire jusqu'à celle de la rue, où il faudra que vous soyez prêt à la recevoir. »

Je lui demandai s'il n'étoit point à craindre qu'elle ne fût reconnue en traversant les galeries et les cours. Il confessa qu'il y avoit quelque danger; mais il me dit qu'il falloit bien risquer quelque chose. Quoique je fusse ravi de le voir si résolu, j'appellai M. de T... pour lui communiquer ce projet et la seule raison qui sembloit pouvoir le rendre douteux. Il y trouva plus de difficulté que moi. Il convint qu'elle pouvoit absolument s'échapper de cette maniere; « mais, si elle est reconnue, continua-t'il, si elle est arrêtée en fuyant, c'est peut-être fait d'elle pour toujours. D'ailleurs, il vous faudroit donc quitter Paris sur-le-champ : car vous ne seriez jamais assez caché aux recherches. On les redoubleroit, autant par rapport à vous qu'à elle. Un homme s'échappe aisément quand il est seul; mais il est

presque impossible de demeurer inconnu avec une jolie femme. »

Quelque solide que me parût ce raisonnement, il ne put l'emporter dans mon esprit sur un espoir si proche de mettre Manon en liberté. Je le dis à M. de T..., et je le priai de pardonner un peu d'imprudence et de témérité à l'amour. J'ajoûtai que mon dessein étoit en effet de quitter Paris, pour m'arrêter, comme j'avois déja fait, dans quelque village voisin. Nous convînmes donc avec le valet de ne pas remettre son entreprise plus loin qu'au jour suivant; et, pour la rendre aussi certaine qu'il étoit en notre pouvoir, nous résolûmes d'apporter des habits d'homme, dans la vûe de faciliter notre sortie. Il n'étoit pas aisé de les faire entrer, mais je ne manquai pas d'invention pour en trouver le moyen. Je priai seulement M. de T... de mettre le lendemain deux vestes légeres l'une sur l'autre, et je me chargeai de tout le reste.

Nous retournâmes le matin à l'Hôpital. J'avois avec moi, pour Manon, du linge, des bas, etc., et par-dessus mon juste-au-corps un surtout qui ne laissoit rien voir de trop enflé dans mes poches. Nous ne fûmes qu'un moment

dans sa chambre. M. de T... lui laissa une de ses deux vestes ; je lui donnai mon juste-au-corps, le surtout me suffisant pour sortir. Il ne se trouva rien de manque à son ajustement, excepté la culotte, que j'avois malheureusement oubliée. L'oubli de cette piece nécessaire nous eût sans doute apprêté à rire, si l'embarras où il nous mettoit eût été moins sérieux. J'étois au désespoir qu'une bagatelle de cette nature fût capable de nous arrêter. Cependant je pris mon parti, qui fut de sortir moi-même sans culotte. Je laissai la mienne à Manon. Mon surtout étoit long, et je me mis, à l'aide de quelques épingles, en état de passer décemment à la porte. Le reste du jour me parut d'une longueur insupportable. Enfin, la nuit étant venue, nous nous rendîmes un peu au-dessous de la porte de l'Hôpital dans un carosse. Nous n'y fûmes pas long-tems sans voir Manon paroître avec son conducteur. Notre portiere étant ouverte, ils monterent tous deux à l'instant. Je reçus ma chere maîtresse dans mes bras. Elle trembloit comme une feuille. Le cocher me demanda où il falloit toucher?

« Touche au bout du monde, lui dis-je, et

mene-moi quelque part où je ne puisse jamais être séparé de Manon. »

Ce transport, dont je ne fus pas le maître, faillit de m'attirer un fâcheux embarras. Le cocher fit réflexion à mon langage, et, lorsque je lui dis ensuite le nom de la rue où nous voulions être conduits, il me répondit qu'il craignoit que je ne l'engageasse dans une mauvaise affaire; qu'il voyoit bien que ce beau jeune homme qui s'appelloit Manon étoit une fille que j'enlevois de l'Hôpital, et qu'il n'étoit pas d'humeur à se perdre pour l'amour de moi. La délicatesse de ce coquin n'étoit qu'une envie de me faire payer la voiture plus cher. Nous étions trop près de l'Hôpital pour ne pas filer doux.

« Tais-toi, lui dis-je, il y a un louis d'or à gagner pour toi. »

Il m'auroit aidé, après cela, à brûler l'Hôpital même. Nous gagnâmes la maison où demeuroit Lescaut. Comme il étoit tard, M. de T... nous quitta en chemin, avec promesse de nous revoir le lendemain. Le valet demeura seul avec nous.

Je tenois Manon si étroitement serrée entre mes bras que nous n'occupions qu'une place

dans le carosse. Elle pleuroit de joie, et je sentois ses larmes qui mouilloient mon visage. Mais, lorsqu'il fallut descendre pour entrer chez Lescaut, j'eus avec le cocher un nouveau démêlé dont les suites furent funestes. Je me repentis de lui avoir promis un louis, non-seulement parce que le présent étoit excessif, mais par une autre raison bien plus forte, qui étoit l'impuissance de le payer. Je fis appeller Lescaut. Il descendit de sa chambre pour venir à la porte. Je lui dis à l'oreille dans quel embarras je me trouvois. Comme il étoit d'une humeur brusque, et nullement accoutumé à ménager un fiacre, il me répondit que je me mocquois.

« Un louis d'or! ajoûta-t'il. Vingt coups de canne à ce coquin-là. »

J'eus beau lui représenter doucement qu'il alloit nous perdre. Il m'arracha ma canne, avec l'air d'en vouloir maltraiter le cocher. Celui-ci, à qui il étoit peut-être arrivé de tomber quelquefois sous la main d'un garde du corps ou d'un mousquetaire, s'enfuit de peur avec son carosse, en criant que je l'avois trompé, mais que j'aurois de ses nouvelles. Je lui répétai inutilement d'arrêter. Sa fuite me causa une ex-

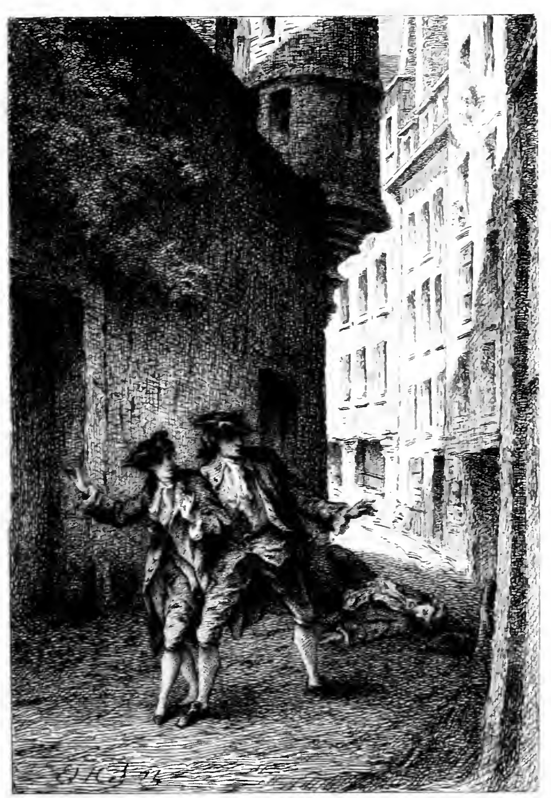
trême inquiétude; je ne doutai point qu'il n'avertît le commissaire.

« Vous me perdez, dis-je à Lescaut; je ne serois pas en sûreté chez vous; il faut nous éloigner dans le moment. »

Je prêtai le bras à Manon pour marcher, et nous sortîmes promptement de cette dangereuse rue. Lescaut nous tint compagnie. C'est quelque chose d'admirable que la maniere dont la Providence enchaîne les événemens. A peine avions-nous marché cinq ou six minutes qu'un homme, dont je ne découvris point le visage, reconnut Lescaut. Il le cherchoit sans doute aux environs de chez lui, avec le malheureux dessein qu'il exécuta.

« C'est Lescaut, dit-il en lui lâchant un coup de pistolet; il ira souper ce soir avec les anges. »

Il se déroba aussi-tôt. Lescaut tomba sans le moindre mouvement de vie. Je pressai Manon de fuir, car nos secours étoient inutiles à un cadavre, et je craignois d'être arrêté par le guet, qui ne pouvoit tarder à paroître. J'enfilai avec elle et le valet la premiere petite rue qui croisoit. Elle étoit si éperdue que j'avois de la peine à la soutenir. Enfin j'apperçus un fiacre



Manon Lescaut A Salmon imp

MORT DE LESCAUT

au bout de la rue. Nous y montâmes. Mais, lorsque le cocher me demanda où il falloit nous conduire, je fus embarrassé à lui répondre. Je n'avois point d'azile assuré ni d'ami de confiance à qui j'osasse avoir recours. J'étois sans argent, n'ayant gueres plus d'une demie pistole dans ma bourse. La frayeur et la fatigue avoient tellement incommodé Manon qu'elle étoit à demie pâmée près de moi. J'avois d'ailleurs l'imagination remplie du meurtre de Lescaut, et je n'étois pas encore sans appréhension de la part du guet. Quel parti prendre ? Je me souvins heureusement de l'auberge de Chaillot, où j'avois passé quelques jours avec Manon lorsque nous étions allés dans ce village pour y demeurer. J'espérai non-seulement d'y être en sûreté, mais d'y pouvoir vivre quelque tems sans être pressé de payer. « Mene-nous à Chaillot », dis-je au cocher. Il refusa d'y aller si tard, à moins d'une pistole : autre sujet d'embarras. Enfin nous convînmes de six francs : c'étoit toute la somme qui restoit dans ma bourse.

Je consolois Manon en avançant, mais au fond j'avois le désespoir dans le cœur. Je me serois donné mille fois la mort, si je n'eusse pas

eu dans mes bras le seul bien qui m'attachoit à la vie. Cette seule pensée me remettoit.

« Je la tiens du moins, disois-je; elle m'aime, elle est à moi : Tiberge a beau dire, ce n'est pas là un fantôme de bonheur. Je verrois périr tout l'univers sans y prendre intérêt. Pourquoi? Parce que je n'ai plus d'affection de reste. »

Ce sentiment étoit vrai; cependant, dans le tems que je faisois si peu de cas des biens du monde, je sentois que j'aurois eu besoin d'en avoir du moins une petite partie pour mépriser encore plus souverainement tout le reste. L'amour est plus fort que l'abondance, plus fort que les trésors et les richesses, mais il a besoin de leur secours, et rien n'est plus désespérant pour un amant délicat que de se voir ramené par-là, malgré lui, à la grossiéreté des ames les plus basses.

Il étoit onze heures quand nous arrivâmes à Chaillot. Nous fûmes reçus à l'auberge comme des personnes de connoissance. On ne fut pas surpris de voir Manon en habit d'homme, parce qu'on est accoutumé, à Paris et aux environs, de voir prendre aux femmes toutes sortes de formes. Je la fis servir aussi proprement que si j'eusse

été dans la meilleure fortune. Elle ignoroit que je fusse mal en argent. Je me gardai bien de lui en rien apprendre, étant résolu de retourner seul à Paris le lendemain, pour chercher quelque remede à cette fâcheuse espece de maladie.

Elle me parut pâle et maigrie, en soupant ; je ne m'en étois point apperçu à l'Hôpital, parce que la chambre où je l'avois vûe n'étoit pas des plus claires. Je lui demandai si ce n'étoit point encore un effet de la frayeur qu'elle avoit eue en voyant assassiner son frere. Elle m'assura que, quelque touchée qu'elle fût de cet accident, sa pâleur ne venoit que d'avoir essuyé pendant trois mois mon absence.

« Tu m'aimes donc extrêmement ! lui répondis-je.

— Mille fois plus que je ne puis dire, reprit-elle.

— Tu ne me quitteras donc plus jamais ? ajoûtai-je.

— Non, jamais, » répliqua-t'elle ; et cette assurance fut confirmée par tant de caresses et de sermens qu'il me parut impossible, en effet, qu'elle pût jamais les oublier.

J'ai toujours été persuadé qu'elle étoit sin-

cere : quelle raison auroit-elle eu de se contrefaire jusqu'à ce point? Mais elle étoit encore plus volage, ou plutôt elle n'étoit plus rien, et elle ne se reconnoissoit pas elle-même, lorsqu'ayant devant les yeux des femmes qui vivoient dans l'abondance, elle se trouvoit dans la pauvreté et le besoin. J'étois à la veille d'en avoir une derniere preuve qui a surpassé toutes les autres, et qui a produit la plus étrange avanture qui soit jamais arrivée à un homme de ma naissance et de ma fortune.

Comme je la connoissois de cette humeur, je me hâtai le lendemain d'aller à Paris. La mort de son frere et la nécessité d'avoir du linge et des habits pour elle et pour moi étoient de si bonnes raisons que je n'eus pas besoin de prétextes. Je sortis de l'auberge avec le dessein, dis-je à Manon et à mon hôte, de prendre un carosse de louage; mais c'étoit une gasconnade. La nécessité m'obligeant d'aller à pied, je marchai fort vîte jusqu'au Cours-la-Reine, où j'avois dessein de m'arrêter. Il falloit bien prendre un moment de solitude et de tranquillité pour m'arranger et prévoir ce que j'allois faire à Paris.

Je m'assis sur l'herbe. J'entrai dans une mer

de raisonnemens et de réflexions, qui se réduisirent peu à peu à trois principaux articles. J'avois besoin d'un secours présent pour un nombre infini de nécessités présentes. J'avois à chercher quelque voie qui pût du moins m'ouvrir des espérances pour l'avenir ; et, ce qui n'étoit pas de moindre importance, j'avois des informations et des mesures à prendre pour la sûreté de Manon et pour la mienne. Après m'être épuisé en projets et en combinaisons sur ces trois chefs, je jugeai encore à propos d'en retrancher les deux derniers. Nous n'étions pas mal à couvert dans une chambre de Chaillot, et pour les besoins futurs, je crus qu'il seroit tems d'y penser lorsque j'aurois satisfait aux présens.

Il étoit donc question de remplir actuellement ma bourse. M. de T... m'avoit offert généreusement la sienne ; mais j'avois une extrême répugnance à le remettre moi-même sur cette matiere. Quel personnage que d'aller exposer sa misere à un étranger et de le prier de nous faire part de son bien ! Il n'y a qu'une ame lâche qui en soit capable, par une bassesse qui l'empêche d'en sentir l'indignité, ou un chrétien humble, par un excès de générosité qui le rend

supérieur à cette honte. Je n'étois ni un homme lâche ni un bon chrétien, j'aurois donné la moitié de mon sang pour éviter cette humiliation.

« Tiberge, disois-je, le bon Tiberge, me refusera-t'il ce qu'il aura le pouvoir de me donner? Non, il sera touché de ma misere; mais il m'assassinera par sa morale. Il faudra essuyer ses reproches, ses exhortations, ses menaces; il me fera acheter ses secours si cher que je donnerois encore une partie de mon sang plutôt que de m'exposer à cette scène fâcheuse, qui me laissera du trouble et des remords. Bon, reprenois-je, il faut donc renoncer à tout espoir, puisqu'il ne me reste point d'autre voie, et que je suis si éloigné de m'arrêter à ces deux-là que je verserois plus volontiers la moitié de mon sang que d'en prendre une, c'est-à-dire tout mon sang plutôt que de les prendre toutes deux. Oui, mon sang tout entier, ajoûtai-je après une réflexion d'un moment; je le donnerois plus volontiers, sans doute, que de me réduire à de basses supplications. Mais il s'agit bien ici de mon sang! Il s'agit de la vie et de l'entretien de Manon, il s'agit de son amour et

de sa fidélité. Qu'ai-je à mettre en balance avec elle? Je n'y ai rien mis jusqu'à présent. Elle me tient lieu de gloire, de bonheur et de fortune. Il y a bien des choses, sans doute, que je donnerois ma vie pour obtenir ou pour éviter ; mais estimer une chose plus que ma vie n'est pas une raison pour l'estimer autant que Manon. »

Je ne fus pas long-tems à me déterminer après ce raisonnement. Je continuai mon chemin, résolu d'aller d'abord chez Tiberge, et de là chez M. de T...

En entrant à Paris je pris un fiacre, quoique je n'eusse pas de quoi le payer : je comptois sur les secours que j'allois solliciter. Je me fis conduire au Luxembourg, d'où j'envoyai avertir Tiberge que j'étois à l'attendre. Il satisfit mon impatience par sa promptitude. Je lui appris l'extrêmité de mes besoins sans nul détour. Il me demanda si les cent pistoles que je lui avois rendues me suffiroient, et, sans m'opposer un seul mot de difficulté, il me les alla chercher dans le moment, avec cet air ouvert et ce plaisir à donner qui n'est connu que de l'amour et de la véritable amitié.

Quoique je n'eusse pas eu le moindre doute

du succès de ma demande, je fus surpris de l'avoir obtenue à si bon marché, c'est-à-dire sans qu'il m'eût querellé sur mon impénitence. Mais je me trompois en me croyant tout-à-fait quitte de ses reproches : car, lorsqu'il eut achevé de me compter son argent, et que je me préparois à le quitter, il me pria de faire avec lui un tour d'allée. Je ne lui avois point parlé de Manon. Il ignoroit qu'elle fût en liberté ; ainsi sa morale ne tomba que sur ma fuite téméraire de Saint-Lazare, et sur la crainte où il étoit qu'au lieu de profiter des leçons de sagesse que j'y avois reçues, je ne reprisse le train du désordre. Il me dit qu'étant allé pour me visiter à Saint-Lazare, le lendemain de mon évasion, il avoit été frappé au-delà de toute expression en apprenant la maniere dont j'en étois sorti ; qu'il avoit eu là-dessus un entretien avec le supérieur ; que ce bon pere n'étoit pas encore remis de son effroi ; qu'il avoit eu néanmoins la générosité de déguiser à M. le lieutenant général de police les circonstances de mon départ, et qu'il avoit empêché que la mort du portier ne fût connue au dehors ; que je n'avois donc de ce côté-là nul sujet d'allarme ; mais que, s'il me restoit le

moindre sentiment de sagesse, je profiterois de cet heureux tour que le Ciel donnoit à mes affaires; que je devois commencer par écrire à mon pere et me remettre bien avec lui; et que, si je voulois suivre une fois son conseil, il étoit d'avis que je quittasse Paris pour retourner dans le sein de ma famille.

J'écoutai son discours jusqu'à la fin. Il y avoit là bien des choses satisfaisantes. Je fus ravi premierement de n'avoir rien à craindre du côté de Saint-Lazare. Les rues de Paris me redevenoient un pays libre. En second lieu, je m'applaudis de ce que Tiberge n'avoit pas la moindre idée de la délivrance de Manon et de son retour avec moi. Je remarquois même qu'il avoit évité de me parler d'elle, dans l'opinion apparemment qu'elle me tenoit moins au cœur, puisque je paroissois si tranquille sur son sujet. Je résolus, sinon de retourner dans ma famille, du moins d'écrire à mon pere, comme il me le conseilloit, et de lui témoigner que j'étois disposé à rentrer dans l'ordre de mes devoirs et de ses volontés. Mon espérance étoit de l'engager à m'envoyer de l'argent, sous prétexte de faire mes exercices à l'Académie, car j'aurois eu peine

à lui persuader que je fusse dans la disposition de retourner à l'état ecclésiastique ; et, dans le fond, je n'avois nul éloignement pour ce que je voulois lui promettre. J'étois bien aise, au contraire, de m'appliquer à quelque chose d'honnête et de raisonnable, autant que ce dessein pourroit s'accorder avec mon amour. Je faisois mon compte de vivre avec ma maîtresse et de faire en même-tems mes exercices. Cela étoit fort compatible. Je fus si satisfait de toutes ces idées que je promis à Tiberge de faire partir le jour même une lettre pour mon pere. J'entrai effectivement dans un bureau d'écriture en le quittant, et j'écrivis d'une maniere si tendre et si soumise qu'en relisant ma lettre, je me flattai d'obtenir quelque chose du cœur paternel.

Quoique je fusse en état de prendre et de payer un fiacre après avoir quitté Tiberge, je me fis un plaisir de marcher fiérement à pied en allant chez M. de T... Je trouvois de la joie dans cet exercice de ma liberté, pour laquelle mon ami m'avoit assuré qu'il ne me restoit rien à craindre. Cependant il me revint tout d'un coup à l'esprit que ses assurances ne regardoient que Saint-Lazare, et que j'avois outre cela l'af-

faire de l'Hôpital sur les bras, sans compter la mort de Lescaut, dans laquelle j'étois mêlé, du moins comme témoin. Ce souvenir m'effraya si vivement que je me retirai dans la premiere allée, d'où je fis appeller un carosse. J'allai droit chez M. de T..., que je fis rire de ma frayeur. Elle me parut risible à moi-même lorsqu'il m'eut appris que je n'avois rien à craindre du côté de l'Hôpital ni de celui de Lescaut. Il me dit que, dans la pensée qu'on pourroit le soupçonner d'avoir eu part à l'enlévement de Manon, il étoit allé le matin à l'Hôpital, et qu'il avoit demandé à la voir, en feignant d'ignorer ce qui étoit arrivé; qu'on étoit si éloigné de nous accuser, ou lui ou moi, qu'on s'étoit empressé, au contraire, de lui apprendre cette avanture comme une étrange nouvelle, et qu'on admiroit qu'une fille aussi jolie que Manon eût pris le parti de fuir avec un valet; qu'il s'étoit contenté de répondre froidement qu'il n'en étoit pas surpris, et qu'on fait tout pour la liberté.

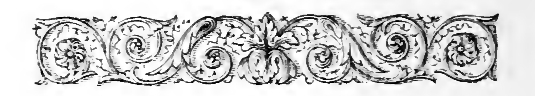
Il continua de me raconter qu'il étoit allé de là chez Lescaut, dans l'espérance de m'y trouver avec ma charmante maîtresse; que l'hôte de la

maison, qui étoit un carossier, lui avoit protesté qu'il n'avoit vû ni elle ni moi; mais qu'il n'étoit pas étonnant que nous n'eussions point paru chez lui, si c'étoit pour Lescaut que nous devions y venir, parce que nous aurions sans doute appris qu'il venoit d'être tué à peu près dans le même tems. Sur quoi il n'avoit pas refusé d'expliquer ce qu'il sçavoit de la cause et des circonstances de cette mort. Environ deux heures auparavant, un garde du corps des amis de Lescaut l'étoit venu voir et lui avoit proposé de jouer. Lescaut avoit gagné si rapidement que l'autre s'étoit trouvé cent écus de moins en une heure, c'est-à-dire tout son argent. Ce malheureux, qui se voyoit sans un sou, avoit prié Lescaut de lui prêter la moitié de la somme qu'il avoit perdue, et, sur quelques difficultés nées à cette occasion, ils s'étoient querellés avec une animosité extrême. Lescaut avoit refusé de sortir pour mettre l'épée à la main, et l'autre avoit juré, en le quittant, de lui casser la tête, ce qu'il avoit exécuté le soir même.

M. de T... eut l'honnêteté d'ajoûter qu'il avoit été fort inquiet par rapport à nous, et qu'il continuoit de m'offrir ses services. Je ne balançai

point à lui apprendre le lieu de notre retraite. Il me pria de trouver bon qu'il allât souper avec nous.

Comme il ne me restoit qu'à prendre du linge et des habits pour Manon, je lui dis que nous pouvions partir à l'heure même, s'il vouloit avoir la complaisance de s'arrêter un moment avec moi chez quelques marchands. Je ne sçais s'il crut que je lui faisois cette proposition dans la vûe d'intéresser sa générosité, ou si ce fut par le simple mouvement d'une belle ame ; mais, ayant consenti à partir aussi-tôt, il me mena chez les marchands qui fournissoient sa maison ; il me fit choisir plusieurs étoffes d'un prix plus considérable que je ne me l'étois proposé ; et, lorsque je me disposois à les payer, il défendit absolument aux marchands de recevoir un sou de moi. Cette galanterie se fit de si bonne grace que je crus pouvoir en profiter sans honte. Nous prîmes ensemble le chemin de Chaillot, où j'arrivai avec moins d'inquiétude que je n'en étois parti.



Le chevalier des Grieux ayant employé plus d'une heure à ce récit, je le priai de prendre un peu de relâche et de nous tenir compagnie à souper. Notre attention lui fit juger que nous l'avions écouté avec plaisir. Il nous assura que nous trouverions quelque chose encore de plus intéressant dans la suite de son histoire, et, lorsque nous eûmes fini de souper, il continua dans ces termes.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.



